Egalitarisme et action politique

L’influence d’Alexis de Tocqueville sur le conservatisme parlementaire aux Pays-Bas

Nom : Erik Plas

Numéro d’etudiant : 3134415

Date : août 2010

Directeur : prof. dr. M.B. van Buuren

Eindwerkstuk in de masteropleiding Vertalen, Universiteit Utrecht

Avant-propos

Je veux remercier ici prof. dr. M.B. van Buuren qui, dans un de ses cours de traduction, m’a initié au personnage historique d’Alexis de Tocqueville et qui m’a également fourni le sujet de la présente recherche. En outre, je le suis reconnaissant de la toute liberté d’action qu’il m’a laissée, mais aussi des corrections et suggestions qu’il a proposées pendant la réalisation de celle-ci. Sans son aide, cela aurait été beaucoup plus difficile.

Table des matières

Page

Préface 5

Première partie : Qui était Alexis de Tocqeville ? 9

Chapitre 1 : Le XVIIIe siècle, origine de la pensée tocquevillienne 13

1.1 L’économie et la morale 13

1.2 L’échec des dirigeants 15

1.3 Synthèse 18

Chapitre 2 : origines intellectuelles 19

2.1 Jean-Jacques Rousseau et la religion civile 19

2.2 Montesquieu et *De l’esprit des lois*  21

2.3 Synthèse 22

Chapitre 3 : Le discours tocquevillien 23

3.1 *De la Démocratie en Amérique,* manuel pour la démocratie 23

3.2 Synthèse 29

Deuxième partie : Tocqueville et les Pays-Bas 31

Chapitre 1 : Le conservatisme aux Pays-Bas 35

1.1 Qu’est-ce que le conservatisme ? 35

1.2 Le conservatisme néerlandais 38

1.2.1 Guillaume Groen van Prinsterer 39

1.2.2 Abraham Kuyper 42

1.3 Le conservatisme parlementaire aujourd’hui 45

1.4 Synthèse 49

Chapitre 2 : Réception et influence des idées tocquevilliennes dans 50

le monde parlementaire du XIXe siècle à nos jours

2.1 Groen van Prinsterer et Tocqueville : Etat de droit et religion civile 50

2.2 Abraham Kuyper et Tocqueville : la société civile 53

2.3 Tocqueville et le conservatisme parlementaire aux Pays-Bas de nos 54

jours

2.3.1 Tocqueville et le CDA 54

2.3.2 Tocqueville et le SGP 56

2.4 Synthèse 57

Page

Troisième partie : Les *Souvenirs* 61

Chapitre 1 : Contexte historique des *Souvenirs* 65

1.1 De 1830 à 1852 : une situation presque impossible 65

1.2 Synthèse 67

Chapitre 2 : Les *Souvenirs* 68

2.1 Importance de traduire, généralités 68

2.2 Importance de traduire, détaillée 69

2.3 Comment traduire ? 70

2.4 Synthèse 71

Conclusion 73

Bibliographie 74

Appendices 77

Appendice 1 : texte source et traduction d’une partie des *Souvenirs*  79

Appendice 2 : biographie d’Alexis de Tocqueville 102

**Préface**

De nos jours, la démocratie semble être un acquis historique. Nous avons le droit d’aller voter et, ce faisant, d’exercer un pouvoir sur le gouvernement. Qui plus est, la société moderne qui est la nôtre part du principe de base que les gouvernants veillent à ce que ses sujets puissent vivre et s’exprimer en liberté et égalité leurs droits démocratiques. Mais on entend en même temps régulièrement que la démocratie ne marche plus et que les responsables sont corrompus. Cette discorde produit une zone de tension entre ce qui devrait être et ce qui est la pratique. Car, comment peut-on vivre dans une société qui repose sur certaines valeurs, mais que celles-ci ne sont plus respectées ? Voici l’un des plus grands problèmes de la modernité sur lequel nombre de savants se sont penchés. L’un d’entre eux est le penseur et politicien français Alexis de Tocqueville, qui consacra une grande partie de son œuvre aux origines de la démocratie et au fonctionnement de celle-ci. Il accorda en particulier une grande importance à la notion de la morale, voyant dans cette dernière le point d’articulation entre la théorie démocratique et sa pratique. Mais son influence n’a pas été restreinte à l’Hexagone, car il a aussi influencé la politique aux Pays-Bas. Et cette influence est le noyau de la présente étude dans laquelle la question principale suivante sera recherchée : *Quelle est l’importance de la pensée tocquevillienne sur la réflexion et l’action politiques conservatrices aux Pays-Bas du XIXe siècle à nos jours et quel rôle est accordé à la morale dans ces deux systèmes de pensée ?*

Pour arriver à une réponse satisfaisante, trois approches sont nécessaires. Dans la première partie nous soulignons surtout l’aspect historique en payant attention au XVIIIe siècle comme préambule de la Révolution de 1789 et origine de la pensée tocquevillienne. Au deuxième chapitre, nous retraçons les origines intellectuelles de ce penseur et au troisième chapitre nous insistons sur les points essentiels de sa pensée à l’aide de son *magnum opus De la Démocratie en Amérique*. Ainsi nous aurons une bonne première impression de sa pensée, ce qui nous servira dans la deuxième partie à étudier l’influence que celle-ci a eu sur la politique aux Pays-Bas et, plus particulièrement, au conservatisme néerlandais. Dans ce contexte nous introduisons d’abord les idées conservatrices pour bien situer ce courant dans l’éventail politique. Au deuxième chapitre nous abordons dans un premier temps le cas des fondateurs du conservatisme politique aux Pays-Bas et son existence contemporaine. Cela nous aide au troisième chapitre de retracer l’influence directe et indirecte d’Alexis de Tocqueville sur ce groupe. Et, comme nous l’avons indiqué, une attention spéciale sera accordée à l’importance de la morale.

Mais nous ne nous arrêtons pas ici. Tandis que beaucoup de chercheurs se limitent aux grands ouvrages de Tocqueville, notamment *De la démocratie en Amérique* et *L’Ancien Régime et la Révolution*, qui, nous l’affirmons, constituent une grande partie de la pensée tocquevillienne, nous recherchons un troisième ouvrage de sa main, à savoir les *Souvenirs*, dans lequel il traite la Révolution de février 1848 et qui diffère considérablement de ses autres ouvrages. Nous le situons d’abord dans son contexte historique, pour ensuite argumenter la valeur ajoutée de cet ouvrage en combinaison avec l’importance de le traduire en langue néerlandaise. Pour illustrer ceci, nous proposons une traduction d’une partie de ses *Souvenirs*, qui se trouve, avec le texte source, dans l’appendice.

De la sorte nous recherchons notre problématique, à laquelle nous donnons une réponse définitive dans la conclusion, qui nous servira également à faire quelques suggestions concernant l’importance qu’Alexis de Tocqueville a encore aujourd’hui.

Première partie

Qui était Alexis de

Tocqueville ?

Democracy is the worst form of government except for all those others that have been tried.

Winston Churchill

**Chapitre I : le XVIIIe siècle, origine de la pensée tocquevillienne**

L’un des plus grands événements de la vie d’Alexis de Tocqueville eut lieu avant sa naissance : la Révolution de 1789, laquelle influencerait profondément sa vie et sa pensée. Maints livres et essais sur la démocratie et les différentes révolutions parurent de sa main. Et non seulement de sa main, car la Révolution française était, et l’est encore fortement, un objet d’étude considérable. Dans ce contexte, beaucoup d’études ont montré la justification de la Révolution, par exemple d’un point de vue économique, politique et social. Et bien que ces études montrent en effet à quel point la Révolution fut nécessaire, ou justement pas, ce n’est pas l’approche que nous suivrons. D’autres auteurs l’ont fait de manière excellente ; que l’on songe à Alexis de Tocqueville lui-même avec ses réflexions sur *L’Ancien Régime et la Révolution* dans lequel il arrive à d’autres conclusion que la plupart des chercheurs. Nous insisterons ici cependant sur un autre point, à savoir la morale. A ce propos, nous essayerons de montrer qu’à côté de tous les problèmes économiques, politiques et sociaux, il y avait un problème beaucoup plus profond : la démoralisation de la société française. Et, comme nous allons voir, cette démoralisation s’imprégnait dans toute la société, infectant toutes les classes sociales. En plus, la situation démoralisée de la France influencera plus tard fortement la pensée de Tocqueville, comme nous le verrons plus tard.

Mais il y a une deuxième raison d’aborder ce sujet, car comme le souligne Tocqueville lui-même dans l’*Etat social et politique de la France avant et depuis 1789* : « *des liens invisibles mais presque tout-puissants attachent les idées d’un siècle à celles du siècle qui l’a précédé, les goûts des fils aux penchants des pères.* […] *On ne saurait donc penser parler d’une nation à une époque donnée, sans dire ce qu’elle a été un demi-siècle auparavant*. »[[1]](#footnote-1) Afin de pouvoir expliquer le XIXe siècle et la pensée de Tcoqueville, il faut rechercher l’époque qui en précédait, à savoir le XVIIIe siècle.

**1.1 L’économie et la morale**

Après les multiples crises de la fin du XVIIe siècle, la France se trouva en plein essor économique au début du XVIIIe siècle. La stimulation de l’activité en raison de la hausse des prix agricoles et le commerce maritime se révélèrent importantes pour l’économie française.[[2]](#footnote-2) Mais ce n’étaient pas uniquement les activités économiques qui remportèrent de l’argent. Sous la direction du financier écossais John Law, mis en fonction par le duc d’Orléans et dirigeant d’à peu près toute l’économie du royaume, la France se jeta sur la spéculation. En mai 1716, Law créa une banque privée : « [émettant] *des billets de monnaie, capable de suppléer la rareté des espèces, de relancer et de stimuler l’économie, donc de soulager les plus démunis, principales victimes des duretés du* ‘Siècle de Louis XIV’. » Law fonda également en août 1716 une compagnie dans laquelle les riches purent prêter leur argent, avec un intérêt annuel promis d’environ 20 pour cent. L’argent devrait être employé dans le commerce pour le renforcement de la puissance et le crédit de ladite banque.[[3]](#footnote-3) Le système visait ainsi à assurer un équilibre des finances et à moderniser l’économie en réduisant la dette nationale. Avec la promesse de beaucoup de profits, beaucoup s’y engagèrent. Or, le système se révéla loin d’être parfait, ayant pour grand problème qu’il était fondé sur la confiance : « *dans les bénéfices futurs du commerce et des colonies qui assureraient les profit des actionnaires de la Compagnie, dans la parole de l’Etat et dans les richesses du pays, qui permettaient les rentrées de l’impôt*. »[[4]](#footnote-4) De la sorte, la spéculation devint rapidement une manière de s’enrichir, infectant toute la société française. Bien qu’à l’origine il y ait une idée économique sous-jacente qui marchait très bien en faisant disparaître la dette nationale, cela ne durerait pas, car après un certain temps la réalité entrait en jeu. La compagnie fit faillite et une partie considérable de la France perdit beaucoup d’argent ce qui, on l’imagine, un mécontentement considérable.[[5]](#footnote-5)

Ce qui est intéressant à remarquer en ce moment c’est qu’avec ce besoin de faire fortune rapidement les racines de la révolution de 89 naquirent, car c’est cet amour du gain qui déclenchait une corruption des mœurs : « *La société française se* [précipita] *avec sa fougue ordinaire sur toutes les voies de la dépravation, et* [marcha] *ainsi vers la nécessité d’une révolution complète, car c’est au moment où les nations sont arrivées au dernier degré de l’atonie et de l’avilissement qu’elles décident à tenter quelque chose de suprême, en bien ou en mal, qui les sauve ou les tue tout à fait.*»[[6]](#footnote-6) Les conséquences du système de Law furent donc profondes et ravageuses pour la société et l’économie française. Il est dans ce contexte donc justifié de se demander pourquoi l’Eglise catholique, l’une des plus importantes institutions sociales, n’a pas pu prévenir cette corruption morale ? La réponse est qu’elle ne le pouvait, à cause de plusieurs problèmes qu’elle devait combattre.

**1.2 L’échec des dirigeants**

Commençons ici par une remarque préliminaire : nous avons regroupé ici les deux classes sensées de diriger la société, c’est-à-dire l’Eglise catholique et le roi de France. Nous sommes bien conscients que ceci peut paraître étrange de les regrouper sous un même rapport. Et, en effet, il s’agit bien de deux états différents, chacun ayant une fonction différente dans l’avancement de la société. Or, dans le contexte de la démoralisation de la société française, en voie de la Révolution, il nous semble utile de les regrouper. En plus, ce n’est pas un mystère que l’Eglise catholique, en tant qu’institution sociale, joua un grand rôle pendant l’Ancien Régime. Il ne serait donc pas inconcevable qu’elle aurait pu reconduire la société sur le droit chemin. Mais ceci ne s’est pas produit et il semble donc que l’Eglise catholique avait d’autres soucis que le bien-être de ses fidèles. Dans ce contexte, Tocqueville note dans son ouvrage sur l’*Etat social et politique de la France avant et depuis 1789* que l’Eglise de France sous Louis XIV était à la fois une institution religieuse et politique et que, depuis la mort dudit prince, le prêtre et le peuple devinrent peu à peu étrangers l’un à l’autre. Il y démontre, à partir de nombreuses raisons, que l’esprit de la population échappait de toutes parts à l’Eglise.[[7]](#footnote-7) En même temps, le catholicisme fut à l’époque encore solidement installé en France comme religion d’Etat, étant : « *présent à chaque acte important des individus comme des collectivités et influençant toute la vie du royaume*. »[[8]](#footnote-8)  Comme acteur politique, l’Eglise est donc encore omniprésente, mais sur le plan religieux, elle se trouvait dans une situation précaire. Nommons par exemple la lutte de l’Eglise catholique contre les jansénistes. Ces derniers se rassemblaient autour de la pensée théologique d’un évêque néerlandais Cornelius Jansenius qui, dans l’œuvre posthume *Augustinus*, publié en 1640, propose une autre dogmatique quelque peu analogue à la pensée protestante (notamment en matière de la grâce du Christ et Marie). Dans le contexte de cette recherche, ceci est d’un moindre intérêt. Il est en revanche important de regarder la dimension politique et sociale que prit ce débat au XVIIIe siècle, marquant profondément les consciences.[[9]](#footnote-9)

Bien qu’au XVIIe siècle, le jansénisme eût été surtout un élitisme théologique, il devint rapidement un mouvement social et moral au XVIIIe siècle, influençant en même temps l’Eglise de France et les rois de France. Soulignons d’abord l’influence sur l’Eglise catholique. Les jansénistes proclamaient une doctrine théologique qui différait que la doctrine officielle de l’Eglise. Le pape considéra la doctrine janséniste même comme hérétique et la condamna, ce qui provoquait en revanche la colère des jansénistes qui, à leur tour, condamnaient l’absolutisme papal. Ce n’est donc pas par hasard que les jansénistes se rapprochaient au gallicanisme.[[10]](#footnote-10) Ce qui commença au départ comme une divergence purement théologique, devint rapidement un problème beaucoup plus grand et non seulement limité à l’Eglise. C’est que le jansénisme imprégna fortement tant les milieux ecclésiastiques que judiciaires. En plus, il se démocratisa rapidement : [Il toucha] *non seulement le monde nobiliaire de la haute robe, mais aussi bientôt, toutes les strates de la bourgeoisie, de la plus modeste […] à la plus élevée […], en passant par les couches moyennes. Le clergé des villes, le bas clergé surtout, fut, lui aussi, particulièrement séduit, ainsi qu’une fraction non négligeable*.[[11]](#footnote-11)

Que veut dire cette évolution ? Elle signifie un schisme entre les papistes et les jansénistes au sein de l’Eglise catholique en France. Et parce que ce schisme se produisait à une telle échelle, il n’est pas difficile de voir le problème de l’Eglise en tant qu’une unité religieuse. A cause de leur favorisation de leur rapprochement au gallicanisme et leurs critiques à l’égard du pape, le monarque devait rétablir l’ordre, car dans sa qualité de souverain de la France, il devrait garantir l’unité de foi et il ne pouvait donc : « *tolérer que des ferments de schisme se développent à l’intérieur*. »[[12]](#footnote-12) Le grand problème sur lequel nous voulons insister devient clair ici : le jansénisme ne fut d’abord qu’une doctrine théologique proclamant des dogmes qui combattaient la doctrine catholique. Mais, en raison de l’appel qu’il fit au grand public, le nombre de suivants agrandissait considérablement, causant le danger d’un schisme dans l’Eglise catholique. Mais parce que le roi était alors garant de l’unité de foi, il devait intervenir, ainsi augmentant le mécontentement populaire.  Et le roi, Louis XIV, intervint : « *A la demande de Louis XIV, le pape Clément XI a condamné, le 8 septembre 1713, 101 propositions* […] *Ce texte fut autant le triomphe de la théologie issue de saint Thomas que la défaite du jansénisme*. »[[13]](#footnote-13) Le texte dont il est question dans la citation est connu comme la bulle *Unigenitus*, divisa profondément le clergé. Mais, après quelques années, l’influence du jansénisme disparaît jusqu’au point qu’il disparaissait.[[14]](#footnote-14)

L’intérêt de cette digression sur le jansénisme est double. Elle renforce d’abord l’idée que l’Eglise s’éloigna du peuple. Mais elle nous montre également qu’au sein de l’Eglise catholique en France, il y avait également une grande division, ce qui l’empêchait de jouer effectivement son rôle principal, à savoir l’enseignement dans la morale et le soin du bien-être du peuple.

Quant au fonctionnement des rois de France, il y a aussi des remarques à faire. Après la catastrophe du système de Law et quelques interrègnes, Louis XV accéda au trône et la première partie de son règne, sous la tutelle de son précepteur le cardinal de Fleury, se caractérisa par l’honnêteté de son règne. Or, après quelques années, la situation changea : « *La vertu du roi ennuyait souverainement son entourage, lorsque tout à coup sa première bonne fortune rend la gaieté et la vie à la foule de ses courtisans ; la haute société se retrouve dans une charmante atmosphère de libertinage qui convient à son tempérament avide de galantes intrigues*. »[[15]](#footnote-15) Donc après une période de rétablissement, la démoralisation entrait de nouveau en jeu. Ce qui frappe d’ailleurs dans cette citation, c’est le fait que l’entourage du prince se rejouait de cette démoralisation. Ceci nous montre à quel point une grande partie de la classe gouvernante d’alors n’était en aucun cas préoccupé par les soucis du peuple. Mais outre le manque de morale, le règne de Louis XV se caractérisait aussi par un retour de l’idée du *l’état, c’est moi*, ce qui devient très clair dans une lettre que le cardinal de Tencin, membre du Conseil du roi, écrivit au duc de Richelieu :

Le Conseil du roi est un conseil pour rire. On n’y dit qu’une très petite partie des choses qui intéressent l’Etat ; et, après une lecture rapide, on nous demande sur-le-champ notre avis, qu’il faudrait méditer et combiner à tête reposée. Outre cela, on est anéanti par le peu d’intérêt que le roi paraît prendre et par le silence profond qu’il garde. Il n’excite même pas ni à parler ni à discuter.[[16]](#footnote-16)

Le règne de Louis XV se caractérisait donc largement par trois facteurs, c’est-à-dire par la démoralisation, l’égoïsme et l’absolutisme. Complètement différent fut en revanche le règne de Louis qui travailla beaucoup à réformer la France. Or, à cause d’une mauvaise conjoncture économique, les réformes que son gouvernement avait proposées, provoquèrent de violents mouvements populaires. Un outre souci était que : « *la monarchie manifestait une incapacité à se transformer et à répondre aux attaques de plus en plus vives de l’opinion*. »[[17]](#footnote-17) Il était donc trop tard pour sauver la monarchie, mais, comme le souligne Malpertuy, le règne de Louis XVI était, sur le plan moral, complètement différent que celui de son prédécesseur :

Le commencement du règne de Louis XVI s’entoura de quelque chose de jeune, de pur, de bien intentionné, que tout le monde s’empressa de regarder comme d’un excellent augure. Après le long règne immoral de Louis XV, la vertu de son successeur était une nouveauté qui ne manquait pas d’une certaine puissance. La monarchie, déjà si attaquée, respira pour quelque temps derrière la bonne et honnête personne de Louis XVI : celui-ci ne pouvait, il est vrai, la sauver ; mais il avait au moins le mérite touchant de la faire encore aimer.[[18]](#footnote-18)

Par sa manière de gouverner, Louis XVI tenta de rétablir l’ordre moral de la France. Mais il était trop tard et la France marcha vers la Révolution. Puisque l’immoralité pouvait exister si longtemps, il n’y avait pas d’autre possibilité. Bien sûr, on le sait, cette démoralisation ne fut pas la seule raison de la Révolution, mais elle était en effet l’une des causes sous-jacentes. C’est elle qui provoqua largement les problèmes financiers et politiques et, par conséquence, sociaux de l’époque.

**1.3 Synthèse**

Nous sommes conscients du fait que nous n’avons pu qu’effleurer le sujet de la morale sous l’Ancien Régime au XVIIIe siècle. Pourtant, nous avons essayé de montrer l’importance que la morale, ou plutôt le manque de morale, eut sur la société française en marche de la Révolution. Car, elle est l’un des facteurs primordiaux pour le bien-être d’un Etat. Quand elle manque, l’Etat ne pourra jamais fonctionner correctement. A ce propos, nous retrouvons dans cette caractérisation aussi une partie importante de la pensée de Tocqueville qui, à l’exemple de plusieurs penseurs, en soulignera également l’importance à maintes reprises. Nous verrons ceci dans les parties deux et trois où justement l’importance de la morale est davantage développée. Mais restons d’abord à Tocqueville lui-même : qui est-il et quels penseurs et instituteurs furent responsables de sa formation intellectuelle.

**Chapitre 2 : Les origines intellectuelles**

**2.1 Jean-Jacques Rousseau et la religion civile**

Alexis de Tocqueville naquit dans une famille noble qui avait vécu de près les horreurs de la Terreur de Robespierre. Les horreurs de la Révolution seraient toujours une source d’inspiration pour lui, témoin les livres qu’il écrivit sur le sujet. Dans ce contexte, il est intéressant à rechercher quelles étaient les origines intellectuelles de ses pensées. Nous insistons notamment sur deux grands penseurs : Jean-Jacques Rousseau et Montesquieu.[[19]](#footnote-19)

L’influence de la pensée de Rousseau sur le jeune Tocqueville fut considérable. Pendant sa jeunesse il découvrit les philosophes des Lumières. Quand Alexis trouva ces textes, et notamment ceux de Rousseau, qui d’ailleurs avait été le protégé des Malesherbes et donc un proche de la famille, un profond bouleversement philosophique s’empara de lui : « *J’éprouvais tout à coup la sensation dont parlent ceux qui ont assisté à un tremblement de terre* […] *Je fus saisi de la mélancolie la plus noire, pris d’un extrême dégoût de la vie sans la connaître, et comme accablé de trouble et de terreur à la vue du chemin qui me restait à faire dans ce monde* […] *(J’avais seize ans alors)*. »[[20]](#footnote-20) Bien que le bouleversement fût grand et l’opposition à Rousseau considérable, Tocqueville le cite tout au long de son œuvre, mais notamment au deuxième tome de *La démocratie en Amérique* où il entreprend une discussion *post mortem* avec le fameux philosophe.[[21]](#footnote-21) Tous les deux se sont posés de maintes questions sur le fonctionnement de la démocratie, que ce soit sur le plan économique, politique ou sociale. Mais il y un autre problème sur lequel les deux se sont penchés, à savoir celui de la religion. Et il y a un double motif pour insister sur ce problème. En premier lieu, la religion était pendant l’Ancien Régime un lien qui unissait le peuple, suite à l’omniprésence de l’Eglise. Ce lien automatique disparut après la Révolution et il est donc intéressant de voir quelle devrait être la fonction de cette institution dans une société moderne. Deuxièmement, la question religieuse que s’est posé Tocqueville a également eu une influence considérable sur la pensée antirévolutionnaire et conservatrice aux Pays, comme nous verrons dans la partie prochaine. Mais revenons au dialogue entre Rousseau et Tocqueville sur la question religieuse. Cette question existe, selon les deux, sur un double plan :

Pour Tocqueville comme pour Rousseau, la question religieuse, la question du christianisme, est à la fois civique et personnelle, les deux niveaux interférant constamment. C’est pourquoi on ordonnera cette confrontation autour de trois notions (religion civile, religion naturelle, religion révélée) dont la succession conduit de l’extérieur à l’intérieur, de la fonction sociale de la religion à l’adhésion possible à une Parole et à une Eglise.[[22]](#footnote-22)

Nous n’abordons pas ici tous les trois aspects de la religion, mais seulement celui de la religion civile, étant donné que c’est celui qui est le plus pertinent dans le fonctionnement d’une démocratie. En revanche, il ne faut pas oublier qu’il existe, comme l’a souligné la citation, un dialectique entre le personnel et le publique. Au moment où nous parlons de la religion civile, il est donc évident que nous parlons également des convictions personnelles. C’est juste que nous abordions seulement la fonction publique de la religion. Quant à ce sujet, Rousseau arrive après une longe digression sur les différents types de religion, à la conclusion suivante : « …*il importe bien à l’Etat que chaque Citoyen ait une Religion qui lui fasse aimes ses devoirs ; mais les dogmes de cette Religion n’intéressent ni l’Etat ni ses membres qu’autant que ces dogmes se rapportent à la morale, et aux devoirs que celui qui la professe est tenu de remplir envers autrui*. »[[23]](#footnote-23) L’essence de cette idée est que la religion soit une manière de réguler la pluralité religieuse en imposant aux diverses églises trois exigences :

1. La tolérance mutuelle (le salut possible dans les autres obédiences)
2. La reconnaissance de la « sainteté du contrat social et des lois »
3. Le dogme d’une justice divine après la vie terrestre.[[24]](#footnote-24)

Le but ultime que propose Rousseau ici, c’est que la croyance favorise une honnêteté des comportements dans la vie publique, ainsi améliorant la société. Or, cette situation ne se produit pas forcément, vu le fait qu’il est possible de vivre une vie bourgeoise, respectueuse des lois mais retirée des affaires publiques, ce qui peut produire un Etat faible.[[25]](#footnote-25) De toute façon, on peut lire la religion civile de Rousseau également comme un manuel pour le bon comportement, les valeurs chrétiennes servant comme moyens pour arriver au but.

L’utilité sociale de la religion, telle que prononcée par Rousseau, se retrouve également dans l’analyse de Tocqueville, qui affirme dans le premier de *La démocratie en Amérique* que : « *la société n’a rien à craindre ni à espérer de l’autre vie ; et ce qui lui importe le plus, ce n’est pas tant que tous les citoyens professent la vraie religion, mais qu’ils professent une religion.* »[[26]](#footnote-26) Tocqueville, lui aussi, reconnaît donc l’importance de la religion civile, n’importe quelle religion que ce soit au premier d’abord. Dans ce contexte, il accorde d’ailleurs une grande importance à une famille stable, car c’est là que la religion règle indirectement mais puissamment l’Etat et la société.[[27]](#footnote-27) La religion se place donc dans l’Etat et non pas contre lui. Il y a cependant un problème avec ce type de religion, problème que Tocqueville vit aux Etats-Unis : « *La religion civile, moyen chez Rousseau de contrôler une pluralité religieuse vivante, dont il craint l’intensité, en est arrivée dans l’Amérique actuelle à désigner un vague reste de religiosité humanitariste et fraternaliste*. »[[28]](#footnote-28) Ce disant, Tocqueville reconnaît le problème intrinsèque de la religion civile : d’un côté, elle est nécessaire pour que l’Etat et la société fonctionnent, mais de l’autre, elle risque d’éroder la religion. Néanmoins, Tocqueville continue à en souligner l’importance, en raison de la grande importance qu’elle a selon lui.

On voit donc clairement un lien entre Rousseau et Tocqueville, le dernier s’étant inspiré du premier et en appliquant les idées de celui à la situation américaine pour après développer sa propre théorie.

**2.2 Montesquieu et *De l’esprit des lois***

Avec son voyage en Amérique, Tocqueville ne découvrit pas seulement le fonctionnement de la religion civile, mais aussi l’importance de *L’esprit des lois*. L’un des chapitres de *La démocratie en Amérique* est pour cause intitulé: « *Que les lois servent plus au maintien de la république démocratique aux Etats-Unis, que les causes physiques, et les mœurs plus que les lois*». Benoît remarque à ce propos : « *Ces considérations renvoient explicitement à* L’esprit des lois*. La théorie qui établit des corrélations entre le climat des pays et les mœurs des peuples avait déjà été évoquée dans l’œuvre de Platon et Aristote, ainsi que le rappelle Montesquieu…* »[[29]](#footnote-29) La liaison entre Tocqueville et Montesquieu se trouve donc surtout dans la question des mœurs dans une démocratie. A ce propos, Benoît explique :

Comme Montesquieu, Tocqueville considère que « l’esprit des lois » résulte d’un agencement complexe résultat des interréactions entre les circonstances, les lois et les mœurs intrinsèquement liées également à l’état social d’une nation ou d’un peuple. […] Le livre de Montesquieu […] marque bien que la question des mœurs traverse tout le livre et d’une certaine façon toute son œuvre […] En cette matière, Tocqueville est à la fois le disciple du baron de la Brède et son continuateur : il va plus loin que lui, modifie un certain nombre de perspectives et se situe par rapport à lui en faisant apparaître ses points d’accord et ses divergences. […] Tocqueville s’inspire et se démarque à la fois de son illustre prédécesseur dans la présentation matérielle de la première *Démocratie* et dans la reprise des thèmes majeurs en 1835 comme en 1840…[[30]](#footnote-30)

Tocqueville comprit donc de Montesquieu qu’une démocratie ne nécessite pas seulement un gouvernement et des lois, mais que ceux-ci doivent être supportés par les mœurs ou, autrement dit, par un bon comportement. Cette idée nous reconduite à l’importance de la religion civile qui, elle, est un exemple parfait des mœurs. Car c’est dans la religion que des valeurs sont enseignées qui préconisent une bonne conduite. En utilisant la religion, qui pour une grande partie se déroule dans la sphère privée, comme instructrice morale dans la vie publique, Tocqueville tenta de résoudre la question des mœurs. En recherchant les éléments clefs de la pensée tocquevillienne sur la démocratie, on retrouvera partout la question des mœurs (et de la morale) qui doit être résolu. A son avis, ceci est possible par moyen de la religion civile, concept qu’il emprunta à Rousseau.

**2.3 Synthèse**

Ce bref aperçu des origines intellectuelles de la pensée tocquevillienne nous a montré qu’elle se place dans une ligne de grands philosophes et de penseurs politiques. Nous voyons très clairement qu’il ne lut et appliqua seulement ces idées, mais qu’il les mélangea et adapta également. Le lecteur remarquera également que tout au long de cette recherche, les notions de religion civile et des mœurs reviendront, car ils forment deux des piliers sur lesquels repose la pensée d’Alexis de Tocqueville.

**Chapitre 3 : le discours tocquevillien**

Quelles sont les idées principales d’Alexis ? Voilà la question que nous nous posons ici. Aux chapitres précédents, le préambule de la Révolution française et la vie d’Alexis de Tocqueville ont été étudiés. En plus, nous avons recherché sa formation intellectuelle, ainsi introduisant quelques de ses idées. Nous savons donc que la Révolution française fut d’une grande importance pour notre sujet, non seulement d’un point de vue privé, mais aussi professionnel. C’est sur ce dernier point que nous insisterons en introduisant les grandes idées qu’Alexis de Tocqueville développa au cours de sa vie. Cela nous servira dans un premier temps comme aide pour expliquer l’importance de sa pensée en France (au prochain chapitre), mais également l’influence que son œuvre a eu sur les penseurs et conservateurs néerlandais, dont il sera question dans la deuxième partie. En lisant, le lecteur remarquera que seulement une partie limitée de la pensée tocquevillienne sera discutée, à savoir ses idées principales sur la nature et le fonctionnement de la démocratie. A l’aide de son *De la démocratie en Amérique*, quelques aspects de celles-ci seront effleurés. La raison pour ne traiter que ce livre-ci se trouve dans le fait que Tocqueville traite, tout au long de son œuvre, les mêmes sujets : la Révolution française, la démocratie dans tous ses aspects et le fonctionnement de la démocratie en France. Ce n’est pas par dédain que nous traitons seulement son chef d’œuvre, laissant à côté les autres qu’il publia, mais par nécessité. Car il ne s’agit pas ici de comparer ses différents livres, d’autres auteurs l’ont fait de manière excellente, mais de capter l’essentiel de sa pensée pour ensuite étudier son influence.

**3.1 *De la démocratie en Amérique*, manuel pour la démocratie**

Nous l’avons évoqué auparavant en le citant, mais c’est dans cette section que nous entrons en détail de ce livre. Dans le monde sociopolitique et en dehors de cela, *De la démocratie en Amérique* est considéré comme un chef-d’œuvre, qui a fait d’Alexis de Tocqueville un important sociologue et penseur politique. Même à l’étranger ce livre en deux tomes sert comme ouvrage de base pour comprendre le fonctionnement d’une Etat ou société moderne, ce qui montre déjà la valeur qu’on accorde à ses réflexions. Dans cette partie, nous aborderons brièvement les idées qui ont été développées dans cet ouvrage et qui constituent l’essence du discours tocquevillien.

Dans l’introduction du premier tome de la *Démocratie*, Tocqueville explique le but qu’il s’est proposé avec le voyage aux Etats-Unis et l’étude sur ce pays : « *J’y* *ai cherché une image de la démocratie elle-même, de ses penchants, de son caractère, de ses préjugés, de ses passions ; j’ai voulu la connaître, ne fût-ce que pour savoir du moins ce que nous devions espérer ou craindre d’elle.* »[[31]](#footnote-31) Pour le débutant dans l’œuvre de Tocqueville, ce type de recherche peut paraître assez théorique et sans utilité pour la vie pratique. Il aurait tort de le dire. Car, examiner comment fonctionne une démocratie est avant tout une recherche pratique, car : « *comprendre le sens de celle-ci* [la démocratie] *exige un effort qui ne fait qu’un avec l’effort de nous comprendre nous-mêmes* ».[[32]](#footnote-32) C’est ainsi que définit Tocqueville sa tâche d’éducateur politique qu’il s’est assignée en offrant à ses contemporains une impression du fonctionnement de la démocratie. Il alla aux Etats-Unis pour découvrir très précisément ce qu’on doit craindre et ce qu’il est permis d’espérer de ce système.[[33]](#footnote-33) La recherche de la nature de la démocratie, c’est nécessairement une introspection sur soi et sur autrui en tant qu’individus et en tant que membres d’un ou plusieurs groupes sociaux. Qui plus est, la mesure dont ceux-ci peuvent cohabiter dans un système dans lequel la souveraineté du peuple semble être l’un des principes de base de cette pensée.

Qu’est-ce que donc la nature de la démocratie ? Nous avons traité plus haut le système et le fonctionnement de l’Ancien Régime en montrant que c’était d’abord la corruption qui dirigea la société française vers la Révolution, mais n’oublions pas que l’inégalité devant la loi joua également un rôle considérable. Tocqueville trouva en Amérique une situation complètement différente qu’en France, c’est-à-dire un système dans lequel l’égalité devant la loi est primordiale. Car c’est là que : « *l égalité des conditions atteint* ‘ses limites extrêmes’ *et c’est à partir de celle-ci que se comprend la société nouvelle qui se met en place : elle est un* ‘fait générateur’. »[[34]](#footnote-34) La préconisation de l’égalité devant la loi à l’égard de l’Ancien Régime est une notion très nette dans l’œuvre de Tocqueville. L’explication de cette idée se retrouve, entre autres, chez Zetterbaum qui, dans un chapitre intitulé *Democracy: Justice and inevitability* explique ainsi la prise de position de Tocqueville :

In every society up to the present, Tocqueville argues, natural justice has given way to a system of morality reflecting the particular needs of the society or catering to the privileged ruling groups within it. With the disappearance of these groups’ privileges, with the gradual extinction of the unequal conditions from which privilege arises and which in turn sustain it, these “secondary” moral systems will also disappear, to be replaced by a simple and uniform code of justice based on the common wants and interests of all men. […] As conditions become equal, conventional moral codes will wither away, to be succeeded by a natural morality corresponding to the natural condition of man. Democracy is the only social condition that does not give rise to a conventional code of morality, and in this democracy receives its justification: it alone is in accordance with nature.[[35]](#footnote-35)

Considérant cette louange de la pratique démocratique, on aurait l’impression que Tocqueville, contrairement à ce qu’on dit beaucoup de penseurs et politiciens conservateurs, applaudit justement à la Révolution française, parce qu’elle a amené la justice où elle faisait défaut auparavant. Et, dans une certaine mesure, les faits ne leur donnaient pas tort, car Tocqueville fit effectivement l’éloge de certains développements démocratiques, comme nous venons de voir. Mais de dire qu’il loua la Révolution irait trop vite. Car c’est justement sur la nature et la nécessité de celle-ci qu’il réfléchit considérablement, vu aussi la question qu’il se posa au début de ses *Considérations sur la Révolution*: « *Peut-être poser d’abord cette première question : l’Ancien Régime pouvait-il tomber sans révolution ?* »[[36]](#footnote-36) On note également dans ce contexte le livre le plus connu de Tocqueville, après *De la démocratie en Amérique*, était celui sur *L’ancien Régime et la Révolution*, dans lequel il s’agit justement de la manière de voir : « *comment, dans un mouvement inéluctable, mais ouvert, la possibilité d’une Révolution s’est transformée en réalité, et comment, dans son cours, celle-ci est passée du souci d’unir liberté et égalité à l’acceptation de l’égalité dans la servitude*. »[[37]](#footnote-37)

Le lecteur attentif a déjà pu remarquer la réponse implicite à ces deux questions : Non, Tocqueville n’est pas un partisan de la pensée révolutionnaire et oui, il considère que l’Ancien Régime aurait pu tomber sans révolution. Citons ici le travail de François Bourricaud, chercheur des convictions de Tocqueville. Selon lui, la pensée politique d’Alexis de Tocqueville reposa sur trois piliers :

Sur ses « convictions », Tocqueville s’exprime en particulier dans deux lettres qu’il adresse à un de ses anciens camarades du Lycée de Metz, Stoffels, en juillet 1836. Il fait état de ce qu’il appelle « un goût vif et raisonnable pour la liberté », mais il fait état aussi de ce qu’il appelle sa « haine pour l’esprit révolutionnaire ». Pour être complet, il faudrait aussi signaler sa méfiance à l’égard du « juste milieu » qui espère désarmer « l’esprit révolutionnaire » par des compromis fondés exclusivement sur l’intérêt. Tels sont les trois piliers de la sensibilité politique de Tocqueville – les trois convictions dont il affirme qu’il ne s’est jamais écarté.[[38]](#footnote-38)

La pensée tocquevillienne sur la démocratie consiste donc de deux aspects majeurs. D’un côté, il souligne l’importance de la liberté et l’égalité devant la loi, mais rejette de l’autre l’idée que ces valeurs doivent être obtenues par moyen de révolution. Reste toutefois la question : comment y arriver ? Comment faire en sorte que l’inégalité disparaisse et que la démocratie vienne à sa place ? Comment Tocqueville résout-il cette problématique ? En bref, il accorde sous ce rapport une place éminente à la religion, non pas dans la mesure que Rousseau l’a faite[[39]](#footnote-39), mais néanmoins importante. Et, remarquons-le dès l’amblée, quand Tocqueville parle de religion, il faut naturellement entendre le christianisme, car c’est dans cette religion que l’on retrouve également les grandes notions d’égalité et du progrès selon lui. En Amérique, il a vu l’importance de celle-ci pour l’avancement de la démocratie : « *Le christianisme qui postule l’égalité devant Dieu et le progrès des connaissances qui promeut l’intelligence, non la naissance, expliquent, en général, cette marche vers l’égalité.* »[[40]](#footnote-40) Signalons ici que pour Tocqueville le christianisme ne se limitait pas à une religion qu’on pratiquait chez soi, au contraire ! Le christianisme est, outre un système de croyances et de valeurs, un acteur socio-historique qui a fait marcher les pays médiévaux vers la démocratie :

Depuis sept cents ans, c’est-à-dire depuis que Suger a réorganisé la royauté capétienne, tous les événements historiques ont constitué en France une marche continue vers la démocratie. Tout y a contribué : les progrès du savoir ont permis aux nouveaux clercs de former une élite, le développement des techniques, la marche de l’économie ont vu la richesse et la noblesse – essentiellement fondée sur la terre, le fief, *feodus* – diminuer d’année en année, alors que dans le même temps une bourgeoisie, née de l’artisanat et du commerce, est devenue de plus en plus riche et a acheté des charges. Mieux ou pire, *volens nolens*, les monarques absolus ont joué un rôle essentiel dans le processus historique du surgissement démocratique.

L’analyse historique prouve donc bien que les desseins de Dieu et la Providence divine conduisent la société française et tous les Etats de droit de l’Europe occidentale vers la démocratie…[[41]](#footnote-41)

La démocratie est donc dans les yeux de Tocqueville le long travail des siècles et ce travail n’aurait pas pu s’accomplir à l’Occident sans la présence religieuse. Suivant ce mode de pensée, il serait faux de dire que la période médiévale aurait arrêtée le processus démocratique, car c’est justement dans ce système que les fondements de la démocratie naquirent. En revanche, on comprend bien que Tocqueville n’était pas un réactionnaire. Un retour au système féodal ne serait pas seulement une régression de droit constitutionnel, mais aussi en opposition avec l’essence de son discours. Il avance seulement que le Moyen-âge n’était pas une succession de malheurs où tout progrès était contrarié. Celui ne l’empêche pas de critiquer l’Ancien Régime et son fonctionnement, comme nous le verrons au paragraphe suivant, mais il propose seulement qu’une autre façon de résoudre ce problème aurait été possible. Cette partie de la pensée qu’il avance dans *De la Démocratie en Amérique* se caractérise donc par une opposition et une comparaison entre l’état social du féodalisme et l’état social démocratique.[[42]](#footnote-42) Cette transition est essentielle dans l’œuvre tocquevillien et sera davantage traitée dans le paragraphe suivant, mais attardons-nous d’abord encore un moment au fonctionnement de la démocratie. Car, avec l’importance qu’il accorde à la religion, Tocqueville occupe une place contraire à beaucoup de penseurs politiques en France qui, notamment dans le contexte de la loi de la séparation de l’Eglise et de l’Etat qui fut voté soixante-dix ans plus tard, considéraient (et considèrent encore) la religion comme une affaire personnelle n’ayant rien à voir avec la vie publique. Quel est donc pour Tocqueville l’intérêt de la religion dans la vie publique ?

Dans le système féodal, l’Église catholique joua un rôle considérable dans la vie quotidienne.[[43]](#footnote-43) On ne concevait même pas une vie sans cette institution : naissance, mariage, mort, tout était réglé par intervention de l’Eglise. Quoique cette situation puisse être considérée comme oppressante, elle était en même temps le ciment de la société, faisant en sorte que l’individualisme n’existait pas. Or, avec l’arrivée de la démocratie et les valeurs correspondantes telles que l’égalité devant la loi et la liberté individuelle, le lien avec l’acteur social qui est la religion était beaucoup plus moins évidente en devenant. Elle devenait pour beaucoup de gens plutôt une source d’inspiration dans la vie privée qu’elle faisait partie de leur vie publique. Tocqueville reconnaît bien que cette situation a changé, mais il souligne simultanément l’intérêt commun de la religion :

La religion […] devient pour Tocqueville le principal correctif nécessaire pour « instruire » et « diriger » la démocratie. Réveillant les âmes habituées, elle contribue à former, au sein de la liberté des Modernes, des citoyens comme savaient en façonner les Anciens. Elle indique en effet un mouvement qui va vers le dehors, vers le haut et vers l’avant, en atténuant l’égoïsme des individus, en soulevant les âmes et en les tenant dressées vers le ciel, en redonnant aux hommes le goût de l’avenir et en reculant par là l’objet de leurs actions. Elle peut apporter ainsi à la société démocratique la cohésion, l’élévation et le vrai dynamisme qui lui font défaut.[[44]](#footnote-44)

Elle a donc pour fonction de transmettre la morale chrétienne au peuple démocratique qui n’est plus nécessairement religieux. L’homme démocratique est un libre individu qui ne dépend pas de ce qui lui prescrit l’Église. Ce n’est non plus ce que préconise Tocqueville. Pour lui, le rôle de la religion dans le domaine publique se limite à l’ici et le maintenant. En bref, ce raisonnement revient à trois étapes : 1) Sans morale, l’existence d’une bonne démocratie est impossible ; 2) Sans religion il n’existe pas de morale ; 3) C’est pourquoi la religion est le fondement le plus important de la démocratie.[[45]](#footnote-45) La place qu’occupe l’Eglise dans cette société moderne diffère donc considérablement de la situation prérévolutionnaire, dans laquelle l’Eglise était omniprésente. Cette manière de voir faisait également que Tocqueville était un fort partisan de la séparation de l’Eglise et de l’Etat :

A une condition nécessaire toutefois, qui est celle de la stricte séparation de la religion et de l’Etat. Pour démontrer ce point de vue, Tocqueville ne prend pas en compte l’argumentation de la tradition libérale, mais là aussi s’appuie sur la leçon américaine. Seule l’union historique et accidentelle de l’Eglise et du pouvoir politique explique le destin français d’un peuple devenu démocratique et « irréligieux ». « Liée à des pouvoirs éphémères », la religion « suit leur fortune. »[[46]](#footnote-46)

Pour que cela marche, il faut nécessairement que l’Eglise consente à devenir une Eglise dans-le-monde : « *parce qu’enfin il* [le christianisme] *est la religion qui a le plus d’affinité avec la démocratie, en même temps que la* ‘plus universelle’*, destinée à tous les temps et à tous les hommes…* »[[47]](#footnote-47) Tocqueville propose une situation dans laquelle l’Eglise, et dans un sens large le christianisme, ne joue pas un rôle politique dans lequel elle peut imposer ses idées à tous et à toutes. En revanche, pour ceux qui le veulent, la religion peut jouer un rôle important dans leur vie. Bien qu’il considère le christianisme comme le système moral par excellence, Tocqueville se retient donc de vouloir l’imposer comme religion d’état en se limitant à proposer un choix. Un choix, il faut quand-même le souligner, qu’il considère nécessaire pour un bon fonctionnement de la démocratie.

Dernièrement, il nous convient de dire quelques mots sur la zone de tension qui existe entre l’égalité et la liberté. Car comment concilier les notions d’égalité et de liberté ? Tocqueville étudia également ce problème. Il considérait l’égalité devant la loi comme le principe de base de la démocratie, sans laquelle celle-ci ne pouvait exister. Mais l’égalité peut avoir des conséquences négatives, c’est-à-dire qu’elle pourrait aboutir à la tyrannie. Et cela peut sembler étrange, car comment se fait-il que dans une société égalitaire la tyrannie apparaît ? Car, en général, la tyrannie naît dans une situation où il y a justement un manque d’égalité. Pourquoi donc le lier à l’égalité ? Le danger, selon Tocqueville, ne se trouve pas dans l’idée même d’égalité, mais dans les excès. Quand dans une société il y a un effort continu à être égalitariste, la liberté des individus est en jeu et, par conséquence, la continuité de la démocratie elle-même. Dans ce contexte, Tocqueville distingue deux types de tyrannie, dont le premier peut être considéré comme la tyrannie de la majorité, dans laquelle la majorité aura toujours raison en laissant à une minorité une privatisation continue. Le deuxième type de tyrannie égalitaire est celle du danger d’un gouvernement centraliste et omniprésent.[[48]](#footnote-48) Dans son ouvrage, Zetterbaum explique nettement cette idée tocquevillienne : « *In a society in which all are equal, independent, and impotent, power naturally gravitates to one center – the state – that is especially anxious and able to accept and supervise the surrender of freedom.* »[[49]](#footnote-49) De ce point de vue, une société démocratique peut très vite tomber dans les mains de la tyrannie. C’est aussi pourquoi Tocqueville une telle importance à cette notion, pour faire clair qu’il existera toujours un danger qu’il faut constamment le combattre pour empêcher que la liberté disparaisse en faveur de la tyrannie.

**3.2 Synthèse**

Somme toute, Tocqueville est un grand défenseur du principe de la démocratie et il trouve que ce type d’organisation politique est le plus naturel. Son principe de base pour la pratique démocratique ne sont pas les lois, mais des institutions et des convictions qui lient les individus. Pour lui, l’exemple par excellence est la religion chrétienne, car elle possède en elle toutes les valeurs qui forment également les fondements de la démocratie, comme l’égalité et la liberté. Or, en mettant ce système en pratique, on rencontre un autre problème : comment faire en sorte que la liberté de tous ne menace pas la liberté de l’individu, vu l’aspect tyrannique qui peut naître dans ce système égalitaire ? De nouveau entrent en jeu les liens sociaux qui préviennent que la démocratie tombe dans les mains de la tyrannie. Un exemple, qui explique très bien cette situation, sera traité dans la troisième partie, quand les *Souvenirs* de Tocqueville seront étudiés et où on trouve exactement le deuxième des deux types de tyrannie que nous venons de mentionner.

Deuxième

partie :

Alexis de Tocqueville

et les Pays-Bas

Welche Regierung die beste sei? Diejenige die uns lehrt, uns selbst zu regieren.

Johann Wolfgang von Goethe

**Chapitre 1 : origine et traits du conservatisme néerlandais**

**1.1 Qu’est-ce que le conservatisme ?**

Qu’est-ce que le conservatisme et y a-t-il un conservatisme néerlandais ou faut-il surtout parler d’un conservatisme au sens large ? Nous nous pencherons sur ces questions dans ce chapitre. Et avant tout il est nécessaire de savoir de quoi il s’agit. Car, il n’y a pas longtemps, les mots ‘conservateur’ et ‘conservatisme’ souffraient souvent d’une connotation négative, étant synonyme d’un traditionalisme morale et éthique. Selon A.A.M. Kinneging, l’un des conservateurs néerlandais le plus renommés, une tendance presque universelle existait qui considérait le conservatisme comme une mode de pensée réactionnaire qui était lâche et stupide.[[50]](#footnote-50) Un autre penseur conservateur néerlandais, Bart-Jan Spruyt, souligne dans son livre *Lof van het conservatisme* que dans le XIXe et XXe siècle, le mot ‘conservatisme’ n’a été utilisé que dans le sens péjoratif et qu’être conservateur équivalait à être malade.[[51]](#footnote-51) Ces deux exemples nous montrent qu’à l’époque, et même dans nos jours, le conservatisme était regardé de façon négative à cause de l’idée que les conservateurs seraient hostiles à une évolution quelconque et défenseurs du statu quo social et moral existant.

Pourtant, à côté de ces partis pris, le conservatisme est aussi, après le socialisme et le libéralisme, l’un des trois grands courants de la pensée politique des deux derniers siècles. Pour bien le distinguer des deux autres courants, il est nécessaire de dire en quoi consiste le conservatisme et comment il diffère du socialisme et du libéralisme. Nous venons de voir que le conservateur est couramment vu comme quelqu’un s’opposant à tout changement et ressentant des sentiments réactionnaires. Faisant ceci, on confond cependant conservateur avec régressif et réactionnaire, car le conservatisme ne se résiste pas au changement, donc au progressisme, mais aux aspects révolutionnaires du changement. Il préconise un développement par étapes, tranquille et calculé.[[52]](#footnote-52) C’est aussi pourquoi les conservateurs considèrent les Lumières et la Révolution française comme la tombée de la nuit, tandis que les socialistes et les libérales, d’une façon ou d’une autre, les ont célébrées. Ainsi, la Révolution se situe au centre d’une des grandes luttes entre le conservatisme et les autres courants politiques majeurs : « *De bestrijding van de Verlichting en Revolutie -en van hun geesteskinderen: liberalisme en socialisme- was* […] *dan ook van het hoogste belang, met het oog op het behoud van of de terugkeer naar een maatschappelijke orde die de aard der dingen weerspiegelt.* »[[53]](#footnote-53)D’un point de vue conservateur, il est faux et dangereux de résoudre des problèmes (supposés ou non) par des changements abrupts, telle qu’une révolution. Par contre, il est nécessaire de bien réfléchir sur la nature du problème, ses conséquences ou comment une solution durable puisse être trouvée. Cette conception s’explique également par la vision du monde des socialistes et libéraux qui est complètement différente que celle des conservateurs. Tandis que le dernier commence par le rôle de l’individu dans la société, les premiers prennent la société en général comme point de départ, ou, comme l’expriment Baudet et Visser dans leur ouvrage :

Liberalisme en socialisme zijn oplossingsfilosofieën, gericht op de samenleving, niet op de mens zelf. Anders gezegd: de sociaal-culturele voorwaarden van de politieke vrijheden, en de religieuze wortels van de ervaring van de menselijke gelijkwaardigheid, zijn voor echte liberalen en socialisten geen issue. Omdat ze politieke vraagstukken reduceren tot organisatorische kwesties, hebben de premoderne tradities voor liberalisme en socialisme in de moderne tijd weinig tot geen waarde meer.[[54]](#footnote-54)

Il y a dans le socialisme et le libéralisme donc une certaine notion d’organisation collective : Quels sont les problèmes de la communauté et comment peut-on les résoudre ? Quant à la définition du problème et la manière dont celui-ci devrait être résolut, il est bien sûr évident que les socialistes et les libéraux adoptent des points de vues différents, mais la position initiale reste la même. Au lieu de cette approche générale, le conservatisme propose comme principe de base l’homme et, plus important, la condition humaine. Il met surtout attention sur la vie intérieure comme critère ultime d’une société saine. De ce point de vue découle l’idée que l’essence de la vie ne peut jamais changer radicalement : la condition humaine restera toujours la même. Ceci les mène à l’idée que, malgré tous le progrès scientifique et autre, il y aura toujours un déficit humain éternel.[[55]](#footnote-55) Autrement dit, l’homme est toujours porté vers le péché. Cette idée pessimiste marque la grande différence entre d’un côté la pensée socialiste et libérale, enfants de la pensée des Lumières, qui partent de l’idée la bonté de l’humanité et la faisabilité de la société et la pensée conservatrice de l’autre.[[56]](#footnote-56) L’une des conséquences de cette idée de l’homme incapable est, selon le conservatisme, qu’il est sensé de se contraindre ou, comme l’affirme Kinneging, à une « ‘Selbstzwang’, tot een ‘inner check’… » afin de rester sur la bonne route. L’usage de la morale forme donc l’une des grandes parties de la conscience humaine.[[57]](#footnote-57) Ceci provoque des implications importantes pour la perception de la société et la liberté de l’individu, comme l’explique également Bart-Jan Spruyt en traitant l’importance d’une constitution :

Constitutionalisme is als bijdrage aan een vrije samenleving een groot goed, maar is op zich geen voldoende voorwaarde voor het voortbestaan ervan. Constitutionalisme veronderstelt een bepaalde moraal, de *agraphoi* of ongeschreven wetten […] Een constitutie kan de wil van de overheid en die van de burgers begrenzen, en daarmee politieke en maatschappelijke vrijheid willen garanderen, maar echte vrijheid is er pas als de burgers zelf er ook van doordrongen zijn dat er een morele orde is die de impulsen van het eigen ik in toom moet houden.[[58]](#footnote-58)

Ainsi, le conservateur souligne l’importance de l’existence de l’Etat et de son fonctionnement, mais dans une mesure moindre que font les socialistes. Il prend comme point de départ la responsabilité personnelle de l’individu. La rupture avec le socialisme est donc claire, mais ne serait-il pas possible en ce moment de dire qu’il y a un certain rapprochement entre le conservatisme et le libéralisme ? Certes, si on s’arrêterait ici. Mais il y a plus. D’abord en ce qui concerne le but ultime des différents courants. Celui du socialisme est l’émancipation (des femmes, des travailleurs, des immigrés etc.) et dans le libéralisme la liberté de l’individu est primordiale. Même si le conservatisme considère ces initiatives louables, il ne s’y arrête pas, en introduisant l’idée de la formation du caractère. En d’autres termes, l’émancipation et la liberté de l’individu sont importantes, mais pour le conservateur elles ne sont que des moyens pour arriver à la fin :

De staat die gelijkheid moet brengen en de markt die vrijheid moet brengen, willen conservatieven aanvullen met nadruk op het verantwoordelijke, gevormde individu. Met cultuur, en dat omvat ook zorg voor de naaste omgeving, behoud van de menselijke maat in de geïndustrialiseerde massasamenleving, integriteit, de sociale voorwaarden voor rechtsstatelijkheid, en de bescherming voor het milieu.[[59]](#footnote-59)

Baudet et Visser admettent que ces priorités ont l’air d’être assez générales, mais ils en ajoutent que cela vient du fait que les considérations conservatrices ont toujours été proclamées par un grand public, prenant comme point de départ le présent et le passé et regardant les aspects nécessaires pour une civilisation vitale. Suivant cette méthode, il est possible d’arriver à des conclusions qui peuvent varier selon l’époque et l’endroit. Mais ce qui reste, dans le sens pratique, c’est presque toujours le rejet d’une liberté d’expression illimitée et l’intervention dans la vie (avortement, euthanasie et suicide).[[60]](#footnote-60)

Si nous résumons ces aspects, il est possible de déduire quelques principes de base de la pensée conservatrice. En premier lieu, il y a l’aversion pour les révolutions et une préférence pour un progrès stable et mûri. Le conservatisme attaque les courants politico-philosophiques qui en résultent, le socialisme et le libéralisme, dans la mesure où ils avancent cet esprit révolutionnaire. Egalement, le conservatisme regarde l’idée de la faisabilité de la société et la croyance dans le progrès d’un œil critique. Ceci s’explique par la vision du monde conservatrice, mais aussi par les idées sur le fonctionnement d’une société, et notamment la place de l’individu responsable dans celle-ci qui, tout en restant responsable pour ses actions, n’accomplira jamais la perfection, dû à la conviction qu’il sera toujours tourné vers les péchés. Bien qu’il soit possible de dire beaucoup plus sur les idées conservatrices, en insistant par exemple sur les différents types de conservatisme ou les discours et réflexions politico-philosophiques, nous nous restons ici, puisque cela serait hors les buts principaux de cette recherche. En revanche, il est nécessaire de nous pencher sur le conservatisme aux Pays-Bas pour ensuite étudier la place qu’Alexis de Tocqueville y occupe.

**1.2 Le conservatisme néerlandais**

Nous venons d’établir que le conservatisme, comme le socialisme et le libéralisme d’ailleurs, n’est pas restreint à une certaine époque ou un certain endroit. Il y a certaines notions et convictions qui resteront toujours le fondement, même s’ils se traduisent sous différentes formes et dénominations. Dans ce paragraphe une période spécifique sera examinée, à savoir le conservatisme aux Pays-Bas aux XIXe et XXe siècles. Il est cependant nécessaire de mentionner que, contrairement à l’Angleterre, il n’existe pas un parti politique qui se veut explicitement conservateur, même s’il défend les valeurs typiquement conservatrices. C’est pour cette même raison que Bart-Jan Spruyt a intitulé la première partie de son livre *Lof van het conservatisme*, dans laquelle l’évolution du conservatisme aux Pays-Bas est peinte, de manière suivante : « *Conservatisme in Nederland, van verdwaalde eenlingen tot beweging*. »[[61]](#footnote-61) Avec ce titre, il nous donne déjà quelques indices sur l’état du conservatisme depuis le XIXe siècle jusqu’à nos jours. En se lançant dans une telle étude, il est primordial de faire une distinction entre les deux formes sous laquelle le conservatisme s’est manifesté au cours de cette période. Il y a d’abord les idées conservatrices qui ont été exprimées par des individus et des institutions non-politiques. Aux Pays-Bas on pourrait penser à des personnes comme Paul Cliteur, J.L. Heldring, Andreas Kinneging, Bart-Jan Spruyt et autres, des organisations comme le Edmund Burke Stichting ou le Conservatief Café, le magazine Opinio (qui a fait faillite en juin 2008)[[62]](#footnote-62) et les sites web [www.bitterlemon.eu](http://www.bitterlemon.eu) et [www.conservatismeweb.nl](http://www.conservatismeweb.nl), mais aussi d’autres initiatives. Bien qu’une étude sur le fonctionnement du conservatisme en tant qu’acteur social puisse être intéressante et révélatrice, ceci ne correspondrait pas aux intentions de cette recherche. Car le but que nous nous proposons ici, c’est de regarder comment le conservatisme existe au plan politique aux Pays-Bas. Nous payons d’abord attention à deux fondateurs du conservatisme néerlandais, Groen van Prinsterer et Abraham Kuyper, qui ont été responsables de l’épanouissement de la politique conservatrice à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Puis nous nous intéressons à la situation d’aujourd’hui où la situation, comme nous le verrons plus tard, se révèle un peu plus compliquée.

**1.2.1 Guillaume Groen van Prinsterer**

Guillaume Groen van Prinsterer naquit le 21 août 1801 et mourut le 19 mai 1876 et fut l’un des patriarches de l’Anti-Revolutionaire Partij (ARP), le premier parti politique néerlandais, lequel a été fondé après sa mort en 1879. Au cours de sa vie, Groen van Prinsterer fut un vif partisan de ce que l’on appellerait aujourd’hui conservatisme chrétien. Ce type de conservatisme était pratiquement la seule existant à l’époque.[[63]](#footnote-63) Groen van Prinsterer défend ses idées politiques, philosophiques et théologiques dans un livre qu’il publia en 1847, intitulé *Ongeloof en Revolutie*, dans lequel il critique entre autres amplement la pensée révolutionnaire de son époque qui, selon lui, n’a provoqué que malheur :

De Revolutie in relatie tot de wereldgeschiedenis is in omgekeerde zin, wat de Reformatie voor de christenheid is geweest. Net zoals de Reformatie Europa uit het bijgeloof heeft gered, zo heeft de Revolutie de beschaafde wereld in de afgrond van het ongeloof geworpen. Net zoals de Reformatie strekt de Revolutie zich uit over elk gebied van praktijk en wetenschap. Toen was onderwerping aan God het beginsel, nu is dat opstand tegen God. Daarom is er ook nu in de kerk, in de staat, in de wetenschap, één algemene, één heilige strijd. Een strijd over de ene grote vraag met betrekking tot de onvoorwaardelijke onderwerping aan de wet van God.[[64]](#footnote-64)

Au lieu de la vision bouleversante des libertins, il propose une vision chrétienne qui ne se limite pas à la vie personnelle, mais influence toute la vie en reposant sur trois piliers :

Ik wijs u op de Bijbel, op de geschiedenis en op de politieke schrijvers van vroeger en later tijd. De Bijbel is het boek der boeken, ook en vooral in de antirevolutionaire bibliotheek. [… Wij] beweren dat de Bijbel de grondslagen van recht en moraliteit en van gezag en vrijheid aanwijst, ook voor naties en regering (zonder daarin, zoals sommigen gedaan hebben, een encyclopedie te zoeken). De Bijbel is de onbedrieglijke toetssteen [..] *Er is geschreven!* Ziedaar de bijl die elke wortel van revolutionaire onkruid afsnijdt.

[…] Uit vele onderzoeken is overvloedig gebleken dat er in de wereldgeschiedenis niet alleen geen gestadige weerklank, maar juist een onafgebroken weerlegging van de revolutionaire leerstellingen is. […] *C’est par l’esprit des siècles que l’esprit doit être jugé*.

[…] In de politieke geschriften van de Oudheid is het regel met de godheid te beginnen en bij de ervaring te rade te gaan…[[65]](#footnote-65)

Finalement il est utile de regarder comment lesdites convictions influencent la vie quotidienne :

De mens, in elke stand, in elke betrekking, heeft een talent ontvangen, ter vrije beschikking. God zal hem ter verantwoording roepen over het gebruik. De soeverein draagt het beeld van God op aarde. Op dezelfde manier doet de vader dat bij het kind en de rechter bij de verdachte. Zo moet ook de eigenaar, van welke goederen ook (alle goederen zijn gaven en ieder eigendom is geleend) in de naam en naar het gebod van de Heer wandelen in de goede werken die Hij voor ons bereid heeft. Het beginsel is voor allen hetzelfde, zowel in de rechten die het verleent, als in de plichten die het oplegt, en in het leidraad die het in handen geeft.[[66]](#footnote-66)

Dans ces trois citations, on retrouve l’essence de la pensée de Groen van Prinsterer et, avec lui, celle du futur ARP. On y voit également les grandes notions de la pensée conservatrice. Il y a d’abord l’aversion pour les Lumières, la Révolution française et leurs enfants idéologiques. En outre, les limitations de l’homme sont aussi bien reconnues chez Groen van Prinsterer que dans la pensée conservatrice, bien que dans le dernier ceci ait une origine théologique très nette, tandis que le lien avec une doctrine théologique n’est pas aussi évident dans le dernier. La solution que propose Groen van Prinsterer vis-à-vis l’idéologie révolutionnaire est celle de l’homme prudent et responsable, qui trouve sa consolation auprès de Dieu. Cette vie personnelle lui oblige également à une vie responsable, caractérisée non pas par un égoïsme matérialiste, mais par la recherche du bon chez soi-même et autrui. Ce qui en revanche ne veut pas dire qu’il y arrive tous les temps. Somme toute, il y a beaucoup de points communs entre Groen van Prinsterer et la pensée conservatrice, notamment concernant l’homme, son comportement et la condition humaine. Le seul point litigieux se trouve dans le fait que le discours de Groen van Prinsterer est beaucoup plus théologique que celui du conservatisme ‘général’.

Il est également frappant que Groen van Prinsterer s’est opposé à la création d’un parti conservateur. D’un homme qui défendit ces idées, il serait logique de supporter la création d’un parti politique qui justement allait les défendre. Or, ce n’est pas le cas. Dans un ouvrage intitulé *Zelfstandigheid herwonnen*, écrit en 1869, il critique fortement le projet de ses contemporains Izaäc Jacob Lion et Jan Heemskerk qui sont en train de fonder ce parti.[[67]](#footnote-67) Dans le *Voorberigt*, où il explique le but de cet ouvrage, il remarque :

De zelfstandigheid der christelijk-historische en dus anti-revolutionaire rigting te herwinnen; een einde te maken aan een bondgenootschap met de conservatieve partij, dat ons altijd nadeelig geweest is, en nu, met eene vergelijkenderwijs onbeduidende wijziging der schoolwet, naar agitatie-sussing zou hebben geleid, ditmaal althans, bij de Stembus van 1869, de schoolwetkwestie uit het slijk der politieke combinatiën en speculatiën, wederom op te heffen tot levensvraag, tot consciëntie-vraag van het nederlandsche volk…[[68]](#footnote-68)

Selon lui, les propos politiques de l’*Algemeene Kiesvereeniging* sont trop généraux et ne serviront pas au bénéfice du peuple, mais surtout à l’accumulation de pouvoir des lesdits politiciens. En revanche, il était un partisan de ce qu’il appelait « *conservatisme op christelijk-historische grondslag* ».[[69]](#footnote-69) Pour lui, comme pour ses partisans d’ailleurs, il n’était pas possible de séparer la croyance et l’action politique, unissant ainsi intimement la vie privée avec la vie publique. Le conservatisme qu’il préconise se caractérise par accorder une grande importance aux lois (non écrits), aux traditions et les lignes de conduite qui proviennent de la pensée chrétienne et qui fonctionnent comme une sorte de capital moral pour la conduite de tous les jours.

Pour résumer la pensée antirévolutionnaire de Groen van Prinsterer en un mot, il nous suffit de citer une phrase qui explique en même temps l’origine et le but de son action politique. Il s’agit d’une citation qu’il a lui-même emprunté au politicien et écrivain français Louis Gabriel Ambroise de Bonald : « *… de Revolutie is begonnen met de verklaring van de rechten van de mens, zij zal pas eindigen door de verklaring van de rechten van God.* »[[70]](#footnote-70) Ce n’est qu’après la société ait vu ses propres limitations et le bonheur qui est en Dieu, qu’elle puisse fonctionner comme il faut. Voici le conservatisme chrétien de Guillaume Groen van Prinsterer.

**1.2.2 Abraham Kuyper**

Le cas d’Abraham Kuyper (1837 – 1920) en tant que représentant du conservatisme aux Pays-Bas est plus difficile que l’on ne le songe au départ. Il semblait être évident que le leader de l’ARP, en fin de compte le parti politique qui à l’époque défendait les valeurs antirévolutionnaires et conservatrices, serait lui-même un conservateur par excellence. Or, il y a certains qui pensent qu’il est faux de classifier Kuyper comme un conservateur. Dans un essai sur l’influence qu’a eu Kuyper sur la pensée conservatrice aux Pays-Bas, George Harinck note qu’il existe d’abord l’idée que Kuyper ne peut être considéré comme un conservateur, parce qu’il aurait rompu avec ce mode de pensée. Egalement, il souligne que certains pensent qu’il est impossible de le nommer un conservateur, parce qu’il était un « *rebel* ».[[71]](#footnote-71) Nous n’entrons pas en détail sur le pourquoi et le comment de ces dires. En revanche, il est important de considérer la question comment il arrive qu’il y en a qui disent de Kuyper le contraire de ce beaucoup de penseurs ont fait, qui le considèrent comme l’un des fondateurs du conservatisme néerlandais ? Spruyt par exemple remarque qu’Alfred Kossmann (qui, selon ses propres mots, se considérait comme : « *één van de laatste representanten van de liberale burgerij* » et ne partageait donc pas les opinions des conservateurs) nota que l’antirévolutionnaire Abraham Kuyper est : « *Dé vertegenwoordiger van het conservatisme in de Nederlandse politiek.*»[[72]](#footnote-72)

En traitant l’idée de la condition humaine, que nous avons évoquée à plusieurs reprises, Kinneging place Kuyper aussi dans la ligne des grands conservateurs néerlandais : « *Van protestantse zijde bezitten we een rijke traditie van bezinning op de conditio humana, die zonder twijfel conservatief genoemd kan en zelfs moet worden. […] De belangrijkste, zeker niet de enige, Nederlandse auteurs uit deze richting zijn Groen van Prinsterer, Abraham Kuyper en Herman Dooyeweerd* »[[73]](#footnote-73) Notons ici la claire opposition entre ceux qui expriment leur volonté de rompre avec la vue traditionnelle, exprimée par de nombreux spécialistes, en faveur d’une prise de position qui au moins est remarquable. Quoique nous ne nous proposions pas une étude approfondie sur cette matière, il nous semble quand même important d’éliminer de possibles flous. La parole sera laissée à Abraham Kuyper lui-même qui, dans de nombreux ouvrages qu’il publia, prit une claire position sur ces convictions politiques. D’abord dans un ouvrage intitulé *Conservatisme en orthodoxie*, il exclame :

De revolutie sloopt en vernielt, om als ze in haar moedwil al het bestaande heeft omvergeworpen, op dien puinhoop in te sluimeren en te dwepen met een betere wereld, die in haar droom verschijnt en met dien droom verdwijnt. […] Rusteloos, altijd voort, draaft ze het luchtpad op, tot de wereld aan haar voeten wegzinkt en geen toon der ontferming voor die gebroken schepping meer aan haar speeltuig kan worden ontlokt.[[74]](#footnote-74)

Le lien avec Groen van Prinsterer sur la nature révolutionnaire n’aurait pas pu être plus clair, non seulement dans l’opposition à l’idée de la création d’un supposé nouveau monde sur les ruines du passé, mais aussi dans l’agitation qui caractérise leurs paroles. Auparavant, nous avons évoqué la place qu’occupe le développement dans la pensée conservatrice, donnant préférence à un progrès continu et mûri. En lisant la deuxième partie de cette citation, on ne peut qu’affirmer que, que ce soit explicitement ou implicitement, Kuyper préfère aussi ce type de progrès. Il n’est pas par hasard qu’on trouve ce type de discours chez le leader d’un parti politique antirévolutionnaire qui appuie sur les pensées de Groen van Prinsterer. Mais on aurait tort de dire que, depuis la mort de Groen van Prinsterer, la réflexion sur la démocratie, la société et le fonctionnement de l’individu y dedans, aurait arrêté. Car, Kuyper a aussi largement contribué à cette discussion :

Neen, ook een volk […] is geen aggregaat van individuën, maar één levend wezen, in organischen samenhang, met een eigen zin en aanleg, een eigen karakter en aard. […] dat volk, als geheel genomen, [heeft] een plicht te vervullen, een roeping te volbrengen, en dus daarom een geweten bezit, wijl niet eigen willekeur, maar Hij, uit Wien het leven is, dien plicht het gaf. Juist door dat woord ‘volksgeweten’ heffen we ons dus uit de materialistische beschouwing van het leven der volken, tot die hoogere zedelijke orde op…[[75]](#footnote-75)

Bien qu’ici il n’y ait pas tellement de nouveautés à noter, cette idée de la société comme une unité organique sert à introduire l’idée qu’a faite d’Abraham Kuyper l’un des grands représentants du conservatisme néerlandais. Il s’agit du concept qu’il a nommé « *soeveriniteit in eigen kring* » et qui se caractérise de manière suivante :

… het huisgezin, het bedrijf, de wetenschap, de kunst, en zooveel meer, maatschappelijke kringen vormen, die niet aan den Staat hun aanzijn danken, noch ook aan de hoogheid van den Staat hun levenswet ontleenen, maar gehoorzamen aan een hoog gezag in eigen boezem, dat evenals de Staatssouvereiniteit, heerscht *bij de gratie Gods.* De tegenstellingtusschen Staat en Maatschappij is hierbij in het spel, maar onderdeze nadere bepaling, dat die Maatschappij niet als mengelmoes worde genomen, maar ontleed in hare organische deelen, om in elk dier deelen het hun toekomend zelfstandig karakter te eeren. In dat zelfstandig karakter openbaart zich noodzakelijkerwijs *gezag*. Dit gezag moge in onderscheidene kringen met trappen opklimmen, maar neemt ten slotte toch den vorm aan van een hoogste gezag in dien kring. En dat hoogste gezag nu bestempelen we opzettelijk met den naam van “souvereiniteit in eigen kring”, om scherp en beslist uit te drukken, dat dit hoogste gezag in eigen kring niets dan God boven zich heeft, en dat de Staat zich hier niet tusschen kan schuiven en hier niet uit eigen macht heeft te bevelen. [[76]](#footnote-76)

Notons premièrement l’aspect de la responsabilité et de l’autonomie de l’individu ou un groupe d’individus, vis-à-vis le fonctionnement du gouvernement. Il est clair que dans la vision de Kuyper, le gouvernement n’occupe qu’une place marginale dans la vie sociale. En extrapolant, nous pouvons avancer que la tâche de celui-ci se limite à récompenser les bienveillants et à punir les malveillants en laissant aux citoyens le choix d’aménager leurs vies selon qu’ils le veulent. Cette idée de la société civile est aussi prédominante dans la pensée tocquevillienne, dont nous insisterons plus tard. Il suffit en ce moment de souligner l’importance que ce concept a eu sur le fonctionnement de la société dans la première moitié du XXe siècle aux Pays-Bas, qui se caractérisait alors par une division en quatre groupes sociaux principaux (socialistes, libéraux, protestants et catholiques). Cette idée, appelée en néerlandais « verzuiling » et en français « pilarisation », accorde aux groupes sociaux et aux citoyens une responsabilité considérable.

Pourtant, il serait quelque peu piètre de limiter l’importance de la « *soevereiniteit in eigen kring* » à la société civile, car on y trouve nombre d’autres importantes notions conservatrices. Dans ce chapitre, nous avons également évoqué l’aspect de la condition humaine et de la conscience, lesquelles peuvent être retrouvées dans les paroles de Kuyper. Quant à la condition humaine qui, d’après Kinneging, ne puisse jamais changer considérablement,[[77]](#footnote-77) on note ici par exemple la présence implicite du défaut humain. A plusieurs reprises, En évoquant l’idée que ce n’est pas l’homme qui est la mesure de toute chose, mais que cette place appartient à Dieu, Kuyper place la nature intrinsèque de l’humanité sous celle de la divinité. Cette argumentation trouve sans doute ses origines dans les textes bibliques que le pasteur Kuyper a étudié. Que l’on songe au prophète Esaie qui a proclamé : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l’Eternel. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées.* »[[78]](#footnote-78) Ainsi, l’homme temporel se trouve toujours en déficit à l’égard du Dieu éternel. Mais, parce que l’homme possède une conscience, il est obligé à un bon comportement en faisant du bien où il peut. Sur le plan philosophique, on note l’analogie avec le discours kantien sur l’impératif catégorique : la nécessité de réfléchir sur son comportement en favorisant un bon comportement et en condamnant l’égoïsme.

Le dernier aspect que nous voulons traiter, c’est le but que se propose Kuyper. Au début de ce chapitre nous avons souligné l’idée de la formation du caractère, en insistant sur la moralité. Ceci se retrouve également dans la pensée de Kuyper quand il dit : « Juist door dat woord ‘volksgeweten’ heffen we ons dus uit de materialistische beschouwing van het leven der volken, tot die hoogere zedelijke orde op… ». Le plus important, ce sont les mœurs et, osons le dire, la transcendance. Le matérialisme n’est qu’un moyen pour arriver à ce qui est vraiment important : une vie caractérisée par une recherche du bon. Et on ne pourra jamais accomplir cette recherche sans Dieu.

**1.3 Le conservatisme parlementaire aujourd’hui**

Aux paragraphes précédents les origines du conservatisme parlementaire aux Pays-Bas ont été étudiées en insistant sur Guillaume Groen van Prinsterer et Abraham Kuyper. Maintenant nous regarderons comment le conservatisme joue encore un rôle dans le monde parlementaire d’aujourd’hui. Mais comme nous l’avons déjà évoqué tout au début de ce chapitre, les choses sont plus compliquées qu’il y a un siècle, car il n’y a plus de parti politique qui se veut explicitement conservateur, même si dans son arrière-ban il y a beaucoup de gens qui se considèrent conservateur (ou antirévolutionnaire). Il semble donc que le conservatisme, ou au moins le discours conservateur, a disparu de la politique. Cela serait cependant une fausse conclusion, car il y en a encore qui défendent les valeurs conservatrices, même s’ils ne sont pas aussi visibles que les grands patriarches d’autrefois.

Une dernière remarque encore avant que nous entrions en détail : il est primordial d’avoir clair ce que nous entendons par conservateurs, puisque le terme conservateur est souvent utilisé pour désigner un traditionalisme moral et une résistance au progrès. Dans ce sens, il ne s’agirait pas de conservatisme, mais d’une attitude réactionnaire. Pour nous, il s’agit du discours défendant les valeurs et les principes que nous avons traités tout au long de ce chapitre. Dans la pratique, cela veut donc dire que le gouvernement se limite à quelques tâches principales. En plus, dans la pensée conservatrice l’homme n’est pas la mesure de toute chose, ce qui s’exprime entre autres en une opposition à l’avortement et à l’euthanasie.

Les partis soumis à cette recherche, sont ceux qui ont remporté au moins 1 siège dans le parlement. Il s’agit donc des partis suivants : CDA, ChristenUnie, D’66, GroenLinks, PvdA, PvdD, PVV, SGP, SP et VVD. Pour rendre les choses plus claires, éliminons d’abord les partis politiques qui se veulent explicitement progressifs : D’66,[[79]](#footnote-79) GroenLinks,[[80]](#footnote-80) PvdA,[[81]](#footnote-81) et SP.[[82]](#footnote-82) Il est également évident que le VVD n’est non plus conservateur, car il se veut explicitement libéral.[[83]](#footnote-83) Il est cependant à noter qu’il y a une grande divergence entre les membres de ce parti, variant de progressif-libéral à conservateur-libéral. Il est donc possible de trouver quelques notions conservatrices au sein de ce parti, mais en général il s’oppose aux valeurs conservatrices, notamment au plan éthique. Rappelons ici qu’il y a un certain recouvrement entre le libéralisme et le conservatisme, notamment concernant le rôle du gouvernement et la place de l’individu dans la société. Mais, comme nous l’avons évoqué plus haut, le libéralisme considère ces notions comme un but, tandis qu’elles ne servent que comme moyen pour les conservateurs.

Passons maintenant aux partis où les choses sont moins claires. Le PvdD par exemple. On sait que le conservatisme se caractérise entre autres, selon Baudet et Visser, par la protection de l’environnement.[[84]](#footnote-84) Et pour le PvdD, ceci est l’essence de leur politique. Pourrait-on donc affirmer que ce parti est conservateur ? Non, parce que le parti veut aussi que le gouvernement joue un grand rôle dans la pratique quotidienne, notamment en matière d’économie et production, mais aussi en ce qui concerne l’environnement. Selon leur programme électoral, c’est au gouvernement de contrôler et inspecter beaucoup d’aspects environnemental (santé des animaux, chasseurs, nourriture etc.) Ce parti est donc conservateur dans le sens qu’il accorde explicitement une grande importance à l’environnement.[[85]](#footnote-85) En revanche, il considère également que le gouvernement devrait jouer un grand rôle dans ce processus. C’est pour cette raison que nous considérons le PvdD un parti progressif.

Pour ce qui est le ChristenUnie, il y a aussi des imprécisions, car le parti préconise une politique économique clairement progressive, tandis qu’il s’opposait à l’avortement et l’euthanasie. On peut considérer que le parti mélange des idées progressives et conservatrices, ce qui, selon l’ancien ministre Eimert van Middelkoop, est aussi ce qui caractérise le parti : « [Er is een] *behoorlijke kiezersgroep die echt bij de ChristenUnie hoort: de mensen die sociale gerechtigheid hoog in het vaandel hebben staan en wat dat betreft progressief zijn te noemen, maar die evenzeer hechten aan conservatieve waarden als de bescherming van het leven. Die combinatie van progressief en conservatief vind je alleen bij de ChristenUnie*. »[[86]](#footnote-86)

Le parti chrétien-démocrate CDA est plus difficile à caractériser. Trouvant son origine d’une fusion entre plusieurs partis confessionnels, dont le parti antirévolutionnaire ARP, il pouvait être caractérisé comme conservateur au moment de sa création en 1980. Selon une recherche de l’université de Groningue, effectuée en 1993, le CDA n’était déjà plus un parti conservateur : « *Op programmatisch vlak heeft het CDA in grote trekken de liberale opvattingen over parlementaire democratie, scheiding tussen kerk en staat en markteconomie overgenomen en alle theocratische en corporatistische idealen overboord gezet. Het onderscheidt zich van de (conservatief-) liberale VVD wel door grotere waardering voor het 'maatschappelijk middenveld' en door kritiek op individualisering.* »[[87]](#footnote-87) En regardant la situatoin actuelle, on voit que cette caractérisation vaut encore pour une grande partie. Quant aux affaires éthiques, le CDA préconise une réduction du nombre des avortements en protegeant la vie à naître.[[88]](#footnote-88) En revanche, il ne s’oppose pas principalement à l’euthanasie.[[89]](#footnote-89) Prenant tout ceci en considération, on peut en conclure que le CDA est dans une certaine mesure un parti conservateur, défendant des valeurs typiquement conservatrices. Cela n’empêche qu’il a repris certaines idées socialistes et libérales.

Chez le PVV de Geert Wilders, on note également plusieurs idées conservatrices. Bien que ce ne soit une caractéristique absolue du conservatisme, on note avant tout une aversion de la plupart des idées socialistes. En revanche, le PVV défend d’abord fortement des valeurs historiques qui, depuis longtemps, ont caractérisées les Pays-Bas, venant du christianisme, judaïsme et humanisme, une notion typiquement conservatrice.[[90]](#footnote-90) De l’autre côté, les opinions du parti sur l’organisation politique sont d’autant plus progressives.[[91]](#footnote-91) Mais le grand problème ici est le suivant : peut-on considérer un parti comme le PVV comme conservateur, parce qu’il défend des idées conservatrices. La réponse à cette question est selon théoricien conservateur Bart-Jan Spruyt : « *Nee, absoluut niet. Het is een rechts-liberale partij, met vertegenwoordigers zonder enige inhoud, zonder enig idee waar we vandaan komen en wat de kern van onze cultuur is. Het zijn een stelletje paniek-conservatieven, met een ongekend voos verhaal.* »[[92]](#footnote-92)

Reste le SGP, le parti politique qui tient à une politique chrétienne-historique, ce qui, comme nous l’avons vu par exemple chez Groen van Prinsterer, correspond pour une grande partie avec la pensée conservatrice. Ce parti est aussi le seul qui, et nous en discuterons plus tard, s’inspire explicitement sur la pensée d’Alexis de Tocqueville.[[93]](#footnote-93) Dans d’autres domaines, le parti se veut aussi conservateur. Dans le programme électoral par exemple, l’importance de tradition est soulignée sept fois, surtout dans l’enseignement. Dans ce dernier, le but n’est pas seulement le transfert de connaissance, mais aussi d’apprendre aux élèves l’importance de la culture et d’une vie responsable.[[94]](#footnote-94) Qui plus est, le parti est qualifié comme conservateur dans les médias, vu des articles dans entre autres le Reformatorisch Dagblad[[95]](#footnote-95) et le Nederlands Dagblad.[[96]](#footnote-96)En résumant, on peut donc conclure qu’aux Pays-Bas, il y a en fait deux partis plus ou moins conservateurs, le CDA et le SGP, ce qui, vu les origines de ces partis, ceci n’est pas tellement étonnant.

**1.4 Synthèse**

En tant qu’un des grands courants politiques, le conservatisme prend une place spéciale dans l’éventail politique, car il ne cherche pas seulement de résoudre les problèmes qui peuvent apparaître dans la société, mais il essaye également d’y ajouter une dimension formatrice en soulignant l’importance de la morale, des mœurs et, souvent, de la religion. Ceci était très clair chez les fondateurs de la pensée conservatrice aux Pays, Guillaume Groen van Prinsterer et Abraham Kuyper. Leur discours se caractérisait avant tout par souligner l’importance de la religion, non seulement dans la sphère privée, mais également dans la vie publique. En plus, ils discernaient nettement la responsabilité de l’individu qui en va de pair. En regardant la situation actuelle, nous voyons qu’il y a encore deux partis qui défendent, plus ou moins, ces valeurs. Mais la question reste à savoir si on peut trouver, au sein des opinions de ces partis, des traces de la pensée de Tocqueville ? Qui plus est, peut-on d’abord les trouver dans la pensée des pères fondateurs de la pensée conservatrice néerlandaise, Guillaume Groen van Prinsterer et Abraham Kuyper ?

**Chapitre 2 : Tocqueville et le conservatisme néerlandais**

Au chapitre précédent, nous avons caractérisé le conservatisme en nous penchant sur deux de ses fondateurs, Guillaume Groen van Prinsterer et Abraham, et nous avons aussi regardé comment les idées conservatrices joue encore un rôle dans le monde parlementaire de nos jours. Rappelons-nous que le but était de pouvoir expliquer l’influence du discours tocquevillien sur susdits partis et politiciens, ce qui constitue l’essence de ce chapitre. Nous respecterons le même ordre qu’avant, c’est-à-dire que nous insisterons d’abord sur Groen van Prinsterer, puis sur Kuyper et finalement sur les actuels partis politiques.

**2.1 Tocqueville et Groen van Prinsterer : Etat de droit et religion civile**

En lisant les parties sur la pensée de Tocqueville et celle de Groen van Prinsterer, il n’est pas difficile de voir plusieurs ressemblances entre ces penseurs. Que l’on songe à la responsabilité de l’individu et certainement à l’aversion partagée des révolutions en général et la Révolution française en particulier, qu’ils considèrent comme une aberration historique. En effet, il est aisé de voir à quel point Groen van Prinsterer considérait Tocqueville comme un partisan, car dans son livre *Ongeloof en Revolutie*, il le cite positivement à de nombreuses reprises.[[97]](#footnote-97) Mais nous ne voulons pas vous ennuyer en insistant sur ces points communs ou sur l’admiration de Groen van Prinsterer à l’égard de la pensée tocquevillienne, aspects qui sont déjà tellement clairs. En revanche, il y a deux autres concepts nettement présents dans leur discours qui sont d’une importance au moins aussi grande et qui méritent d’être discutés : l’Etat de droit et la religion civile. Nous les avons évoqués auparavant en traitant le discours tocquevillien et en discutant l’influence de la pensée de Rousseau sur Tocqueville. Quant au premier, il s’agit de la situation où l’égalité n’empêche pas la liberté de l’individu. Il s’agit ici donc de la situation où il n’y a pas de tyrannie quelconque. La deuxième idée est également très pertinente chez Tocqueville, qui considéra, à l’exemple d’entre autres Rousseau, que la religion est d’un intérêt considérable pour le fonctionnement de l’Etat et de la société. Dans ce contexte, il préféra la religion chrétienne, parce qu’elle porte en elle tous les éléments nécessaires et souhaités que nécessite la société, mais il souligna également que chaque religion aurait pu remplacer la place du christianisme, au moins qu’elle reconnaît les règles nécessaires d’un bon conduit. Il existe cependant un problème selon Tocqueville : il préconisa une stricte séparation de l’Eglise et de l’Etat, mais à cause de cette séparation la religion civile risque d’éroder en devenant rien de plus qu’un système de mœurs qu’une vraie religion. Or, ceci est un risque acceptable, car c’est dans la nature de l’homme de croire.

On voit ici immédiatement le lien avec Groen van Prinsterer qui, lui aussi, souligne à chaque fois l’importance de la religion. Notez par exemple la citation au chapitre précédent de Bonald et repris par lui : « …*de Revolutie is begonnen met de verklaring van de rechten van de mens, zij zal pas eindigen door de verklaring van de rechten van God.* » Selon Groen van Prinsterer, la société ne fonctionnera pas jusqu’à ce quelle retourne au christianisme. Quant à lui, Tocqueville affirme la même chose. La religion civile est donc très nette chez les deux et cela avec raison. Mais on aurait tort de nous arrêter ici, car la religion n’est pas, comme nous l’avons vu, un but, mais le moyen d’arriver au but. Il est vrai qu’ils la considèrent comme un moyen par excellence, mais un moyen quand même. Mais la but pour les deux reste un Etat de droit dans lequel l’égalité et la liberté ne se contrarient :

…Groen van Prinsterer en Tocqueville [hebben] al halverwege de negentiende eeuw gezien dat met de onvermijdelijke democratisering van de rechtsstaat de centraliserende overheid onbeheersbaar kon worden, dat de tirannie van de meerderheid van zich emanciperende kon botsen met politieke vrijheid en persoonlijke onafhankelijkheid. De secularisering van de staatkunde en atomisering van de samenleving inclusief staatsonderwijs heeft, wanneer het werd vermengd met nationalisme, direct en indirect inderdaad verderfelijke gevolgen gehad […] Als tegenwicht tegenover die machtige staat had Groen van Prinsterer al vroeg een scherp oog voor de betekenis van een krachtige “civil society”. Zijn pluralistische benadering is nauw verwant met de waardering voor intermediaire buffers tussen staat en individu bij Tocqueville.[[98]](#footnote-98)

Nous remarquons donc une forte concordance entre la pensée tocquevillienne et celle du Groen van Prinsterer, notamment dans leur angoissé partagée pour ce qui est l’extrême égalité et la tyrannie qui peut en découler en détruisant la liberté. La solution que propose Tocqueville est presque la même que celle de Groen van Prinsterer en préconisant une société ou les valeurs chrétiennes prévalent et où l’égalité doit être restreinte pour ne pas mettre en danger l’individu. De Tocqueville, Groen van Prinsterer emprunta également l’idée du ‘civil society’ dans laquelle les organisations intermédiaires, c’est-à-dire entre le gouvernement et le sujet, jouent un rôle important, ce qu’il appelle « *staten in de staat* ».[[99]](#footnote-99) Cette idée est plus tard reprise par Abraham Kuyper et sera davantage traitée dans le paragraphe suivant.

Mais avant de nous arrêter sur ce point, il nous convient de dire un mot sur une différence entre les deux. C’est que nous avons parlé de l’importance qu’ils accordent à l’existence de la religion dans une société. Cependant, Groen van Prinsterer, après avoir adopté les idées tocquevilliennes, allait un peu plus loin. Car, où Tocqueville soulignait surtout l’importance sociale de la religion, Groen van Prinsterer y ajouta une dimension transcendantale :

Wij [les antirévolutionnaires] willen de toepassing van een algemene waarheid niet alléén ten nutte van de monarchale staatsvorm. […] Wij willen de soevereiniteit niet van banden ontslaan maar zijn overtuigd dat ondergeschiktheid van overheid en onderdanen aan bovenaardse soevereiniteit de beste waarborg van wederzijdse plichtsbetrachting en de alleen toereikende band is.[[100]](#footnote-100)

Pour Groen van Prinsterer, la dimension personnelle de la religion était de la plus haute importance. La religion n’est pas seulement un système de valeurs qui aide à vivre mieux dans une société donnée. Dans sa vision politico-religieuse, la foi et la politique ne devraient pas être séparées. Notez ici bien la différence avec la séparation de l’Eglise et de l’Etat, qui est autre chose. Il ne s’agit pas pour Groen van Prinsterer de préconiser ceci, mais il est revanche convaincu du fait que l’homme ne puisse vivre sans Dieu. En ce moment, il serait justifié de questionner la présence de la religion dite privée chez Tocqueville, car nous avons vu qu’elle est présente en discutant la formation intellectuelle de Tocqueville. Il est certes vrai que pour lui la religion ne se limite pas à la vie publique et qu’elle joue également un rôle important dans la famille. Mais chez lui, les deux ne se mélangent pas tellement. Il faut comprendre que pour Tocqueville les dogmes théologiques et la croyance étaient d’une moindre importance dans la vie publique que les mœurs découlant de la croyance. Il préconise surtout ce dernier, tandis que chez Groen van Prinsterer, il n’y a pas vraiment de distinction entre la vie privée et la publique.

Un dernier mot sur l’influence de Tocqueville sur Groen van Prinsterer. Il est clair que le premier a influencé profondément la pensée du dernier. Or, il est également évident que ce dernier n’appliqua pas tous les aspects de la pensée tocquevillienne, mais en inséra une partie dans son système de convictions antirévolutionnaires. Ce système fut après appliqué par Abraham Kuyper, dont nous insistons maintenant et chez qui nous verrons également la présence du discours tocquevillien.

**2.2 Tocqueville et Abraham Kuyper : la société civile**

Au chapitre précédent, nous avons déjà établi l’influence que Groen van Prinsterer eut sur Kuyper. Par conséquence, le lien avec Alexis de Tocqueville est vite fait. Bien qu’on n’ait pas tort de le faire, ce serait quand même une sous-estimation de son œuvre, car les réflexions d’Abraham Kuyper sont pour une grande partie au moins aussi importantes que celles de Groen van Prinsterer. Toutefois, une recherche étendue de l’œuvre de Kuyper serait hors les limites de cette recherche. En revanche, la question que nous nous sommes posées est la suivante : y a-t-il un lien direct entre la pensée tocquevillienne et celle de Kuyper ? La réponse à cette question est oui. Il faut savoir que le leader de l’ARP a toujours eu une prédilection pour l’Amérique et qu’il y alla, comme Tocqueville, à une sorte de pèlerinage politique. Qui plus est, Kuyper lut *De la Démocratie en Amérique* et l’utilisa dans son discours. Dans un article sur Kuyper et la liberté, John Bolt souligne l’importance de la pensée tocquevillienne pour celui : « *Tocqueville’s framework is essential to this discussion since* […] *Kuyper read and used Tocqueville’s interpretation of revolution and of the American experiment*. »[[101]](#footnote-101)

Effectivement, en lisant le discours de Kuyper comme nous l’avons introduit au chapitre précédent, il est aisé de voir les liens avec ses prédécesseurs Groen van Prinsterer et Tocqueville. Notons dans ce contexte l’aversion des Révolution, l’importance de la religion et les mœurs qui en découlent, ainsi que la question sur la zone de tension qui existe entre liberté et égalité. Mais il y a un autre aspect, qui est déjà traité et dont nous avions dit de revenir à ce chapitre, à savoir l’idée de la « souvereiniteit in eigen kring », ou, en utilisant le discours tocquevillien, la « société civile ». Comme nous le savons, le gouvernement n’occupe qu’une place limitée et laisse aux citoyens la responsabilité d’aménager leur vie comme ils le veulent. Cette idée a profondément marqué la société néerlandaise, comme l’affirment également Van den Broek et Seuren dans une étude sur l’individualisation et la solidarité aux Pays-Bas :

De Christelijke staatsleer, het Rooms-katholieke corporatisme en het Calvinistische idee van de Soevereiniteit in eigen kring, speelden in Nederland een rol in alle politieke kwesties van rond de eeuwwisseling. Heden ten dage is het onder andere nog terug te vinden in de manier waarop ons onderwijs is georganiseerd, in de manier waarop de uitvoering van ons sociale zekerheidsstelsel gestalte heeft gekregen en in de betrekkelijk milde overleg-economie, waarmee Nederland zich gelukkig mag prijzen. De gedachte achter bijvoorbeeld de hele, uiterst complexe uitvoeringspraktijk van de sociale zekerheid, met verschillende typen uitkeringen en uiteenlopende uitvoeringsorganen, is dat sociale zorg een kwestie is van persoonlijke verantwoordelijkheid, zorg en barmhartigheid, die mensen met en voor elkaar moeten opbrengen. Dit moet aan de mensen zelf overgelaten worden. De staat, neutraal als hij heeft te zijn, kan dit niet op zich nemen. Hij kan hoogstens daar, waar allen te kort schieten, de nood lenigen. Dit is het zogenaamde subsidiariteitsbeginsel. Maar niet alleen is het een absurditeit dat de staat persoonlijke verantwoordelijkheid en barmhartigheid zou overnemen, het zou ook leiden tot een ongewenste bevoogding: tot een staat die alles voor de burgers zou beslissen en hen daarmee in een liefdevolle slavernij zou brengen.[[102]](#footnote-102)

La dernière partie de cette citation est reprise par les auteurs eux-mêmes de *La démocratie en Amérique*. Celle-ci nous montre à quel point l’idée de la société civile a joué, et joue encore, un rôle considérable dans ce pays. Bien sûr, il est clair que nous ne pouvons pas dire que c’est Kuyper, et lui seul, qui a été responsable pour la société telle qu’elle existait, mais il est certain que son rôle était considérable. On aperçoit de la même façon l’influence de la pensée tocquevillienne dans laquelle justement c’est aux citoyens d’aménager leurs au risque que le gouvernement le fasse, ainsi acquérant trop d’influence sur l’état social du pays. D’ailleurs, nous retrouverons cette situation dans la partie suivante où nous verrons quels peuvent être les conséquences d’un gouvernement omniprésent.

Bref, le lien entre Abraham Kuyper et Alexis de Tocqueville est très net et, grâce à l’influence que ce premier a eu sur les Pays-Bas, on peut encore trouver des traces de la pensée tocquevillienne dans la société actuelle. Mais où en sont les partis politiques ? Est-il possible de retrouver une certaine influence de Tocqueville où n’a-t-il plus aucun intérêt ?

**2.3 Tocqueville et le conservatisme parlementaire aux Pays-Bas de nos jours**

Y a-t-il encore une influence directe de la pensée tocquevillienne sur les partis dits conservateurs ? C’est sur cette question que nous nous penchons ici. Au chapitre précédent nous avons déjà établi qu’il existe deux partis politiques aux Pays-Bas qu’on peut caractériser comme conservateurs, à savoir le CDA et le SGP, et où on pourrait donc retracer éventuellement des concepts tocquevilliens. Nous examinons dans un premier temps le CDA pour ensuite étudier le SGP.

**2.3.1 Tocqueville et le CDA**

Le CDA, un parti avec des origines antirévolutionnaires et dont les fondateurs avaient un lien direct avec la pensée tocquevillienne. Est-ce qu’une partie de cet héritage reste encore dans le CDA tel qu’il existe maintenant. D’après une étude de l’Université de Groningue, ayant recherché l’évolution des opinions du CDA, la réponse est non :

Op programmatisch vlak heeft het CDA in grote trekken de liberale opvattingen over parlementaire democratie, scheiding tussen kerk en staat en markteconomie overgenomen en alle theocratische en corporatistische idealen overboord gezet. Het onderscheidt zich van de (conservatief-) liberale VVD wel door grotere waardering voor het 'maatschappelijk middenveld' en door kritiek op individualisering. In dit opzicht sluiten de christen-democraten aan bij een denker als Tocqueville, die vaak als liberaal-conservatief wordt gezien. Liberaal-conservatief is echter wat anders dan conservatief-liberaal! Evenals de Belgische, Duitse en Italiaanse christen-democraten streeft het CDA naar een sociale in plaats van een volstrekt vrije markteconomie, naar sociaal-personalisme in plaats van individualisme, naar solidariteit in plaats van ongeremde concurrentie.[[103]](#footnote-103)

Plus loin ils soulignent également l’approche pragmatique du parti vis-à-vis des positions morales, telles que l’avortement et l’euthanasie. Revenant à ce qui vient d’être sur le parti, c’est important. En gros, on affirme que le CDA part pour une grande partie du libéralisme et non pas du conservatisme. Ce n’est pas pour coller une étiquette sur le parti en disant : Bien, vous êtes des libérales et donc vous ne pouvez par représenter (une partie de) la pensée tocquevillienne. Loin de cela ! Mais il est important d’avoir clair la différence dans les points de départ, donc dans ce cas la différence entre un conservateur-libéral et un libéral-conservateur. Au chapitre précédent, nous avons souligné les différences entre le conservatisme, le libéralisme et le socialisme. L’un des points essentiels était que les derniers ne considèrent pas que la Révolution française soit une aberration historique. Au contraire, ce sont des enfants de la Révolution et louent donc, d’une façon ou d’une autre, les conséquences de la Révolution. Etant un parti libéral, le CDA se range donc contre les idées antirévolutionnaires, ce qui indique que l’influence tocquevillienne est restreinte. Ceci est également confirmé par ladite étude : « *De soevereiniteit van het volk, een revolutionair beginsel waar met name de antirevolutionairen maar evenzeer de RKSP zich - althans in theorie - fel tegen verzetten, wordt door de christendemocraten feitelijk niet meer bestreden.* »[[104]](#footnote-104)

Mais il serait faux de dire que le CDA ne ressemble en rien aux idées tocquevilliennes, car l’un des points crucials de la politique chrétien-démocrate est la responsabilité de l’individu et des groupes sociaux vis-à-vis le gouvernement :

We zijn samen verantwoordelijk voor een goede samenleving. Beslissingen moeten we nemen op de plekken die daar het meest geschikt voor zijn. En taken moeten uitgevoerd worden door de organisaties of mensen daar het meest geschikt voor zijn. Bijvoorbeeld in het gezin, in vakbonden of werkgeversorganisaties, in het bedrijfsleven of bij de gemeente. Zo voorkom je een betuttelende overheid.[[105]](#footnote-105)

La pertinence de l’idée que les individus ou des groupes sont responsables et ce n’est pas au gouvernement de tout décider est nettement présent ici. Evidemment, nous pouvons retracer ce concept à l’idée de la société civile (ou « soeveriniteit in eigen kring », comme vous voulez), prononcé d’abord par Tocqueville et ensuite par Groen van Prinsterer et Kuyper. Dans cette optique, il est possible d’affirmer qu’il y a encore une certaine influence tocquevillienne à noter dans le programme du CDA. En même temps, il faut remarquer que celle-ci est implicite en venant du discours kuypérien.

Somme tout, on remarque que sur le plan idéologique, le CDA a largement abandonné ses origines antirévolutionnaires et conservatrices en les échangeant pour le libéralisme. Ainsi, une rupture considérable est à noter entre le parti et ses fondateurs et leur discours politique. Par conséquence, l’influence de Tocqueville sur ce plan est presque non-existent. En revanche, sur le plan social, on voit encore clairement revenir les idées de Tocqueville tel qu’il les a développé dans *De la démocratie en Amérique*. La peur d’un gouvernement omniprésent et tyrannique (dans le sens tocquevillien bien entendu) se trouve encore dans le programme du CDA : ce n’est pas à lui de dominer la vie de ses sujets, c’est à eux-mêmes de le faire.

**2.3.2 Tocqueville et le SGP**

Établir l’influence de Tocqueville sur le SGP est plus facile que nous ne le pensions au départ, parce que ce parti chrétien-conservateur souligne, contrairement au CDA, explicitement l’intérêt de la pensée tocquevillienne dans notre société contemporaine. Bas van der Vlies, jusqu’au 17 juin 2010 président du groupe parlementaire, affirme dans son dernier discours l’importance qu’ont encore Alexis de Tocqueville et Groen van Prinsterer pour son parti :

Er tekent zich een monsterverbond af tussen artikel 1 van onze Grondwet en de seculiere moraal. Men pretendeert in dat eerste artikel over een supergrondrecht te beschikken dat de klassieke vrijheidsrechten, zoals de godsdienstvrijheid, de verenigingsvrijheid en de onderwijsvrijheid […] naar het leven staat. Gedwongen gelijkheid eet de vrijheidsrechten op, leidt tot verdrongen vrijheid. […] Het is hoog tijd voor een radicale koerswijziging, die leidt tot een meer evenwichtige balans tussen de grondrechten. Het gaat om de fundamenten van onze klassieke rechtsstaat. Daarin past niet de tirannie van welke meerderheid ook. Alexis de Tocqueville (1805-1859), een bekend Frans filosoof, zag het toen al als zijn taak om de democratie in goede banen te leiden, door te voorkomen dat de negatieve effecten van democratie niet de boventoon zouden gaan voeren. Mr. G. Groen van Prinsterer waarschuwde in diezelfde tijd voor “het exces van de democratie, de consequente toepassing van het beginsel der volkssoevereiniteit, dat eerst leidt tot anarchie, later tot dictatuur”. We verkeren in goed gezelschap als we ons in dezelfde lijn blijven opstellen van verzet tegen “deze geest van onze eeuw”.[[106]](#footnote-106)

Ce discours montre bien la liaison idéologique entre les idées du SGP et l’œuvre tocquevillienne et, en particulier, *De la démocratie en Amérique*. Van der Vlies dénonce la tyrannie de l’égalité qui, à son avis, caractérise notre époque. Selon lui, le gouvernement s’occupe trop de certaines coutumes employées par des groupes minoritaires. Puis, il est aux organisations intermédiaires, n’importe le plan ou le domaine, de s’occuper de ses questions.

Outre ceci, on note également un certain rapprochement à Tocqueville (et Groen van Prinsterer) quant à la fonction de la religion dans le domaine public lorsque le parti affirme : «*De SGP is een voluit christelijke partij. Het geloof dat God regeert inspireert ons, en de geschiedenis heeft bewezen dat het christelijk geloof de samenleving vooruit helpt. Veel misstanden en problemen van nu zijn te herleiden tot het negeren van de wezenlijke waarden van het christelijk geloof. Alleen al daarom is een versterking van die waarden hard nodig.* »[[107]](#footnote-107) Comme nous l’avons vu auparavant, Tocqueville accorda une place éminente à la religion civile, à condition que les dogmes théologiques ne joueraient pas un rôle social important. Pour lui, il s’agissait surtout des valeurs et des mœurs chrétiennes. En revanche, Groen van Prinsterer considéra que la religion pourrait apporter beaucoup à la société et lui accorda plus d’importance. Il est clair que le SGP préfère la pensée de Groen van Prinsterer que celle de Tocqueville dans ce cas. Il reste pourtant un lien important entre les deux, puisqu’ils soulignent tous les deux les profits de la religion.

Bref, le SGP peut très bien être caractérisé comme un parti suivant la pensée tocquevillienne, tant au plan idéologique qu’au plan social. Il y a certes des divergences, mais pour ce qui est les deux facteurs majeurs (gouvernement, place de la religion / morale) il existe une forte ressemblance.

**2.4 Synthèse**

La pensée tocquevillienne a donc eu une influence non-négligeable sur la pensée antirévolutionnaire et conservatrice aux Pays. Cela a commencé au XIXe siècle avec Guillaume Groen van Prinsterer et Abraham Kuyper qui, eux, en ont mis les fondements en s’inspirant sur les pensées de Tocqueville concernant le gouvernement et la société. Leur influence est même encore visible dans nos jours. Cela vaut dans une moindre mesure pour les partis politiques. Bien qu’il y a ait encore une forte présence de la pensée tocquevillienne chez le SGP, celle-ci est beaucoup moins visible chez le CDA. Ce parti semble avoir secoué ses origines idéologiques en les remplaçant par des notions libérales. Or, sur le plan social, il y a encore cette ressemblance à Tocqueville, avec une insistance forte sur les organisations intermédiaires qui préviennent que le gouvernement joue un rôle trop important.

Troisième

partie :

Les *Souvenirs*

The essence of Government is power; and power, lodged as it must be in human hands, will ever be liable to abuse.

James Madison

**Chapitre 1 : le contexte historique des *Souvenirs***

**1.1 De 1830 à 1852 : une situation presque impossible**

Le lecteur a pu remarquer que les parties précédentes servaient avant tout d’étudier et d’expliquer le discours tocquevillien et de montrer comment celui-ci a eu une influence sur le monde parlementaire aux Pays. Dans cette partie, l’aspect théorique sera d’une moindre importance, quoiqu’elle ne disparaisse pas complètement. Nous nous intéressons ici à une partie de l’œuvre de Tocqueville qui est moins connue, surtout aux Pays-Bas. Il s’agit des *Souvenirs*, ouvrage écrit en style du journal et qui traite la Révolution française de 1848. Tocqueville y caractérise d’un œil critique les événements de février 1848, non pas seulement dans le style neutre que nous connaissons de *La démocratie en Amérique*, mais aussi d’un engagement personnel. Pour le bien comprendre, il est cependant nécessaire de traiter d’abord le contexte historique.

Après les guerres napoléoniennes et la chute du Premier Empire, la France fut un pays vaincu en 1814. Pour montrer le degré de la défaite, il suffit de citer Louis XVIII, roi de France pendant les dix premières années de la Restauration : « *Seul le système de la modération peut empêcher la France de se déchirer de ses propres mains*. »[[108]](#footnote-108) En plus, le retour de Napoléon en France et la période des Cent-Jours qui en suivirent, ne firent qu’agrandir le désordre sociopolitique. Après cette situation, le gouvernement tenta de rétablir l’ordre par moyen de l’instauration d’une Charte, suppléant de la constitution. Cette Charte reconnaissait des valeurs importantes, comme l’égalité devant la loi, la liberté, la propriété et autres. En revanche, il n’y avait pas de séparation de pouvoirs, ce qui faisait de Louis XVIII l’alpha et l’oméga de l’Etat. Par corollaire, l’opinion générale était que cette organisation de l’Etat fut en grande partie un retour à l’Ancien Régime, ce qui faisait qu’assez vite l’exercice paisible d’instituions équilibrées se révélait impossible.[[109]](#footnote-109) Et en effet, Louis XVIII : « *ne cherche pas à promouvoir un régime permettant l’exercice paisible et raisonné entre les pouvoirs*… ». Ce roi voulait donc garder le pouvoir sans s’interroger sur les justifications théoriques qui lui permettaient d’agir légitimement de force.[[110]](#footnote-110) Il mourut le 16 décembre 1824, laissant un peuple mécontent et un gouvernement presque ingouvernable.

Son successeur, Charles X, eut aussi de grands problèmes de gouverner le pays. Lui aussi accorda de l’importance à certaines pratiques venant de l’Ancien Régime. Il souhaitait que : « *l’Eglise joue encore plus de rôle dans la vie sociale*. »[[111]](#footnote-111) La place qu’il accorda à l’Eglise n’était qu’une partie de sa politique, laquelle se caractérisait par son contre-révolutionnisme.[[112]](#footnote-112) Quelques années plus tard, au 9 juillet 1830, le mécontentement public s’aggrave suite à quatre ordonnances de Charles X, révoquant la liberté de presse et dissolvant le parlement. La troisième fut au bénéfice d’une petite partie de propriétaires fonciers et la quatrième prescrivait de nouvelles élections. Ce faisant, Charles X violait gravement la Charte.[[113]](#footnote-113) Les conséquences ne s’attardèrent pas à se manifester : du 27 au 29 juillet le peuple parisien révolta, le roi Charles X fut déposé et le ‘roi des Français’, Louis-Philippe fut sacré et la monarchie de Juillet un fait. D’ailleurs, ce dernier fait l’objet de quelques caractérisations de Tocqueville, dont une se trouve au troisième chapitre. En résumant cette période parlementaire, on constate avec Malpertuy : « *La Restauration était tombée en grande partie parce qu’elle avait moins cherché à devenir le gouvernement de la France nouvelle, qu’à être l’asile vermoulu de quelques veilles idées revenues du passé.* »[[114]](#footnote-114)

La monarchie de Juillet, à sa tour, fut le contraire du règne aristocratique des deux rois précédents. Nous venons de le dire, Louis-Philippe fut considéré comme le ‘roi des Français’ et ceci caractérise exactement la façon dont il a gouverné son pays : « *La monarchie de 1830 se plaça franchement, carrément, au centre de la bourgeoisie : elle inaugura le règne du* juste-milieu. »[[115]](#footnote-115) Mais les premières années du régime de Juillet furent fragiles, à cause des oppositions, révoltes, crises sociales, épidémies et autres. Et le roi lui-même joua également un rôle important à rendre le pays encore plus ingouvernable. Selon Adoumié, il faut considérer Louis-Philippe comme le premier chef d’Etat qui a joué avec ses ministres un véritable jeu parlementaire : « *Ne pouvant s’imposer par la force, il le fait en utilisant toutes les ressources à sa disposition,* […] *calculant des crises ministérielles pour mieux apparaître comme un recours indispensable…* »[[116]](#footnote-116) On peut comprendre dans ce contexte l’impossibilité d’un gouvernement efficace, mais ceci faut aussi clair pourquoi Tocqueville cherché en Amérique la vraie démocratie, car, nous l’avons vu, elle ne pouvait être trouvée en France. Ce n’est donc plus frappant que la monarchie de Juillet tomba également, en février 1848 pour être précis. Sauf pour un parlementaire de la Chambre des Députées, la révolution était pour la classe gouvernante un choc inattendu, n’ayant aucune idée que la Révolution était proche, comme nous verrons également au troisième chapitre.

Vu l’histoire et les conditions du pays, une révolution était donc inévitable.[[117]](#footnote-117) Celle-ci marqua également une rupture profonde avec le type de gouvernement de la Restauration et de la monarchie de Juillet, car elle est un vrai de la société : « *La révolution de Février venait d’ouvrir un champ vaste et libre à tous les novateurs, réformateurs, utopistes…* […] *Le gouvernement provisoire* […] *portait tous les caractères de son origine.* […] *Ce gouvernement était l’âme hétéroclite de la situation ; il en était la physionomie originale et multiple : il avait une face pour toutes les classes de la situation*. »[[118]](#footnote-118) Le dynamisme que caractérisait le gouvernement provisoire, résulta dans la satisfaction à un grand nombre de revendications politiques sous-jacentes depuis 1789, comme l’abolition de l’esclavage et de la peine de mort etc., mais aussi la proclamation de la liberté de presse et une démocratisation générale.[[119]](#footnote-119) Ceci marqua également le début de la Deuxième République qui, jusqu’à sa fin en 1852 avec le couronnement de Louis-Napoléon Bonaparte comme roi et le début du Second Empire, connaîtra beaucoup de difficultés. Mais, bien qu’elle se termine dans le drame, il ne faut pas sous-estimer l’importance de cette République, dont Tocqueville a aussi brièvement fait partie en tant que ministre des affaires étrangères,[[120]](#footnote-120) car elle a rénové le débat politique par l’introduction du suffrage universel. Elle a ainsi initié l’émancipation politique du peuple en l’encourageant de participer à la politique.[[121]](#footnote-121)

**1.2 Synthèse**

Bref, la politique dans la période 1814 – 1852 fut très turbulente et se caractérisa par plusieurs révolutions, de mauvais gouvernements et de grands changements dans les valeurs démocratiques. On voit ici de nouveau entrer en jeu la démoralisation et le manque de pouvoir régner le peuple, ce qui, selon beaucoup, rendit le gouvernement indigne de les régner. La société marcha donc de nouveau vers une révolution. Dans les *Souvenirs*, Tocqueville souligne également ce développement et le rôle que les souverains en prirent.

**Chapitre 2 : Les *Souvenirs***

**2.1 Importance des *Souvenirs*, généralités**

Il est vrai que les *Souvenirs* semblent occuper une place marginale dans l’œuvre de Tocqueville. Ecrits à distance de la politique, ne traitant que les événements de l’époque, ils paraissent loin d’être une étude sociologique comme l’était *De la démocratie en Amérique*. En plus, le livre n’est pas du tout connu aux Pays-Bas, ce qui devient clair par le fait qu’une traduction intégrale vient seulement de paraître, [[122]](#footnote-122) plus de 120 ans après leur publication.[[123]](#footnote-123) Cela nous indique déjà que cet ouvrage n’a eu aucune influence aux Pays-Bas. Quel est donc l’intérêt de les traduire et de les lire? Dans ce paragraphe et dans le suivant, nous espérons répondre à cette question. Nous allons d’abord insister sur l’intérêt général de l’œuvre de Tocqueville et la place des *Souvenirs* et ensuite sur quelques particularités.

D’abord, pour le débutant dans la pensée tocquevillienne, les *Souvenirs* constituent un bon point de départ. Ve le fait que Tocqueville traite tout au long de son œuvre les mêmes sujets (la Révolution, la démocratie, l’État), les *Souvenirs* contiennent toutes les caractéristiques élémentaires de sa pensée, dans un corpus beaucoup moins vaste que ceux de *La démocratie en Amérique* et de *L’Ancien Régime et la Révolution*, ce qui pour le lecteur contemporain est plutôt important.

Deuxièmement, puisque les *Souvenirs* partent de la pratique, ils complètement les réflexions de Tocqueville en matière du fonctionnement de la démocratie. Dans *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville traite la nature de la démocratie, les avantages, les espoirs, mais aussi les dangers et les peurs qui accompagnent ce système politique. Il le faisait en analysant la pratique américaine et développa ainsi une théorie sur la démocratie et le fonctionnement de celle-ci. Or, dans les *Souvenirs*, nous retrouvons Tocqueville qui analyse pourquoi les premières 60 années de la démocratie française n’ont pas marché, justement à cause des défauts des pouvoirs publics. A l’aide des descriptions comment un pays ne devrait pas être gouverné, il nous explique il faut le faire, ainsi reprenant les idées principales de *La démocratie en Amérique*. En plus, tandis que Tocqueville reste assez neutre dans ses autres ouvrages, nous le voyons dans les *Souvenirs* beaucoup plus personnel et beaucoup plus engagé. Forts clairs dans ce contexte sont les exemples qu’il donne lui-même, à savoir un manifeste et un discours, les deux traitant le danger d’une imminente révolution. Cet ouvrage nous donne donc une image plus complète d’Alexis de Tocqueville.

Il y a plusieurs raisons générales pour favoriser une traduction des *Souvenirs*. Mais si ce livre ne nous peut apporter qu’une meilleure compréhension de l’œuvre tocquevillien et de la personne Alexis de Tocqueville, l’importance de traduire les *Souvenirs* reste assez limitée. Il y a cependant quelques arguments qui montrent à quel point cet ouvrage peut être d’intérêt et ils se trouvent dans la société néerlandaise d’aujourd’hui.

**2.2 Intérêt de traduire les *Souvenirs*, détaillé**

En traitant l’importance de la pensée tocquevillienne sur les partis conservateurs néerlandais, nous avons cité Bas van der Vlies, ancien leader du SGP qui avertit de la tyrannie de l’égalité qui devient de plus en plus grande. Si nous sommes d’accord ou pas avec les propositions du SGP, il faut quand même souligner l’importance de cette remarque. Depuis des siècles, les Pays-Bas étaient célèbres pour leur tolérance. Mais depuis quelques siècles, cette tolérance semble de disparaître. Que l’on songe à l’égalitarisme propagé par de nombreux partis politiques ou l’attitude vers les groupes minoritaires (religieux, ethnique et autre). La pluralité de la société néerlandaise est en danger. C’est pourquoi la lecture des *Souvenirs* peut apporter une nouvelle vue sur cela, en montrant l’importance de la diversité au sein d’une société.

Deuxièmement, Tocqueville attire l’attention sur la lutte sociale qui est proche. Dans la première partie des *Souvenirs*, qui se trouve également dans l’appendice, on retrouve cette phrase : « *Bientôt, ce sera entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas que s’établira la lutte politique ; le grand champ de bataille sera la propriété et les principales questions de la politique rouleront sur des modifications plus ou moins profondes à apporter au droit des propriétés. Nous reverrons alors les grandes agitations publiques et les grands partis.* » Quoiqu’aux Pays-Bas, la société n’a pas l’air d’éclater en deux parties, il y a quelques indices qui montrent à quel point la propriété est niée. Encore récemment le conseil municipal d’Amsterdam a décidé le suivant :

Het aanhouden van een kleine tweede woning van enkele tientallen vierkante meters in Amsterdam is verboden. De hoofdstad heeft onlangs een heksenjacht geopend op eigenaren van zogenoemde pied-à-terres en hen bevolen hun appartementje voor een paar honderd euro per maand beschikbaar te stellen voor de sociale huurvoorraad. Dit terwijl de aankoop van een woning in Amsterdam al snel boven de 200.000 euro uitkomt, wat betekent dat de maandelijkse hypotheeklasten uitkomen op meer dan duizend euro per maand. Dat is ver boven de maximale huurprijs van 548 euro die de gemeente vaststelt.[[124]](#footnote-124)

Si on est d’accord ou non avec cette décision, il reste que le conseil municipal nie en quelque sorte la propriété des individus, ce qui ne nous semble pas être une pratique démocratique. En plus, on voit entrer en jeu la tyrannie du gouvernement sur laquelle Tocqueville insiste tellement.

On pourrait encore nommer d’autres exemples, car il y en a, mais ils ne sont pas l’essentiel ici. Ce que nous voulons dire par ces exemples, c’est qu’il y a de grands problèmes dans la gouvernance de ce pays. Ce n’est pas que la démocratie elle-même est en danger, mais d’importants éléments de cette-ci, comme la liberté le sont. En plus, au sein de notre classe gouvernante, osons le mot, il y en a apparemment qui considèrent ces pratiques légitimes et positives. C’est là qu’entrent en jeu les *Souvenirs* de Tocqueville. Dans ce livre il nous montre, on le sait, quel est le danger de la tyrannie gouvernementale. Mais il nous montre aussi quel est la manière correcte de gouverner. Certes, un gouvernement ne sera jamais parfait. Cela se voit tout au long de l’histoire et est très bien illustré par l’expression de Winston Churchill : « *Democracy is the worst form of government except for all those others that have been tried*. » La démocratie ne sera jamais parfaite, mais le gouvernement devrait faire tout ce qu’elle peut pour faire en sorte qu’elle fonctionne le plus parfait que possible. C’est là aussi l’importance des *Souvenirs*, car y dedans nous retrouvons quel est danger d’un mauvais gouvernement, mais aussi les avantages d’une démocratie tocquevillienne, pour ainsi dire.

**2.3 Comment traduire ?**

Un dernier mot sur le processus de traduction lequel, à notre avis, est souvent sous-exposé. Nous estimons que chaque traducteur devrait avoir conscience de l’écrivain qu’il traduit, mais aussi de la manière dont celui-ci écrivait, car cela aide à mieux déterminer le type de langage il faudrait utiliser dans la traduction. Dans le cas de Tocqueville, nous avons heureusement la chance qu’il s’est exprimé sur son langage et aussi que des recherches ont été effectués relatives à ce sujet. Par exemple le travail d’Arthur Goldhammer qui affirme que : « *Unlike his uncle Chateaubriand, the proto-Romantic* prosateur par excellence*, Tocqueville feld no need to forge a new style in order to render new things.* »[[125]](#footnote-125) Après une etude approfondie des idées tocquevilliennes et de son discours, il arrive à la recommandation suivante pour le traducteur : « …*if the translator truly wishes to honor the notion that the work before him is a classic, that it has the power to instruct, to inspire, to command respect, he must translate as though he believed it. He must not, while professing humility, imperiously stripe the work of the mystique from which it derives its immortality.* »[[126]](#footnote-126)

Il y a donc deux notions clefs que le traducteur devrait respecter en traduisant l’œuvre de Tocqueville. Il faut qu’il prenne conscience du fait que le texte devant lui est un classique, et qu’il faut le traiter en tant que tel. Mais il ne devrait pas non plus le romancer, car Tocqueville ne l’a pas fait non plus. En tout cas, un travail difficile, mais inspirant l’attend. Au chapitre suivant, vous trouverez notre essai modeste.

**2.4 Synthèse**

Nous avons essayé de montrer dans ce chapitre l’intérêt de traduire les *Souvenirs* en néerlandais et la valeur ajoutée qu’ils apportent. Que ce soit comme introduction à l’œuvre tocquevillien, pour compléter l’image que l’on a de lui ou en raison de son importance qu’ils peuvent avoir pour la démocratie néerlandaise, les *Souvenirs* méritent d’être traduits. Quant à cette traduction, nous n’avons pu résister à donner quelques indices au traducteur, parce que ce classique mérite une bonne traduction.

**Conclusion**

Winston Churchill a dit une fois que la démocratie est la plus pire des organisations de l’Etat, mis à part toutes les formes qui l’ont précédées. Et, en effet, aucun gouvernement ne sera capable de régner une société de manière parfaite. En revanche, il y a une différence quant à la morale et la disposition du gouvernement. Nous avons vu que dans l’histoire de la France, que ce soit pendant ou après l’Ancien Régime, il y eut toujours des classes gouvernantes qui se marquaient par un manque de morale. C’est pourquoi Alexis de Tocqueville, dans sa recherche sur le fonctionnement de la démocratie, souligna à chaque fois l’importance de celle-ci. Inspiré par des penseurs comme Montesquieu et Rousseau, il développa une théorie dont l’influence ne se limitait pas à la France, mais qui a également été de grand intérêt aux Pays-Bas, où ses idées ont notamment été reprises par des politiciens comme Guillaume Groen van Prinsterer et Abraham Kuyper qui, eux, ont mis les fondements pour la pensée conservatrice. Même de nos jours, nous pouvons encore voir l’importance de celles-ci chez les partis conservateurs qui, plus ou moins, ont adaptés ce système de pensée.

En même temps, nous voyons apparaître dans notre pays une pensée égalitariste de plus en plus excessive, où la liberté des individus et des groupes minoritaires est estimée d’intérêt secondaire par rapport à l’égalité de la société dans son ensemble. Tout au long de son œuvre, Tocqueville prévint de ce danger qui, selon lui, ne pouvait aboutir qu’à la tyrannie. D’où aussi la valeur de sa pensée, laquelle nous peut protéger contre ce développement. Dans ce contexte nous pensons avant tout aux *Souvenirs*, une collection d’observations et de remarques qui introduisent nettement les grands concepts de la pensée tocquevillienne, mais qui montrent également l’aboutissement catastrophique de cette égalité excessive. C’est pour cette raison que nous estimons l’œuvre tocquevillienne d’une grande importance pour notre société contemporaine. En ce moment, seulement deux partis reconnaissent l’intérêt de ce penseur. Il serait souhaitable que d’autres partis politiques prennent également conscience des considérations tocquevilliennes, afin qu’ils puissent mieux gouverner notre pays, en ne pas soulignant tout le temps leurs divergences, mais en cherchant l’intérêt commun tout en gardant la liberté de chacun et chacune de s’exprimer selon leurs propres convictions personnelles. Ce ne pas qu’à ce moment-là qu’une véritable société démocratique puisse naître.

**Bibliographie**

**Articles scientifiques :**

Bolt, John, *Abraham Kuyper and the Holland-America Line of Liberty*, in Journal of Markets and Morality, Volume 1, Number 1, March 1998

<http://www.acton.org/pub/journal-markets-morality/volume-1-number-1>

# Broek, Andries van den & Seuren, Brigitte (red.), *Individualisering & solidariteit. Oldendorff-lezingen 1994*, (Tilburg : Tilburg Press University, 1994)

# <https://openaccess.leidenuniv.nl/bitstream/1887/10219/1/915_024.pdf>

Harinck, George, *Abraham Kuyper als conservatief cultuurdenker*, in *Radix*, 29e année, numéro 1, 2003, <http://www.burkestichting.nl/picture_library/pdf/37-50.pdf>

Hubers, Fred, *religie, conservatisme en de invloed van lokalisme*, (Arnhem : Stichting voor Filosofie en Theologie, 1997)

<http://dare.ubn.kun.nl/bitstream/2066/18572/1/18572_relicoend.pdf>

Kinneging, Andreas, *Het conservatisme: kritiek van de verlichting en de moderniteit,*  [04.01.2008] Edmund Burke Stichting – 02.08.2010

<http://burkestichting.nl/picture_library/pdf/conservatismemoderniteit.pdf>

# Lucardie, A.P.M. et Napel, H.-M.T.D. ten, *Van confessioneel naar liberaal-conservatief? De ontwikkelingen van het CDA vergeleken met christen-democratische partijen elders in Europa*, Jaarboek 1992 DNPP, Groningen, 1993

# <http://irs.ub.rug.nl/dbi/441016c03f81c>

**Articles sur Internet :**

Boender, Wilco, ‘SGP, kies christelijk conservatief’ [15.07.2009] *Nederlands Dagblad* – 02.08.2010

<http://www.nd.nl/artikelen/2009/juli/15/sgp-kies-christelijk-conservatief>

Crommert, Richard van de, ‘Amsterdam besteelt eigenaar tweede huis’ [17.08.2010] *De Telegraaf* – 20.08.2010

<http://www.telegraaf.nl/binnenland/7413412/__A_dam_besteelt_huiseigenaar__.html?sn=binnenland,buitenland>

Groot, Kees de, ‘Vleugje conservatisme in verkiezingsprogramma SGP’ [20.04.2010] *Reformatorisch Dagblad* – 02.08.2010

<http://www.refdag.nl/nieuws/politiek/vleugje_conservatisme_in_verkiezingsprogramma_sgp_1_398681>

Hengstmengel, Bas, *Alexis de Tocqueville over religie en politiek*, [22.09.2008] *Webpagina Bas Hengstmengel* – 28.07.2010

<http://bashengstmengel.wordpress.com/2008/09/22/alexis-de-tocqueville-over-religie-en-politiek/>

Sinke, Wouter, *Bart-Jan Spruyt: ‘PVV’ers zijn paniek-conservatieven, met een ongekend voos verhaal’* [03.11.2009] *HPdeTijd* – 02.08.2010

<http://www.hpdetijd.nl/2009-11-03/bart-jan-spruyt-pvvers-zijn-paniek-conservatieven-met-een-ongeke>

´Weekblad Opinio na anderhalf jaar failliet´ [03.06.2008] *De Volkskrant* – 28.07.2010

<http://www.volkskrant.nl/multimedia/article544496.ece/Weekblad_Opinio_na_anderhalf_jaar_failliet>

**Livres :**

Baudet, Thierry & Visser, Michiel (red.). *Conservatieve vooruitgang*. Amsterdam: Bert Bakker, 2010.

Barjot, Dominique, Chaline, Jean-Pierre & Encrevé, André. *La France au XIXe siècle, 1814 – 1914*. Paris : PUF, 1995.

Bély, Lucien. *La France moderne, 1498 – 1789*. Paris : PUF, 1991

Benoît, Jean-Louis. *Comprendre Tocqueville*. Paris : Armand Colin, 2004.

Bruijn, J. de & Harick, G. (red.). *Groen van Prinsterer in Europese context*. Hilversum : Verloren, 2004.

Chaline, Olivier. *La France au XVIIIe siècle (1715 – 1787)*. Paris : Belin, 2004.

Cornette, Joël. *Absolutisme et Lumières, 1652 – 1783*. Paris : Hachette, 2008.

Dubois, Christian. *Alexis de Tocqueville. Vie, oeuvres, concepts*. Paris : Ellipses, 2004.

Groen van Prinsterer, Guillaume. *Ongeloof en Revolutie*. Barneveld : Nederlands Dagblad, 2008.

Groen van Prinsterer, Guillaume. *Zelfstandigheid herwonnen*. Amsterdam : H. Höveker, 1869.

Guellec, Laurence (red.). *Tocqueville et l’esprit de la démocratie*. Paris : Presses Sciences Po, 2005.

Goff, Jacques le & Rémond, René. *Histoire de la France religieuse. 3. Du roi Très chrétien à la laïcité républicaine, XVIIIe – XIXe siècle*. Paris : Seul, 1991.

Kuyper, Abraham. *Conservatisme en orthodoxie*. Amsterdam : H. de Hoogh, 1870.

Kuyper, Abraham. *Het beroep op het volksgeweten*. Amsterdam : R.H. Blankenberg Jr, 1869.

Kuyper, Abraham. *Het calvinisme*. Amsterdam : Höveker en Wormser, 1898.

La Bible.

Malpertuy, Etienne. *Histoire de la société française au XVIIIe au XIXe siècle*. Paris : comptoir des imprimeurs-unis, 1854.

Manent, Pierre. *Tocqueville et la nature de la démocratie*. Paris : Fayard, 1982.

Rousseau, Jean-Jacques. *Du contrat social*. Paris : Flammarion, 2001.

Spruyt, Bart-Jan. *Lof van het conservatisme*, Amsterdam : Balans, 2003.

Tocqueville, Alexis de. *Œuvres complètes, Tome III*. Paris : Editions de la Pléiade, Gallimard, 2004.

Tocqueville, Alexis de. *Herinneringen*. Amsterdam : Athenaeum & Polak, 2010.

Zetterbaum, Marvin. *Tocqueville and the Problem of Democracy*. Stanford : Stanford University Press, 1967.

**Sites internet général :**

<http://books.google.nl/books?id=jvdAAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=groen+van+prinsterer+ongeloof+en+revolutie+tocqueville&source=bl&ots=Q5Xp20l9Jk&sig=9m-iTwjlwGkEh4cGjsLdi3cGxuc&hl=nl&ei=QvdoTPzXJ4GlOI24tbkF&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=9&ved=0CDgQ6AEwCA#v=onepage&q=tocqueville&f=false>

<http://www.cda.nl/Waar_staan_we_voor/Standpunten/Abortus.aspx>

<http://www.cda.nl/Waar_staan_we_voor/Standpunten/Euthanasie.aspx>

<http://www.cda.nl/Waar_staan_we_voor/Uitgangspunten/Gespreide_verantwoordelijkheid_.aspx>

<http://www.christenunie.nl/k/nl/n22975/news/view/433778/335388/Deze-verkiezingen-draaien-niet-alleen-maar-om-economische-themas.html>

<http://www.d66.nl/d66nl/nieuws/20100520/pechtold_d66_programma_basis>

<http://nu.pvda.nl/berichten/2010/06/Brief-Cohen-aan-koningin.html>

<http://www.partijvoordedieren.nl/downloads/verkiezingsprogramma2010.pdf>

<http://www.pvv.nl/images/stories/Webversie_VerkiezingsProgrammaPVV.pdf>, 33

<http://www.sgp.nl/Home/Standpunten/Verk_Programma>

<http://www.sgp.nl/Media/download/19720/Verkiezingsprogramma%20SGP%202010-2014.pdf>, e.a. p. 6

<http://www.sgp.nl/Page/sp719/ml1/from_sp_id=658/nctrue/system_id=12447/so_id=923/Index.html>

<http://www.sp.nl/ronaldvanraak/columns/527/wie_is_progressief.html>

<http://tweedekamer.groenlinks.nl/node/50264>

<http://www.vvd.nl/over-de-vvd/detail/17/liberale-beginselen>

**Appendices**

**Appendice 1 : texte source et traduction d’une partie des**

***Souvenirs***

Dans cet appendice se trouvent le texte source et la traduction d’une partie venant des *Souvenirs* de Tocqueville. Pour faciliter la lecture et la comparaison entre les deux, nous avons opté de les mettre côte à côte. Ainsi, le texte français se trouve toujours à gauche et le texte néerlandais toujours à droite.

I

[Origine et caractère de ces *Souvenirs*. – Physionomie générale de l’époque qui a précédé la révolution de 1848. – Signes avant-coureurs de cette révolution.]

Juin 1850

Eloigné momentanément du théâtre des affaires et ne pouvant même me livrer à aucune étude suivie, à cause de l’état précaire de ma santé, je suis réduit, au milieu de ma solitude, à me considérer un instant moi-même ou plutôt à envisager autour de moi les événements contemporains dans lesquels j’ai été acteur ou dont j’ai été témoin. Le meilleur emploi que je puisse faire de mes loisirs me paraît être de retracer ces événements, de peindre les hommes qui y ont pris part sous mes yeux, et de saisir et graver ainsi, si je puis, dans ma mémoire, les traits confus qui forment la physionomie indécise de mon temps.

Je n’ai pris cette résolution qu’en y joignant cette autre à laquelle je ne serai pas moins fidèle ; ces souvenirs seront un délassement de mon esprit et non point une œuvre de littérature. Ils ne sont retracés que pour moi seul. Cet écrit sera un miroir dans lequel je m’amuserai à regarder mes contemporains et moi-même, et non point une peinture que je destine au public. Mes meilleurs amis n’en auront point connaissance. Le seul but que je me propose en le composant c’est de me procurer un plaisir solitaire, le plaisir de contempler seul un tableau vrai de la société humaine, de voir l’homme dans la réalité de ses vertus et de ses vices, de comprendre sa nature et de le juger. Car je veux conserver la liberté de peindre sans flatterie et moi et eux-mêmes avec indépendance. Je veux déceler sincèrement quels sont les motifs secrets qui nous ont fait agir eux et moi aussi bien que les autres hommes, et les ayant compris, les dire. En un mot je veux que l’expression de mes souvenirs soit sincère et, pour cela il est nécessaire qu’elle reste entièrement secrète.

Mon intention n’est pas de faire remonter mes souvenirs plus haut que la révolution de 1848, ni de les conduire au-delà de ma sortie du ministère le 30 octobre 1849. C’est dans ces limites seulement que les événements que je veux peindre ont quelque grandeur, ou que ma position m’a permis de les bien voir.

J’ai vécu, quoique assez à l’écart, au milieu du monde parlementaire des dernières années de la monarchie de Juillet et toutefois,

I

[ Oorsprong en karakter van deze Herinneringen. – Overzicht van de tijdgeest die aan de revolutie van 1848 voorafging. – Voortekenen van deze revolutie. ]

Juni 1850

Omdat ik tijdelijk verwijderd ben van het politieke toneel en ik vanwege mijn broze gezondheid zelfs niet in staat ben regelmatig te studeren, ben ik gedwongen om me in mijn eenzaamheid een ogenblik te onderzoeken of, liever gezegd, om de actuele gebeurtenissen om mij heen, waarin ik een rol heb gespeeld of getuige van ben geweest, te analyseren. De beste manier waarop ik mijn vrije tijd kan gebruiken lijkt me deze gebeurtenissen te beschrijven, door de hoofdrolspelers die er voor mijn ogen aan hebben deelgenomen te schetsen, om zodoende de ongeordende kenmerken die het onbestemde karakter van mijn tijd vormen, te begrijpen en te karakteriseren.

Ik heb hiernaast nog een beslissing genomen waaraan ik niet minder trouw zal zijn: het schrijven van deze herinneringen is bedoeld als een intellectuele oefening en is in geen geval een literair project. Ik beschrijf deze gebeurtenissen slechts voor mijzelf. Dit geschrift is een spiegel waarin ik met plezier mijn tijdgenoten en mijzelf zal bekijken en is dus in geen geval een schets die voor het grote publiek bedoeld is. Zelfs mijn beste vrienden zullen er geen weet van hebben. Het enige doel dat ik al schrijvende voor ogen heb, is het plezier om in afzondering een waarheidsgetrouwe schets van de samenleving te maken, om onverbloemd de menselijke deugden en gebreken te analyseren, om zo de menselijke natuur te begrijpen en te doorgronden. Ik wil namelijk alle vrijheid hebben om onafhankelijk en onverholen mijzelf en die andere hoofdrolspelers uit te beelden. Ik wil op eerlijke wijze de verborgen motieven van hen, mijzelf en die van andere mensen blootleggen om, nadat ik ze heb begrepen, ze te zeggen. Ik wil dus kortom dat ik mijn herinneringen op een eerlijke manier weergeef, en om dat te bereiken is het noodzakelijk dat niemand er weet van heeft.

Mijn bedoeling is niet om mijn herinneringen van voor de revolutie van 1848 te bespreken, noch om aandacht te schenken aan de gebeurtenissen na mijn vertrek van het ministerie op 30 oktober 1849. Het is slechts binnen deze tijdsgrenzen dat de gebeurtenissen die ik wil schetsen enig belang hebben of dat ik ze door mijn positie goed genoeg ken om er een oordeel over te kunnen vellen.

Hoewel niet intensief, heb ik in het hart van de parlementaire wereld de laatste jaren van de Julimonarchie mogen meemaken. Toch zou het me moeilijk vallen om op een heldere

j’aurais peine à retracer d’une manière distincte les événements de ce temps si proche et cependant resté si confus dans ma mémoire. Je perds le fil de mes souvenirs au milieu de ce labyrinthe de petits accidents, de petites idées, de petites passions, de vues personnelles et de projets contradictoires dans lequel s’épuisait la vie des hommes publics d’alors.

Il ne me reste bien présent[e] à l’esprit que la physionomie générale de cette époque. Pour celle-là, je la considérais souvent avec une curiosité mêlée de crainte et je discernais nettement les traits particuliers qui la caractérisaient.

Notre histoire, de 1789 à 1830, vue de loin et dans son ensemble, m’apparaissait comme le tableau d’une lutte acharnée qui s’était livrée pendant quarante et un ans entre l’Ancien Régime, ses traditions, ses souvenirs, ses espérances et ses hommes représentés par l’aristocratie et la France nouvelle conduite par la classe moyenne. 1830 me semblait avoir clos cette première période de nos révolutions ou plutôt de notre révolution, car il n’y en a qu’une seule, révolution toujours la même à travers des fortunes et des visages divers, que nos pères ont vu commencer et que, suivant toute vraisemblance, nous ne verrons pas finir. Tout ce qui restait de l’Ancien Régime fut pour jamais détruit. En 1830, le triomphe de la classe moyenne avait été définitif et si complet que tous les pouvoirs politiques, toutes les franchises, toutes les prérogatives, le gouvernement tout entier se trouvèrent renfermés et comme entassés dans les limites étroites de cette bourgeoisie, à l’exclusion, en droit, de tout ce qui était au-dessous d’elle et, en fait, de tout ce qui avait été au-dessus. Non seulement elle fut ainsi la directrice unique de la société mais on peut dire qu’elle en devint la fermière. Elle se logea dans toutes les places, augmenta prodigieusement le nombre de celles-ci et s’habitua à vivre presque autant du Trésor public que de sa propre industrie.

A peine cet événement eut-il été accompli, qu’il se fit un très grand apaisement dans toutes les passions politiques, une sorte de rapetissement universel dans tous les événements et un rapide développement de la richesse publique. L’esprit particulier de la classe moyenne devint l’esprit général du gouvernement ; il domina la politique extérieure aussi bien que les affaires du dedans : esprit actif, industrieux, souvent déshonnête, généralement rangé, téméraire quelquefois par vanité et par égoïsme, timide par tempérament, modéré en toutes choses excepté dans le goût du bien-être, et médiocre ; esprit qui, mêlé à celui du peuple ou de l’aristocratie, peut faire merveille, mais qui, seul,

manier de gebeurtenissen van die tijd te beschrijven, die zo dichtbij ligt maar waarvan de herinnering tegelijkertijd zo onbestemd is. Het valt me moeilijk om een eenduidig verhaal te schetsen te midden van dit doolhof van kleine voorvallen, nietszeggende ideeën, kleingeestige emoties, persoonlijke gezichtspunten en tegengestelde projecten waar de staatslieden van weleer zich voor uitsloofden. Het enige wat mij nog helder voor ogen staat is het algemene aanzien van dit tijdperk en dit zal ik dan ook vaak met een mengeling van nieuwsgierigheid en angst onderzoeken en daarnaast de specifieke karaktertrekken ervan duidelijk onderkennen.

Van een afstand en in haar geheel bekeken, kwam mij onze geschiedenis tussen 1789 en 1830 voor als het portret van een aaneengeschakelde strijd die eenenveertig jaar lang had gewoed tussen enerzijds het Ancien Régime met haar tradities, herinneringen, verwachtingen en de door de aristocratie vertegenwoordigde bevolking en anderzijds het nieuwe, door de middenstand geleide, Frankrijk. Het lijkt me dat 1830 deze eerste periode van onze revoluties heeft afgesloten. Overigens is het beter te spreken van onze revolutie, want er is er slechts één, een revolutie die door alle omstandigheden en verscheidene gezichten heen telkens dezelfde is gebleven, een revolutie die onze vaderen hebben zien beginnen et waarvan wij, naar alle waarschijnlijkheid, het einde niet zullen zien. Alles wat nog over was van het Ancien Regime werd voor altijd verwoest. In 1830 was de triomf van de middenklasse zo definitief en zo volledig dat het hele politieke krachtenveld, alle vrijheden, privileges en zelfs de gehele overheid zich binnen de nauwe grenzen van deze bourgeoisie ingeperkt en opeengepakt bevonden, met uitzondering van alles wat juridisch onder haar stond en van alles wat er de facto boven had gestaan. Zodoende was deze klasse niet alleen de enige leidinggevende factor van de samenleving, maar plukte ze er tegelijkertijd ook de vruchten van door alle posities te bezetten, het ambtenarenapparaat uitzonderlijk te vergroten en er aan gewend te raken om bijna net zoveel uit de schatkist te leven als van haar eigen inkomsten.

Nauwelijks nadat deze ontwikkeling voltooid was, voltrok zich een zeer groot kalmerend effect in alle politieke drijfveren, een soort van universele krimp van alle gebeurtenissen evenals een snelle ontwikkeling van de publieke rijkdom. Het karakteristieke gedachtegoed van de middenklasse werd het centrale uitgangspunt van de regering, dat zowel het binnen- als buitenlandbeleid domineerde. Het was een actief maar middelmatig gedachtegoed, industrieel, vaak oneerlijk, over het algemeen ordelijk, bij tijd en wijlen overmoedig als gevolg van ijdelheid en egoïsme, maar ook afwachtend, gematigd in alles behalve op het gebied van welvaart. Het was een gedachtegoed dat, vermengd met dat van het volk en dat van de aristocratie, wonderwel kan werken, maar dat, wanneer zij alleen aan de ne produira jamais qu’un gouvernement sans vertu et sans grandeur. Maîtresse de tout comme ne l’avait été et ne le sera peut-être jamais aucune aristocratie, la classe moyenne, qu’il faut appeler la classe gouvernementale, s’étant cantonnée dans son pouvoir et, bientôt après, dans son égoïsme, le gouvernement prit un air d’industrie privée, chacun de ses membres ne songeant guère aux affaires publiques que pour les faire tourner au profit de ses affaires privées et oubliant aisément dans son petit bien-être les gens du peuple.

La postérité, qui ne voit que les crimes éclatants et à laquelle, d’ordinaire, les vices échappent, ne saura peut-être jamais à quel degré le gouvernement d’alors avait pris sur la fin les allures d’une compagnie industrielle, où toutes les opérations se font en vue du bénéfice que les sociétaires en peuvent retirer. Ces vices tenaient aux instincts naturels de la classe dominante, à son absolu pouvoir, à l’énervation et à la corruption même du temps. Le roi Louis-Philippe avait beaucoup contribué à les accroître. Il fut l’accident qui rendit la maladie mortelle.

Quoique ce prince fût issu de la race la plus noble de l’Europe, qu’au fond de son âme il en cachât tout l’orgueil héréditaire et ne se crût assurément le semblable d’aucun autre homme, il possédait cependant la plupart des qualités et des défauts qui appartiennent plus particulièrement aux rangs subalternes de la société. Il avait les mœurs régulières et voulait qu’on les eût telles autour de lui. Il était rangé dans sa conduite, simple dans ses habitudes, mesuré dans ses goûts ; naturellement ami de la loi et ennemi de tous les excès, tempéré dans tous ses procédés sinon dans ses désirs, humain sans être sensible, cupide et doux ; point de passions bruyantes ; point de faiblesses ruineuses ; point de vices éclatants ; une seule vertu de roi, le courage. Il avait une politesse extrême mais sans choix ni grandeur, une politesse de marchand plutôt que de prince. Il ne goûtait guère les lettres ni les beaux-arts, mais il aimait passionnément l’industrie. Sa mémoire était prodigieuse et propre à retenir obstinément les moindres détails. Sa conversation prolixe, diffuse, originale, triviale, anecdotière, pleine de petits faits, de sel et de sens, procurait tout l’agrément qu’on peut trouver dans les plaisirs de l’intelligence quand la délicatesse et l’élévation n’y sont point. Son esprit était distingué, mais resserré et gêné par le peu de hauteur et d’étendue de son âme. Eclairé, fin, souple, et tenace ; tourné seulement vers l’utile et rempli d’un mépris dans la vertu que ses lumières en étaient obscurcies,

macht is, slechts een regering zonder eer en aanzien kan voortbrengen. De middenklasse, die eigenlijk overheidsklasse genoemd dient te worden, was de baas van alles, meer dan dat in de aristocratie ooit het geval was geweest en het wellicht ooit zal zijn. De regering had zich achter haar macht verschanst om niet lang daarna de trekken van een besloten vennootschap te vertonen, waarvan de werknemers alleen maar oog hadden voor de publieke zaak wanneer dit tot eigen voordeel strekte en waarbij de volksklasse gemakkelijk werd vergeten.

Het nageslacht, dat slechts de meest opvallende misdaden ziet en in het algemeen de mindere gebreken niet bemerkt, zal wellicht nooit te weten komen hoezeer de toenmalige regering zich tegen het einde het gedrag van een handelsmaatschappij had aangemeten, waarbij alle activiteiten er op gericht waren om zoveel mogelijk winst voor de aandeelhouders te generen. Deze gebreken kwamen voort uit de natuurlijke trekken van de dominante klasse, uit de absolute macht, maar ook uit de krachteloze en corrupte staat van de samenleving. Koning Lodewijk Filips heeft aan de groei hiervan veel bijgedragen. Hij was de zachte heelmeester die stinkende wonden maakte.

Hoewel deze vorst afkomstig was uit het meest nobele Europese geslacht, waarvan hij diep in zijn hart al de hoogmoed verborg en ontegenzeggelijk geloofde dat hij boven een ieder verheven was, bezat hij daarentegen een groot deel van de positieve en negatieve eigenschappen die men vooral bij de lagere sociale klassen vindt. Hij had alledaagse gewoonten en eiste die eveneens van de mensen om hem heen. Hij was ordentelijk in zijn gedrag, eenvoudig in zijn gewoonten, sober in zijn voorkeuren, van nature gezagsgetrouw en haatte alle uitspattingen, gematigd in al zijn gedragingen en verlangens en menselijk zonder gevoelig, gierig of zachtaardig te zijn. Hij had geen buitensporige voorliefdes en geen enkele opzienbarende slechte eigenschap, maar ook slechts één koninklijke deugd: moed. Hij was extreem beleefd, maar was het tegen iedereen; eerder de beleefdheid van een koopman dan van een vorst. Hij had weinig interesse voor literatuur en kunst, maar was wel een hartstochtelijk liefhebber van de nijverheid. Zijn fenomenale geheugen stelde hem in staat om zelfs de kleinste details te onthouden. Zijn breedvoerige, omslachtige, zonderlinge, alledaagse manier van praten, vol van anekdotes, feiten, kwinkslagen en zinswendingen, gaf hem de charme van een intellectueel bij wie fijngevoeligheid en adellijkheid afwezig zijn. Hij had een uitstekend verstand, maar werd beperkt en gehinderd door zijn bekrompenheid. Hij was verlicht, scherpzinnig, meegaand, halsstarrig en alleen gericht op het nuttige. Ook was hij vervuld met een zodanige minachting voor de waarheid en een zo groot ongeloof ten aanzien van de deugd dat zijn beoordelingsvermogen er door vertroebeld werd,

et que non seulement il ne voyait pas la beauté que montrent toujours le vrai et l’honnête, mais qu’il ne comprenait plus l’utilité qu’ils ont souvent ; connaissant profondément les hommes mais par leurs vices seulement ; incrédule en matière de religion comme le XVIIIe siècle et sceptique en politique comme le XIXe ; sans croyance lui-même ; n’ayant nulle foi dans celle des autres ; aussi naturellement amateur du pouvoir et des courtisans malhonnêtes que s’il fût né réellement sur le trône ; d’une ambition qui n’était bornée que par la prudence, qui jamais ne se rassasiait ni ne s’emportait et qui toujours se tenait près de terre.

Il y a plusieurs princes qui ont ressemblé à ce portrait, mais ce qui fut très particulier à Louis-Philippe ce fut l’analogie ou plutôt l’espèce de parenté et de consanguinité qui se rencontra entre ses défauts et ceux de son temps ; ce qui le rendit pour ses contemporains et, en particulier, pour la classe qui possédait le pouvoir, un prince attrayant en singulièrement dangereux et corrupteur. Placé à la tête d’une aristocratie, il eût peut-être exercé une heureuse influence sur elle. Chef de la bourgeoisie, il poussa celle-ci sur la pente naturelle qu’elle n’avait que trop de penchant à suivre. Ils marièrent leurs vices en famille et cette union, qui fit d’abord la force de l’un, acheva la démoralisation de l’autre et finit par les perdre tous les deux.

Quoique je n’aie jamais été dans les conseils de ce prince, j’ai eu assez souvent l’occasion de l’approcher. La dernière fois que je le vis de près, fut peu de temps avant la catastrophe de Février. J’étais alors directeur de l’Académie française et j’avais à entretenir le roi de je ne sais quelle affaire relative à ce corps. Après avoir traité la question qui m’avait amené, j’allais me retirer ; le roi me retint, s’assit sur une chaise, me fit asseoir sur une autre et me dit familièrement : « Puisque vous voilà, monsieur de Tocqueville, causons ; je désire que vous me parliez un peu d’Amérique. » Je le connaissais assez pour savoir que cela voulait dire : je vais parler d’Amérique. Il en parla en effet fort curieusement et fort longuement, sans que j’eusse la possibilité ni même le désir de placer un mot, car il m’intéressait réellement. Il peignait les lieux comme s’il les voyait ; il se rappelait les hommes distingués qu’il avait rencontrés il y avait quarante ans, comme s’il les eût quittés hier. Il citait leurs noms, leurs prénoms, disait l’âge qu’ils avaient alors, contait leur histoire, leur généalogie, leur descendance avec une exactitude merveilleuse et des détails infinis sans être ennuyeux. D’Amérique, et sans souffler, il revint en Europe, me parla de toutes

waardoor hij niet alleen blind was voor de schoonheid van de waarheid en de oprechtheid, maar ook het nut dat ze vaak hebben, er niet meer van inzag. Hij had een grote mensenkennis, maar alleen voor wat betreft hun gebreken. Hij was ongodsdienstig zoals de 18e eeuw, en sceptisch ten aanzien van politiek als de 19e eeuw. Hij was zelf nergens van overtuigd en geloofde ook niet in de overtuigingen van anderen. Het leek alsof hij daadwerkelijk op de troon geboren was, gezien zijn voorliefde voor macht en vleierij. Het was alleen door zijn voorzichtigheid dat zijn onverzadigbare ambitie nooit de overhand kreeg en op de achtergrond bleef.

Er zijn meerdere vorsten geweest die dezelfde karaktereigenschappen vertoonden, maar het bijzondere aan Lodewijk Filips was de overeenkomst, of liever gezegd de bloedverwantschap, tussen zijn eigen tekorten en die van zijn tijd. Dit maakte hem voor zijn tijdgenoten, en in het bijzonder voor de machthebbende klasse, een aantrekkelijk, maar zeer gevaarlijk en schadelijk vorst. Wanneer hij aan het hoofd van een aristocratie geplaatst zou zijn, dan had hij er misschien een goede invloed op uit kunnen oefenen. Als burgerkoning zette hij de bourgeoisie op een pad dat ze maar al te graag wilde bewandelen. Ze combineerden hun gebreken en deze verbintenis, die eerst de kracht van de ene was, voltooide de demoralisatie van de ander en veroorzaakte hun beider ondergang.

Hoewel ik nooit een raadgever van deze vorst ben geweest, heb ik wel vaak de gelegenheid gehad om met hem te praten. De laatste keer dat ik hem van dichtbij zag, was kort voor de catastrofale Februarirevolutie. Ik was indertijd directeur van de Académie Française en zou daarover met de koning een onderhoud hebben, hoewel ik niet meer exact weet waar het over ging. Toen het vraagstuk dat de aanleiding voor het gesprek vormde, was afgedaan, wilde ik weggaan. De koning hield mij echter tegen, ging in een stoel zitten, wees mij een andere toe en zei op ongedwongen toon: “Aangezien u hier toch bent, mijnheer Tocqueville, laten we met elkaar praten. Ik zou graag horen dat u mij wat over Amerika vertelde.” Ik kende hem goed genoeg om te weten dat dit “ik ga over Amerika praten” betekende. Hij praatte er inderdaad bijzonder lang over, zonder dat ik de mogelijkheid of zelfs de noodzaak zag om iets te zeggen, want hij interesseerde me echt. Hij beschreef plaatsen alsof hij ze zag en wist zich voorname mensen, die hij veertig jaar eerder was tegengekomen, te herinneren alsof hij ze de dag daarvoor nog had ontmoet. Hij noemde ze bij voor- en achternaam, zei hoe oud ze op dat moment waren geweest, vertelde hun geschiedenis, stamboom en, met een bewonderenswaardige zekerheid, hun familieafkomst. Daarbij gaf hij eindeloos veel details zonder daarbij saai te zijn. Moeiteloos keerde hij vervolgens van Amerika naar Europa terug om met een ongelofelijke buitensporigheid over al onze nos affaires étrangères ou intérieurs avec une intempérance de langue incroyable, car je n’avais nul droit à sa confiance, me dit grand mal de l’empereur de Russie, qu’il appela Monsieur Nicolas, traita en passant Lord Palmerston comme un polisson, et finit par m’entretenir longuement des mariages espagnols qui venaient d’avoir lieu et des embarras qu’ils lui suscitaient du côté de l’Angleterre : « La reine m’en veut beaucoup, dit-il, et se montre fort irritée, mais, après tout, ajouta-t-il, ces criailleries ne m’empêcheront pas de *mener mon fiacre*. » Quoique cette locution datât de l’Ancien Régime, je pensai qu’il était douteux que Louis XIV s’en fût jamais servi après avoir accepté la succession d’Espagne. Je crois, du reste, que Louis-Philippe se trompait, et, pour emprunter son langage, je pense que les mariages espagnols ont fort contribué à faire verser son fiacre.

Au bout de trois quarts d’heure, le roi se leva, me remercia du plaisir que notre conversation lui avait procuré (je n’avais pas dit quatre mots) et me congédia, enchanté évidemment de moi comme on l’est d’ordinaire de l’esprit de tout homme devant lequel on croit avoir bien parlé. Ce fut la dernière fois qu’il m’entretint.

Ce prince improvisait réellement les réponses qu’il faisait, même dans les moments les plus critiques, aux grands corps de l’Etat. Il avait dans ces circonstances la même faconde que dans sa conversation, mais moins de bonheur et de traits. C’était d’ordinaire un déluge de lieux communs débités avec des gestes faux et outrés, un grand effort pour paraître touché et de grands frappements de poitrine. En pareil cas, il devenait souvent obscur, parce qu’il se lançait hardiment et pour ainsi dire tête baissée dans de longues phrases dont il n’avait pu d’avance mesurer l’étendue ni apercevoir le bout, et dont il sortait enfin de force par une vraie voie de fait, en brisant le sens et en ne terminant pas la pensée. En général, son style dans les occasions solennelles rappelait le jargon sentimental de la fin du XVIIe siècle, reproduit avec une abondance facile et singulièrement incorrecte : du Jean-Jacques retouchée par une cuisinière du XIXe siècle (un cuistre). Ceci me fait souvenir qu’un jour, me trouvant très en avant et fort en vue dans une visite que la Chambre des députés faisait aux Tuileries, je faillis éclater de rire et faire un scandale, parce Rémusat, mon confrère à l’Académie aussi bien que mon collège à la législature, s’imagina, pendant que le roi parlait,

binnenlandse en buitenlandse zaken met mij te spreken, aangezien ik geen enkel recht op zijn vertrouwen had. Over de keizer van Rusland, die hij Mijnheer Nicolas noemde, sprak hij veel kwaad en de Engelse Lord Palmerston bestempelde hij als een vlegel. Als laatste stond hij lang stil bij de Spaanse huwelijken die zojuist plaats hadden gehad en die de Engelsen in verlegenheid hadden gebracht: “De koningin wil mij graag”, zei hij en voegde er aan toe, “alles goed en wel, maar haar gezanik zal me er niet van weerhouden mijn eigen leven te leiden.”[[127]](#footnote-127) Hoewel dit gezegde uit de tijd van het Ancien Régime stamde, geloof ik niet dat Lodewijk XIV het ooit gebruikt heeft, nadat hij de opvolging van Spanje aanvaard had. Ik geloof overigens dat Lodewijk Filips zich vergiste en dat de Spaanse huwelijken sterk aan zijn ondergang hebben bijgedragen.[[128]](#footnote-128)

Na drie kwartier stond de koning op, bedankte me voor het plezier dat ons gesprek hem had verschaft (ik had nauwelijks iets gezegd) en vroeg me te vertrekken, overduidelijk opgetogen zoals men dat gewoonlijk is wanneer men denkt een goed gesprek met iemand te hebben gevoerd. Het was de laatste keer dat ik hem gesproken heb.

Het is geen leugen dat deze vorst zijn antwoorden improviseerde, zelfs op de meest kritieke momenten voor de Hoge Colleges van Staat. Hij beschikte in deze omstandigheden over dezelfde welbespraaktheid als in het gewone leven, maar met minder vreugde en emotie. Het was over het algemeen een stortvloed van gemeenplaatsen, opgedist met nagemaakte en overdreven gebaren, waarbij hij veel moeite deed om geroerd en berouwvol over te komen. In een dergelijk geval werd hij vaak onduidelijk, omdat hij zich dan onbezonnen, en in zekere zin blindelings, in lange zinnen stortte waarvan hij aan het begin de lengte noch het einde had kunnen bevroeden, en waarvan hij uiteindelijk met moeite na een lange rij feitelijkheden uitkwam, door de betekenis te veranderen en zijn gedachtegang niet af te maken. Bij plechtige bijeenkomsten leek zijn spreekstijl op het emotionele taalgebruik van het eind van de 18e eeuw, waarbij de overvloed aan woorden gepaard ging met een uitzonderlijk slecht taalgebruik. Een vleugje Rousseau vermengd met het taalgebruik van een keukenmeid uit de 19e eeuw. Hij was een snob. Dit doet me overigens denken aan een dag waarop we met de Kamer van Afgevaardigden de Tuilerieën zouden bezoeken en ik bijna in lachen uitbarstte en een schandaal veroorzaakte. Charles de Remusat, mijn ambtgenoot bij de Académie Française en tevens raadscollega, vond het namelijk nodig om tijdens een toespraak van de koning mij de me souffler malicieusement à l’oreille d’un ton grave et mélancolique cette belle sentence : « En ce moment le bon citoyen doit être agréablement ému, mais l’académicien souffre. »

Dans ce monde politique ainsi composé et ainsi conduit, ce qui manquait le plus, surtout vers la fin, c’était la vie politique elle-même. Elle ne pouvait guère naître ni se soutenir dans le cercle légal que la Constitution avait tracé. L’ancienne aristocratie était vaincue, le peuple était exclu. Comme toutes les affaires se traitaient entre les membres d’une seule classe, suivant ses intérêts, à son point de vue, on ne pouvait trouver de champ de bataille où de grands partis pussent se faire la guerre. Cette singulière homogénéité de position, d’intérêt et, par conséquent, de vues, qui régnait dans ce que M. Guizot avait appelé le pays légal, ôtait aux débats parlementaires toute originalité et toute réalité, partant toute passion vraie. J’ai passé dix ans de ma vie dans la compagnie de très grands esprits qui s’agitaient sans cesse sans pouvoir s’échauffer et qui employaient toute leur perspicacité à découvrir des sujets de dissentiments graves sans en trouver.

D’une autre part, la prépondérance que [le roi Louis-Philippe] avait acquise dans les affaires en s’aidant des fautes et surtout des vices de ses adversaires, prépondérance qui faisait qu’il ne fallait jamais se laisser entraîner très loin des idées de ce prince, pour ne pas s’éloigner en même temps du succès, réduisait les différentes couleurs des partis à de petites nuances et la lutte à des querelles de mots. Je ne sais si jamais parlement (sans en excepter l’Assemblée constituante, je dis la vraie, celle de 1789) a jamais renfermé plus de talents variés et brillants que n’en contenait le nôtre durant les dernières années de la monarchie de Juillet. Cependant je puis affirmer que ces grands orateurs s’ennuyaient fort à s’écouter entre eux, et, qui puis était, la nation entière s’ennuyait à les entendre. Elle s’habituait insensiblement à voir dans les luttes des Chambres des exercices de l’esprit plutôt que des discussions sérieuses et, dans tout ce qui divisait les différents partis parlementaires, - majorité, centre gauche ou opposition dynastique, - des querelles intérieures entre les enfants d’une même famille cherchant à se friponner les uns les autres sur la distribution du commun héritage. Quelques faits éclatants de corruption découverts par hasard lui en faisant supposer partout de cachés, lui avaient persuadé que toute la classe qui gouvernait était corrompue et elle avait conçu pour celle-ci un mépris tranquille qu’on prenait pour une soumission confiante et satisfaite.

Le pays était alors divisé en deux parts ou plutôt en deux zones inégales : dans celle d’en haut, qui seule devait contenir toute la vie politique de la nation, il ne régnait que langueur,

op ernstige en droefgeestige wijze deze mooie zin plagerig in het oor te fluisteren: “Op dit moment moet de goede burger aangenaam ontroerd zijn, de academicus daarentegen lijdt.”

Wat het duidelijkst afwezig was in een regering die op een zodanige wijze was samengesteld en werd geregeerd, was het politieke leven zelf. Dit kon nauwelijks ontstaan en bestaan binnen de grenzen die door de grondwet waren getrokken. De vroegere aristocratie was verslagen en het volk buitengesloten. Omdat alle zaken binnen dezelfde klasse werden afgehandeld, in overeenstemming met de belangen die haar belangrijk toeschenen, kon men geen slagveld vinden waar de grote partijen elkaar zouden kunnen bestrijden. Deze vreemde overheersende homogeniteit van standpunten, belangen en dus ook meningen, van wat Guizot het *pays légal* noemde, zorgde ervoor dat de parlementaire debatten al haar originaliteit en feitelijkheid verloren, waardoor de echte passie verdween. Ik heb tien jaar lang samengewerkt met zeer geleerde mannen die zich zonder ophouden opwonden zonder zich daadwerkelijk kwaad te maken, en die al hun intellect gebruikten om ernstige conflicten te vinden, zonder dat ze er ooit één vonden overigens.

Aan de andere kant zorgde de dominantie die Lodewijk Filips met behulp van de fouten en vooral de gebreken van zijn tegenstanders had verkregen, ervoor dat het niet verstandig was om te ver van zijn ideeën af te wijken, omdat men dan zijn eigen succes in de weg stond. Dit had tot gevolg dat de verschillen tussen de partijen alleen nog in de details te vinden waren, maar ook dat de politieke strijd tot enkele woordenwisselingen werd gereduceerd. Ik weet niet of er ooit een parlement is geweest (met uitzondering van de Grondwetgevende Vergadering van 1789) dat zoveel verschillende briljante talentvolle mensen heeft tegengewerkt als de onze dat in de laatste jaren van de Julimonarchie heeft gedaan. Daar moet ik echter tegenover stellen dat het deze grote redenaars verveelde om naar elkaar te luisteren en, wat nog erger was, dat het hele volk het eveneens zat was om naar hen te luisteren. Het raakte eraan gewend dat de woordenwisselingen in beide Kamers eerder een intellectuele oefening waren dan dat er daadwerkelijk serieuze debatten werden gevoerd, maar ook dat waarin de politieke partijen (vooral centrumlinks of antimonarchistisch) dan ook van elkaar mochten verschillen, het vooral net kinderen van dezelfde familie waren die met elkaar ruzieden om de verdeling van de erfenis. Enkele in het oog springende corruptiezaken die bij toeval waren ontdekt, deden het volk vermoeden dat dit slechts het topje van de ijsberg betrof, met als gevolg dat het een stille minachting voor de regering ontwikkelde, terwijl deze juist dacht dat het volk tevreden was en al zijn vertrouwen in haar stelde.

Het land was in die tijd verdeeld in twee delen of, liever gezegd, twee ongelijke gebieden: in het bovenste, waarin zich de gehele politiek bevond, was niets dan krachteloosheid,

impuissance, immobilité, ennui ; dans celle d’en bas, la vie politique, au contraire, commençait à se manifester par des symptômes fébriles et irréguliers, que l’observateur attentif pouvait aisément saisir.

J’étais un de ces observateurs et, bien que je fusse loin d’imaginer que la catastrophe fût si proche et dût être si terrible, je sentais l’inquiétude naître et grandir insensiblement dans mon esprit et s’y enraciner de plus en plus l’idée que nous marchions vers une révolution nouvelle. Cela marquait un grand changement dans ma pensée. Car l’apaisement et l’aplatissement universel, qui avaient suivi la révolution de Juillet m’avaient fait croire, pendant longtemps, que j’étais destiné à passer ma vie dans une société énervée et tranquille. Et qui n’eût regardé en effet que le dedans de la fabrique du gouvernement en eût été convaincu. Tout y semblait combiné pour produire, avec les rouages de la liberté, un pouvoir royal immense, presque absolu jusqu’au despotisme ; et cela s’y produisait sans effort par le mouvement régulier et paisible de la machine. Etant très fier du parti qu’il avait tiré de cette ingénieuse mécanique, le roi Louis-Philippe s’était persuadé que, tant qu’il ne porterait pas la main lui-même sur ce bel instrument comme avait fait Louis XVIII et le laisserait opérer suivant ses règles, il était à l’abri de tous les périls. Il ne s’occupait qu’à le tenir en ordre et à en user suivant ses propres vues, oubliant la société elle-même sur laquelle cette ingénieuse mécanique était posée. Il ressemblait à cet homme qui refusait de croire qu’on eût mis le feu à sa maison tant qu’il en avait la clef dans sa poche. Je ne pouvais avoir les mêmes intérêts ni les mêmes soins et cela me permettait de percer au travers du mécanisme des institutions et de la masse des petits faits journaliers pour considérer l’état des mœurs et des opinions dans le pays. Là, je voyais clairement apparaître plusieurs des signes qui annoncent d’ordinaire l’approche des révolutions et je commençais à croire qu’en 1830 j’avais pris la fin d’un acte pour la fin de la pièce.

Un petit écrit resté inédit que je composai alors et un discours que je prononçai au commencement de 1848 témoignent de ces préoccupations de mon esprit.

Plusieurs de mes amis parlementaires s’étaient réunis au mois d’octobre 1847 dans le but de s’entendre quant à la marche à suivre dans la session législative prochaine. Il fut convenu que nous publierions un programme sous forme de manifeste, et je fus chargé de ce travail. Depuis, l’idée de cette publication fut abandonnée, mais j’avais rédigé la pièce qui m’avait été demandée. Je la retrouve dans mes papiers et j’en extrais les phrases que voici. Après avoir peint la langueur de la vie parlementaire, j’ajoute :

onvermogen, starheid en verveling te bespeuren. In de onderste regionen daarentegen begon het politieke leven zich op een koortsachtige en onregelmatige manier te manifesteren, welke door de oplettende toeschouwer eenvoudig waren te bemerken.

Ik was één van die toeschouwers en, hoewel ik nooit vermoed had dat de deze ramp zo dichtbij en zo verschrikkelijk zou zijn, voelde ik gaandeweg in gedachten wel de onrust ontstaan en groeien en kreeg ook meer en meer het idee dat we naar een nieuwe revolutie toegingen. Dit vormde een grote verandering in mijn denken. De volkomen rust en kalmte die op de Julirevolutie waren gevolgd hadden me lange tijd doen denken dat ik er voor bestemd was om mijn leven in een kalme en rustige samenleving door te brengen. Diegene die alleen in de overheidsfabriek had gekeken, zou daar ook van overtuigd geweest zijn. Alles leek er op afgestemd te zijn om, met de raderen van vrijheid, een koninklijke macht te creëren die zo enorm was, dat ze bijna aan het despotisme grensde. Door de regelmatige en vredige werking van dit apparaat werd dit zonder enige moeite voltrokken. Koning Lodewijk Filips, die zeer trots was op de partij die hij uit dit mechanisme had doen ontstaan, had zichzelf ervan overtuigd dat hij buiten elk gevaar was, zolang hij zich niet zelf met dit mooie instrument bemoeide, zoals Lodewijk XVIII dat had gedaan, door haar liet functioneren volgens haar eigen regels. Hij legde zich er slechts op toe om haar ordelijk te houden en haar alleen te gebruiken wanneer hem dat goedachtte, waarbij hij echter de samenleving vergat waarop dit ingenieuze mechanisme gebouwd was. Hij leek op die man weigerde te geloven dat men zijn huis in brand had gestoken zolang hij nog de sleutel in zijn zak had zitten. Ik had niet dezelfde belangen en punten van zorg, wat me in staat stelde om dwars door de bureaucratie en de massa kleine journalistieke feitjes heen te kijken om de morele staat en de meningen van het volk te peilen. Daar zag ik duidelijk andere signalen verschijnen die normaal gesproken de voorbode zijn van revoluties. Ik begon dan ook te geloven dat ik in 1830 het einde van een akte voor het einde van het toneelstuk had genomen.

Een klein, niet uitgegeven, werk dat ik in die tijd geschreven had en een rede die ik aan het begin van 1848 uitgesproken had, getuigen van de zorgen die ik mij maakte.

Verschillende van mijn politieke vrienden hadden zich in oktober 1847 verzameld om het met elkaar eens te worden over de tactiek die tijdens de volgende verkiezingen gevolgd diende te worden. We werden het er over eens dat er een program uitgegeven zou worden in de vorm van een manifest, dat ik zou gaan schrijven. Later is van het idee voor deze publicatie afgezien, maar ik had toen al het gedeelte geschreven dat van mij gevraagd was. Ik vind het hier tussen mijn papieren terug en ontleen er deze zinnen aan. Nadat ik de krachteloosheid van het parlementaire leven heb geschilderd, voeg ik er toe:

« […] Le temps viendra où le pays se trouvera de nouveau partagé entre deux grands partis. La Révolution française, qui a aboli tous les privilèges et détruit tous les droits

exclusifs, en a pourtant laissé subsister un, celui de la propriété. Il ne faut pas que les propriétaires se fassent illusion sur la force de leur situation, ni qu’ils s’imaginent que le droit de propriété est un rempart infranchissable parce que, nulle part jusqu’à présent, il n’a été franchi, car notre temps ne ressemble à aucun autre. Quand le droit de propriété n’était que l’origine et le fondement de beaucoup d’autres droits, il se défendait sans peine ou plutôt, il n’était pas attaqué ; il formait alors comme le mur d’enceinte de la société dont tous les autres droits étaient les défenses avancées. Les coups ne portaient pas jusqu’à lui. On ne cherchait même pas sérieusement à l’atteindre. Mais aujourd’hui que le droit de propriété n’apparaît plus que lorsqu’il demeure seule debout, privilège isolé au milieu d’une société nivelée, qu’il n’est plus à couvert derrière beaucoup d’autres droits plus contestables et plus haïs, son péril est plus grand ; c’est à lui seul maintenant à soutenir chaque jour le choc direct et incessant des opinions démocratiques […]

« […] Bientôt, ce sera entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas que s’établira la lutte politique ; le grand champ de bataille sera la propriété et les principales questions de la politique rouleront sur des modifications plus ou moins profondes à apporter au droit des propriétés. Nous reverrons alors les grandes agitations publiques et les grands partis.

« Comment les signes précurseurs de cet avenir ne frappent-ils pas tous les regards ? Croit-on que ce soit par hasard, par l’effet d’un caprice passager de l’esprit humain, qu’on voit apparaître de tous côtés ces doctrines singulières qui portent des noms divers, mais qui toutes ont pour principal caractère la négation du droit de propriété, qui, toutes, du moins, tendent à limiter, à amoindrir, à énerver son exercice ? Qui ne reconnaît là le dernier symptôme de cette vieille maladie démocratique du temps dont peut-être la crise approche ?

J’étais alors plus explicite encore et plus pressant dans le discours que j’adressais à la Chambre des députés le 29 janvier 1848 et qu’on peut lire au *Moniteur* du 30.

En voici les principaux passages :

« […] On dit qu’il n’y a point de péril, parce qu’il n’y a pas d’émeute ; on dit que, comme il n’y a pas de désordre matériel à la surface de la société, les révolutions sont loin de nous.

“… Er zal een tijd komen waarin het land zich opnieuw verdeeld zal zien tussen twee grote partijen. De Franse revolutie, die alle privileges heeft afgeschaft en al de exclusieve rechten heeft vernietigd, heeft er echter een laten bestaan, te weten die van het bezit. Bezitters hoeven zich geen illusies te maken over hun voorspoed, noch moeten ze zich inbeelden dat het eigendomsrecht een onneembare vesting is, omdat ze tot op heden niet aangevallen is, want onze tijd is met geen enkele andere te vergelijken. Wanneer het eigendomsrecht niet de oorsprong en het fundament van veel andere rechten was geweest, dan zou het zich zonder moeite hebben kunnen verdedigen of, liever gezegd, dan zou het niet zo aangevallen zijn. Het vormde in die tijd de ringmuur van de samenleving waarbij alle andere rechten als vooruitgeschoven verdedigingslinies dienden. De aanvallen werden er nog niet op gericht. Men dacht er zelfs niet eens serieus over na om het aan te vallen. Maar omdat vandaag het eigendomsrecht niets meer lijkt dan het laatste restant van een verwoeste aristocratische wereld, een laatste nog overgebleven geïsoleerd privilege te midden van een genivelleerde samenleving. Nu ze niet meer beschut staat achter veel andere controversiële en gehate rechten, is het gevaar dat haar bedreigt veel groter. Het is aan haar alleen om nu elke dag het hoofd te bieden aan de directe en onophoudelijke aanval van democratische meningen…”

“… Binnenkort zal de politieke strijd ontbranden tussen hen die bezitten en tussen hen die niet bezitten, waarbij het grote slagveld het eigendom zal zijn en de belangrijkste politieke vragen zullen gaan over al dan niet ingrijpende maatregelen ten aanzien van het recht van bezitters. Op dat moment zullen we de grote publieke onrusten en de grote partijen terugzien.”

“Hoe kan het dat de voorbodes van deze toekomst niet alle aandacht hebben? Gelooft men werkelijk dat het toeval is, dat dit het effect is van een vluchtig hersenspinsel, dat men van alle kanten eigenaardige doctrines ziet opkomen die allen verschillende namen dragen, maar die eveneens allen als meest in het oog springende eigenschap de ontkenning van het eigendomsrecht voorstaan en die ook allen, op z’n minst, proberen om de uitoefening ervan te beperken, verminderen of verhinderen? Wie herkent daarin niet het laatste symptoom in van deze oude democratische ziekte die stamt uit de tijd waaruit misschien de crisis nadert?”

Op 29 januari 1848 was ik in mijn rede aan de Kamer van Afgevaardigden, die men in de *Moniteur* van de 30e kan lezen, nog explicieter en dwingender.

Hieronder volgen de belangrijkste passages:

“… Men zegt dat er geen enkel gevaar dreigt, omdat er geen oproer is. Men zegt, omdat er geen feitelijke wanorde te bemerken is aan de oppervlakte van de samenleving, dat revoluties ver van ons staan.

« Messieurs, permettez-moi de vous dire que je crois que vous vous trompez. Sans doute, le désordre n’est pas dans les faits, mais il entré bien profondément dans les esprits.

Regardez ce qui se passe au sein de ces classes ouvrières, qui, aujourd’hui, je le reconnais, sont tranquilles. Il est vrai qu’elles ne sont pas tourmentées par les passions politiques proprement dites, au même degré où elles en ont été tourmentées jadis ; mais, ne voyez-vous pas que leurs passions, de politiques, sont devenues sociales ? Ne voyez-vous pas qu’il se répand peu à peu dans leur sein des opinions, des idées, qui ne vont point seulement à renverser telles lois, tel ministère, tel gouvernement même, mais la société, à l’ébranler sur les bases sur lesquelles elle repose aujourd’hui ? N’écoutez-vous pas ce qui se dit tous les jours dans leur sein ? N’entendez-vous pas qu’on y répète sans cesse que tout ce qui se trouve au-dessus d’elles est incapable et indigne de les gouverner ; que la division des biens faites jusqu’à présent dans le monde est injuste ; que la propriété repose sur des bases qui ne sont pas les bases équitables ? Et ne croyez-vous pas que, quand elles descendent profondément dans les masses, qu’elles doivent amener tôt ou tard, je ne sais pas quand, je ne sais comment, mais qu’elles doivent amener tôt ou tard les révolutions les plus redoutables ?

« Telle est, messieurs, ma conviction profonde : je crois que nous nous endormons à l’heure qu’il est sur un volcan, j’en suis profondément convaincu… […]

« […] Je vous disais tout à l’heure que ce mal amènerait tôt ou tard, je ne sais comment, je ne sais d’où elles viendront, mais amènerait tôt ou tard les révolutions les plus graves dans ce pays : soyez-en convaincus.

« Lorsque j’arrive à rechercher dans les différents temps, dans les différentes époques, chez les différents peuples, quelle a été la cause efficace qui a amené la ruine des classes qui gouvernaient, je vois bien tel événement, tel homme, telle cause accidentelle ou superficielle, mais, croyez que la cause réelle, la cause efficace qui fait perdre aux hommes le pouvoir, c’est qu’ils sont devenus indignes de le porter.

« Songez, messieurs, à l’ancienne monarchie ; elle était plus forte que vous, plus forte que son origine ; elle s’appuyait mieux que vous sur d’anciens usages, sur de vieilles mœurs, sur d’antiques croyances ; elle était plus forte que vous, et, cependant, elle est tombée dans la poussière. Et pourquoi est-elle tombée ? Croyez-vous que ce soit par tel accident particulier ? Pensez-vous que ce soit le fait de tel homme, le déficit, le serment du Jeu de paume, La Fayette, Mirabeau ? Non, messieurs ; il y a une autre cause : c’est que la classe qui gouvernait alors était devenue, par son indifférence, par son égoïsme, par ses vices, incapable et indigne de gouverner.

« Voilà la véritable cause.

“Mijne heren, sta mij toe u te zeggen dat ik geloof dat u zich vergist. Zonder twijfel is de wanorde niet in de feiten te bespeuren, ze is daarentegen diep in de harten ingeworteld. Kijk wat er in de arbeidersklassen gebeurd die zich, dat erken ik, op dit moment rustig houden. Het is waar dat ze niet gekweld worden door eigenlijke politieke kwesties, in de mate waarin dat vroeger gebeurd is,maar ziet u niet dat hun belangen sociaal zijn geworden, in plaats van politiek? Ziet u niet dat er zich onder hen meningen en ideeën verspreiden die er niet om gaan om bepaalde wetten, een bepaald ministerie of zelfs een bepaalde regering om te werpen, maar om de peilers zelf waarop de samenleving vandaag de dag rust, tot wankelen te brengen. Luistert u niet naar wat er elke dag in hun midden wordt gezegd? Hoort u niet dat men er onophoudelijk herhaalt dat alles wat zich boven hen bevind, onbekwaam is en onwaardig om hen te regeren; dat de verdeling van goederen zoals die tot op heden geschiedt, onrechtvaardig is en dat het eigendom op fundamenten steunt die niet rechtvaardig zijn? En gelooft u niet dat wanneer dergelijke meningen eenmaal geworteld en bijna algemeen aanvaarde waarheden zijn en diep bij het volk verankerd raken, hoewel ik niet weet hoe en wanneer, dit onvermijdelijk zal leiden tot de meest schrikwekkende revoluties?

Dat, mijne heren, is mijn diepste overtuiging. Wij vallen in slaap op het moment dat de vulkaan op uitbarsten staat, daarvan ben ik ten diepste overtuigd…

… Ik zei u zojuist dat dit kwaad vroeg of laat en op de een of andere manier de ergste revoluties met zich meebrengt die dit land ooit gekend heeft. Wees daarvan verzekerd.

Wanneer ik onderzoek doe naar verschillende tijden en perioden, over wat bij verschillende volken de meest directe oorzaak van de ondergang is van de heersende klassen, dan is er altijd wel een bepaalde gebeurtenis, persoon of toevallige of nietszeggende oorzaak te vinden, maar gelooft u mij, de fundamentele oorzaak waardoor mensen hun macht verliezen, is dat ze onwaardig zijn geworden om die macht te dragen.

“Heren, denk aan de oude monarchie, die sterker was dan u, sterker door waar ze vandaan kwam. Zij steunde beter dan u op de oude gebruiken, op de oude zeden en op klassieke overtuigingen. Zij was sterker dan u, maar zij is wel tot stof vergaan. En waarom is zij vergaan? Gelooft u dat het door een losstaande toevalligheid was? Denkt u dat het de daad van één man was, het tekort, de eed op de Kaatsbaan, La Fayette, Mirabeau? Nee, mijne heren, er is een andere oorzaak. Door haar onverschilligheid, egoïsme en gebreken was de destijds heersende klasse onbekwaam en onwaardig geworden om te regeren.

“Ziedaar, de daadwerkelijke oorzaak.

« Eh ! messieurs, s’il est juste d’avoir cette préoccupation patriotique dans tous les temps, à quel point n’est-il pas plus juste de l’avoir dans le nôtre ? Est-ce que vous ne ressentez pas, par une sorte d’intuition instinctive qui ne peut pas s’analyser, mais qui est certaine, que le sol tremble de nouveau en Europe ? Est-ce que vous ne sentez pas… que dirais-je ? … un vent de révolution qui est dans l’air ? Ce vent, on ne sait où il naît, d’où il vient, ni, croyez-le bien, qui il enlève : et c’est dans de pareils temps que vous restez calmes en présence de la dégradation des mœurs publiques, car le mot n’est pas trop fort.

« Je parle ici sans amertume, je vous parle, je crois, même sans esprit de parti ; j’attaque les hommes contre lesquels je n’ai pas de colère, mais enfin, je suis obligé de dire à mon pays ce qui est ma conviction profonde et arrêtée. Eh bien ! ma conviction profonde et arrêtée, c’est que des mœurs publiques vous amènera dans un temps court, prochain peut-être, à des révolution nouvelles. Est-ce que donc la vie des rois tient à des fils plus fermes et plus difficiles à briser que celle des autres hommes ? Est-ce que vous avez, à l’heure où nous sommes, la certitude d’un lendemain ? Est-ce que vous savez ce qui peut arriver en France d’ici à un an, à un mois, à un jour peut-être ? Vous l’ignorez, mais, ce que vous savez, c’est que la tempête est à l’horizon, c’est qu’elle marche sur vous ; vous laisserez-vous prévenir par elle ?

« Messieurs, je vous supplie de ne pas le faire ; je ne vous le demande pas, je vous en supplie ; je me mettrais volontiers à genoux devant vous, tant je crois le danger réel et sérieux, tant je pense que le signaler n’est pas recourir à une vaine forme de rhétorique. Oui, le danger est grand ! Conjurez-le, quand il en est temps encore ; corrigez le mal par des moyens efficaces, non en l’attaquant dans ses symptômes, mais en lui-même.

« On a parlé de changements dans la législation. Je suis très porté à croire que ces changements sont non seulement très utiles, mais nécessaires : ainsi, je crois à l’utilité de la réforme électorale, à l’urgence de la réforme parlementaire ; mais, je ne suis pas assez insensé, messieurs, pour ne pas savoir que ce ne sont pas les lois elles-mêmes qui font la destinées des peuples ; non, ce n’est pas le mécanisme des lois qui produit les grands événements, messieurs, c’est l’esprit même du gouvernement. Gardez les lois, si vous voulez ; quoique je pense que vous ayez grand tort de le faire, gardez-les ; gardez même les hommes, si cela vous fait plaisir : je n’y fais, pour mon compte, aucun obstacle ; mais, pour Dieu, changez l’esprit du gouvernement, car, je vous le répète, cet esprit-là vous conduit à l’abîme. »

“Wel mijne heren, wanneer het goed is om altijd deze patriottische zorg te hebben, hoezeer is het dan niet goed om het juist in deze tijd te hebben? Voelt u niet door een instinctieve intuïtie die niet te analyseren valt, maar die er zeer zeker is, dat de grond opnieuw trilt in Europa? Voelt u niet… hoe zal ik het zeggen? … die revolutionaire wind die in de lucht hangt? Die wind, waarvan we niet weten waar hij vandaan komt en waar hij heen gaat, noch wie hij met zich mee zal nemen. Toch is het in deze tijd dat u kalm blijft ten aanzien van de afkalving van de publieke zeden, omdat u het nog niet duidelijk genoeg ziet.

“Ik spreek hier met u zonder verbittering en, naar mijn mening, zelfs zonder partijgeest. Ik val mannen aan op wie ik niet kwaad ben, maar ik ben het uiteindelijk verplicht om aan mijn land mijn diepste en meest vaste overtuiging te melden. Wel, het is mijn diepste en meest vaste overtuiging dat de publieke zeden afkalven en dat deze afkalving van publieke zeden binnenkort, misschien zelfs wel één dezer dagen, zal leiden tot nieuwe revoluties. Zou het zo zijn dat het leven van koningen aan steviger draden hangt die moeilijker te doorbreken zijn, dan het leven van andere mensen? Hebt u, op dit ogenblik, de zekerheid dat er nog een morgen zal zijn? Weet u wat er in Frankrijk tussen nu en een jaar kan gebeuren, tussen nu en een maand, tussen nu en een dag wellicht? U negeert het, maar u weet dat de storm die aan de horizon staat over u heen zal walsen. Laat u zich nog door haar waarschuwen?

“Mijne heren, ik smeek u dringend dit niet te doen. Ik vraag het u niet, ik smeek het u. Ik zou me vrijwillig op mijn knieën voor u willen zetten, zozeer geloof ik dat het een reëel en serieus gevaar is, zozeer geloof ik dat ik niet wens mijn toevlucht te nemen tot ijdele retoriek. Jazeker, het gevaar is groot! Bezweer het, zolang er nog tijd voor is. Herstel het kwaad door middel van effectieve maatregelen en niet door de symptomen te bestrijden, maar door het gevaar zelf te lijf te gaan.

“We hebben gesproken over wetswijzigingen. Ik heb alle reden om te geloven dat deze wijzigingen niet alleen zeer nuttig zullen zijn, maar ook noodzakelijk. Ik geloof in de noodzaak van electorale vernieuwingen, in het belang van bestuurlijke vernieuwingen. Maar, mijne heren, ik ben niet zo waanzinnig om niet te weten dat het niet alleen de wetten zelf zijn die de toekomst van het volk bepalen. Nee, mijne heren, het is niet het wettelijke apparaat dat grote veranderingen teweeg brengt, nee, het is de aard van de regering zelf. Houdt vast aan de wetten als u dat wilt, hoewel ik denk dat u een grote fout zou maken door het te doen. Houdt u er aan vast. Houdt zelfs vast aan dezelfde mannen, als u dat plezier doet, ik zal me er wat mij betreft niet tegen verzetten. Maar in godsnaam, verander de aard van de regering, want, en ik herhaal het u, het is deze aard die u naar de afgrond leidt.”

Ces sombres prédictions furent accueillies par des rires insultants du côté de la majorité. L’opposition applaudit vivement, mais par esprit de parti plus que par conviction. La vérité est que personne ne croyait encore sérieusement au danger que j’annonçais quoiqu’on fût si près de la chute. L’habitude invétérée qu’avaient contractée tous les hommes politiques durant cette longue comédie parlementaire, de colorer outre mesure l’expression de leurs sentiments et d’exagérer démesurément leurs pensées, les avait aussi rendus peu capables de mesurer le réel et le vrai. Depuis plusieurs années, la majorité disait tous les jours que l’opposition mettait la société en péril, et l’opposition répétait sans cesse que les ministres perdaient la monarchie. Ils savaient affirmé la chose tant de fois de part et d’autre, sans y croire beaucoup, qu’ils avaient fini par n’y plus croire du tout, au moment où l’événement allait leur donner raison à tous les deux. Mes amis particuliers pensaient eux-mêmes qu’il y avait un peu de rhétorique dans mon fait.

Je me rappelle qu’en descendant de la tribune, Dufaure me prit à part et me dit avec cette sorte de divination parlementaire qui fait son seul génie : « Vous avez réussi, mais vous auriez bien plus réussi encore si vous n’aviez autant dépassé le sentiment de l’Assemblée et voulu nous faire si grand-peur. » Et maintenant que me voici en face de moi-même et que je recherche curieusement dans mes souvenirs si, en effet, j’étais aussi effrayé que j’en avais l’air, je trouve que non, je discerne sans peine que l’événement m’a plus complètement justifié que je ne le prévoyais. Non, je ne m’attendais point à une révolution telle que nous l’allions voir. Et qui eût pu s’y attendre ? J’apercevais, je crois, plus clairement qu’un autre les causes générales, qui faisaient pencher la monarchie de Juillet vers sa ruine. Je ne voyais pas les accidents qui allaient l’y précipiter. Cependant les jours qui nous séparaient encore de la catastrophe s’écoulaient rapidement.

Door de meerderheid werden deze sombere voorspellingen met spottend gelach ontvangen. De oppositie applaudisseerde luidruchtig, maar meer door partijgeest dan door overtuiging. De waarheid gebiedt te zeggen dat niemand op dat moment serieus geloofde in het gevaar dat ik had aangekondigd, hoewel men zo dicht bij de val was. De onverbeterlijke gewoonte die alle politici hadden opgelopen tijdens deze lange parlementaire komedie, om hun gevoelens en gedachtegangen bovenmatig te overdrijven, had hen eveneens weinig bekwaam gemaakt in het bepalen van de werkelijkheid en de waarheid. Sinds een aantal jaar zei de meerderheid altijd dat de oppositie de samenleving in gevaar bracht, en de oppositie herhaalde zonder ophouden dat de ministers de macht zouden verliezen. Zonder er overigens veel waarde aan te hechten, hadden ze dit beide over en weer zo vaak herhaald dat ze op het moment dat ze beiden gelijk zouden krijgen, er beiden helemaal niet meer in geloofden. Zelfs mijn privévrienden dachten dat mijn toespraak enigszins retorisch geladen was.

Ik herinner me nog dat toen ik van het spreekgestoelte afstapte, dat Dufaure me even terzijde nam en me met de politieke scherpzinnigheid, die alleen hij bezat, het volgende vertelde: “Het is u gelukt, maar u zou er nog veel meer in geslaagd zijn wanneer u niet zozeer het gevoelen van de vergadering zo had uitgemeten en ons zo grote angst had willen aanjagen”. En nu ik zo tegenover mezelf zit en mezelf nieuwsgierig afvraag of ik inderdaad zo geschrokken was als dat ik overkwam, ik denk het niet, besef ik wel duidelijk dat deze gebeurtenis me nu nog veel meer gerechtvaardigd dan dat ik indertijd dacht. Nee, ik verwachtte zeker niet de revolutie die we hebben gekregen. En wie had zich er op voor kunnen bereiden? Ik geloof dat ik beter dan anderen de algemene oorzaken heb onderkend die de Julimonarchie naar haar ondergang leidden. Ik voorzag niet de gebeurtenissen die deze zouden bespoedigen. De dagen die ons nog scheidden van de ramp volgden elkaar echter snel op.

**Appendice 2 : biographie d’Alexis de Tocqueville**[[129]](#footnote-129)

**1805** Naissance à Paris d’Alexis de Tocqueville

**1817** Le père de Tocqueville est nommé préfet à Metz

**1820** Etudes au collège royal de Metz, découverte des philosophes du XVIIIe siècle (jusqu'à 1823)

**1823** Etudes de droit à Paris (jusqu'à 1826)

**1826** Voyage en Italie avec son frère Edouard : premières observations sociologiques

**1827** Juge-auditeur (stagiaire) au tribunal de Versailles (jusqu'à 1831), il suit les cours de Guizot, il étudie J.-B. Say

**1830** Prête serment sans enthousiasme au nouveau régime

**1831** Mission en Amérique sur le système pénitentiaire avec G.de Beaumont (jusqu’à 1832)

**1833** Publication du *Mémoire sur le système pénitentiaire américain* avec G. de Beaumont

Voyage en Angleterre en vue d’une comparaison avec l’Amérique

**1835** *De la démocratie en Amérique,* tome 1

Voyage en Angleterre et en Irlande centré sur les aspects économiques et sociaux

Mariage avec Mary Motley

Premier  *Mémoire sur le paupérisme*

**1836** Article *L’état social et politique de la France avant et après la Révolution*

Décès de la mère de Tocqueville

**1837** Seocond *Mémoire sur le paupérisme*

Lettres sur l’Algérie

Echec à la députation

**1839** Elu député de Valognes dans la Manche (jusqu’à 1851)

Rapport à la Chambre sur *l’abolition de l’esclavage*

**1840** *De la démocratie en Amérique*, tome 2

Rapport à la Chambre sur *La réforme des prisons*

**1841** Election à l’Académie française

Voyage en Algérie

**1844** Participation au journal d’opposition *Le Commerce* (jusqu'à 1845)

**1845** Deuxième voyage en Algérie

**1847** Rapports à la Chambre sur l’Algérie

Elaboration du manifeste de la « gauche dynastique » à résonance très sociale

**1848** Elu à l’Assemblée constituante

Membre de la commission d’élaboration de la constitution

Discours contre l’inscription du droit au travail dans la constitution

**1849** Ministre des Affaires étrangères

**1850** Premières manifestations de la tuberculose

Début de la rédaction des *Souvenirs*

**1851** Proposition de modification de la constitution pour éviter le coup d’Etat de Louis-Napoléon

Arrestation lors du coup d’Etat puis retrait de la vie politique

**1852** Séjour en Italie

**1853** Deux chapitres provisoires sur le *Directoire*

Séjour à Tours pour consulter les archives de l’Ancien Régime et de la Révolution

**1854** Voyage en Allemagne en vue d’une comparaison avec la France d’Ancien Régime

**1856** Décès du père de Tocqueville

*L’Ancien Régime et la Révolution*

**1857** Voyage en Angleterre pour compléter ses archives sur la Révolution

**1859** Mort à Cannes

1. Alexis de Tocqueville, *Etat social et politique de la France avant et depuis 1789,* in *Œuvres complètes*, Partie III (Paris : Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2004), 6 [↑](#footnote-ref-1)
2. Olivier Chaline, *La France au XVIIIe siècle (1715 – 1787)* (Paris : Editions Belin, 2004) , 14 [↑](#footnote-ref-2)
3. Joël Cornette, *Histoire de la France Absolutisme et Lumières 1652 – 1783* (Paris : Hachette Livre, 2008), 159 [↑](#footnote-ref-3)
4. Lucien Bély, *La France moderne 1498 – 1789* (Paris : Presses Universitaires de France, 1994), 479 - 480 [↑](#footnote-ref-4)
5. Chaline, 10 [↑](#footnote-ref-5)
6. Etienne Malpertuy, *Histoire de la Société Française Au Xviiie Au XiXe Siècle* (Paris : Comptoir des imprimeurs-unis, 1854 [réimprimé par MLibrary, Michigan]), 14 – 15 [↑](#footnote-ref-6)
7. Tocqueville, 7 [↑](#footnote-ref-7)
8. Jacques le Goff et René Remond (dir.), *Histoire de la France religieuse, Volume III, Du roi Très Chrétien à la laïcité républicaine XVIIIe – XIXe siècle* (Paris : Editions du Seuil, Paris, 2001 (1ere édition : 1991), 7 [↑](#footnote-ref-8)
9. Bély, 361 [↑](#footnote-ref-9)
10. Cornette, 155 [↑](#footnote-ref-10)
11. Ibidem, 156 [↑](#footnote-ref-11)
12. Le Goff et Remond, 16 [↑](#footnote-ref-12)
13. Chaline, 78 [↑](#footnote-ref-13)
14. Ibidem, 78 – 81 [↑](#footnote-ref-14)
15. Malpertuy, 21 – 22 [↑](#footnote-ref-15)
16. Cornette, 167 [↑](#footnote-ref-16)
17. Ibidem, 194 [↑](#footnote-ref-17)
18. Malpertuy, 41 – 42 [↑](#footnote-ref-18)
19. Pour une biographie de Tocqueville, voyez Appendice 2 [↑](#footnote-ref-19)
20. Tocqueville dans une lettre à Mme de Swetchine du 26 février 1857, in Jean-Louis Benoît, *Comprendre Tocqueville* (Paris :Armand Colin, 2004), 27 [↑](#footnote-ref-20)
21. Ibidem, 27 [↑](#footnote-ref-21)
22. Paul Thibaud, *Rousseau, Tocqueville, un dialogue sur la religion*, in *Tocqueville et l’esprit de la démocratie*, Laurence Guillec (red.) (Paris : Presses de sciences po, 2005), 320 [↑](#footnote-ref-22)
23. Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social* (Paris : Flammarion, 2001 (présente édition), 178 [↑](#footnote-ref-23)
24. Thibaud, 323 [↑](#footnote-ref-24)
25. Thibaud, 322 [↑](#footnote-ref-25)
26. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome 1, 304, cité in Pierre Manent, *Tocqueville et la nature de la démocratie* (Paris : Fayard, 1982 [présente édition : 1993]) 123 [↑](#footnote-ref-26)
27. Ibidem, 123 [↑](#footnote-ref-27)
28. Thibaud, 325 [↑](#footnote-ref-28)
29. Benoît, 17 [↑](#footnote-ref-29)
30. Benoît, 20 – 25 [↑](#footnote-ref-30)
31. Introduction du premier tome *De la démocratie en Amérique*, Tome I, cité in  Benoît, 37 [↑](#footnote-ref-31)
32. Manent, I [↑](#footnote-ref-32)
33. Ibidem, 7 – 8 [↑](#footnote-ref-33)
34. Christian Dubois, *Alexis de Tocqueville, vie, œuvres, concepts*, (Paris, Ellipses, 2004), 21 [↑](#footnote-ref-34)
35. Marvin Zetterbaum, *Tocqueville and the Problem of Democracy* (Stanford : Stanford University Press, 1967), 38 – 39 [↑](#footnote-ref-35)
36. Tocqueville, p. 457 [↑](#footnote-ref-36)
37. Dubois, p. 44 – 45 [↑](#footnote-ref-37)
38. François Bourricaud, *Convictions de Tocqueville*, in *Tocqueville et l’esprit de la démocratie*, in Guillec, 106 – 107 [↑](#footnote-ref-38)
39. Cf. § 1.4 de cette partie [↑](#footnote-ref-39)
40. Dubois, 21 [↑](#footnote-ref-40)
41. Benoît, 41 [↑](#footnote-ref-41)
42. Agnes Antoine, *Politique et religion chez Tocqueville*, in Guellec, 306 [↑](#footnote-ref-42)
43. Vu la situation française, nous ne nommons ici que l’Église catholique. Bien que le protestantisme ait sans doute joué un certain rôle comme acteur social, celui-ci est resté très restreinte suite au petit nombre de disciples. [↑](#footnote-ref-43)
44. Antoine, 308 – 309 [↑](#footnote-ref-44)
45. Bas Hengstmengel, *Alexis de Tocqueville over religie en politiek*, [22.09.2008] *Webpagina Bas Hengstmengel* – 28.07.2010

    <http://bashengstmengel.wordpress.com/2008/09/22/alexis-de-tocqueville-over-religie-en-politiek/> [↑](#footnote-ref-45)
46. Antoine, 309 [↑](#footnote-ref-46)
47. Ibidem, 309 [↑](#footnote-ref-47)
48. Hengstmengel [↑](#footnote-ref-48)
49. Zetterbaum, 72 [↑](#footnote-ref-49)
50. Andreas Kinneging, *het conservatisme: kritiek van de verlichting en de moderniteit,*  [04.01.2008] Edmund Burke Stichting – 02.08.2010

    <http://burkestichting.nl/picture_library/pdf/conservatismemoderniteit.pdf> [↑](#footnote-ref-50)
51. Bart-Jan Spruyt, *Lof van het conservatisme,* (Amsterdam : Balans, 2003), 7 – 8 [↑](#footnote-ref-51)
52. Thierry Baudet et Michiel Visser (red.), *Conservatieve vooruitgang,* (Amsterdam : Uitgeverij Bert Bakker, 2010), 7 - 8 [↑](#footnote-ref-52)
53. Kinneging, 3 [↑](#footnote-ref-53)
54. Baudet et Visser, 9 [↑](#footnote-ref-54)
55. Ibidem, 9 [↑](#footnote-ref-55)
56. Pour une étude détaillée de cette idée, consultez l’essai de Kinneging. [↑](#footnote-ref-56)
57. Kinneging, 9 – 10 [↑](#footnote-ref-57)
58. Spruyt, 13 [↑](#footnote-ref-58)
59. Baudet et Visser, 10 [↑](#footnote-ref-59)
60. Fred Hubers, *religie, conservatisme en de invloed van lokalisme*, (Arnhem : Stichting voor Filosofie en Theologie, 1997) 8 – 9

    <http://dare.ubn.kun.nl/bitstream/2066/18572/1/18572_relicoend.pdf> [↑](#footnote-ref-60)
61. Spruyt, p. 17 [↑](#footnote-ref-61)
62. ´Weekblad Opinio na anderhalf jaar failliet´ [03.06.2008] *De Volkskrant* – 28.07.2010

    <http://www.volkskrant.nl/multimedia/article544496.ece/Weekblad_Opinio_na_anderhalf_jaar_failliet> [↑](#footnote-ref-62)
63. Baudet et Visser reconnaissent trois types de conservatisme : 1) le conservatisme sceptique ; 2) conservatisme classique ; 3) conservatisme romanesque. Le conservatisme chrétien se range sous la deuxième forme (cf. Baudet et Visser, p. 10 – 11). Quant à lui, Kinneging reconnaît qu’il y a beaucoup de conservateurs chrétiens, même si les deux ne dépendent pas l’un de l’autre (cf. Kinneging, p. 13) [↑](#footnote-ref-63)
64. Guillaume Groen van Prinsterer, *Ongeloof en Revolutie*, (Barneveld : Nederlands Dagblad (série: Klassiek licht), 2008 [première édition: 1847]), 36 [↑](#footnote-ref-64)
65. Ibidem, 40 – 44 [↑](#footnote-ref-65)
66. Ibidem, 65 – 66 [↑](#footnote-ref-66)
67. Lion et Heemskerk furent, avec Gerrit Jan Mulder, les initiateurs de la pensée conservatrice, ou plutôt antilibérale de l’époque. Or, les effets de leurs efforts se révélèrent limités. Pour plus d’informations sur leur pensée et leur projet de fonder un parti politique antilibéral appelé *Algemeene Kiesvereeniging*, consultez Spruyt, p. 60 – 71. [↑](#footnote-ref-67)
68. Guillaume Groen van Prinsterer, *Zelfstandigheid herwonnen* (sous-titré : *of parlementair cijfer en zedelijke* *volkskracht*), Amsterdam : H. Höveker, , 1869), i

    <http://books.google.nl/books?id=7wdBAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=groen+van+prinsterer+zelfstandigheid+herwonnen&source=bl&ots=lqDmwj19IF&sig=egSZAHz7oGpaF3pbw37Jkixi_W0&hl=nl&ei=zrlSTJ_hN6OJOPSnoZ8O&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CBUQ6AEwAA#v=onepage&q&f=false> [↑](#footnote-ref-68)
69. Spruyt, 69 [↑](#footnote-ref-69)
70. Groen van Prinsterer, 29 [↑](#footnote-ref-70)
71. George Harinck, *Abraham Kuyper als conservatief cultuurdenker*, in *Radix*, 29e année, numéro 1, 2003, 38 <http://www.burkestichting.nl/picture_library/pdf/37-50.pdf>) [↑](#footnote-ref-71)
72. Spruyt, 40 – 49 [↑](#footnote-ref-72)
73. Kinneging, 13 [↑](#footnote-ref-73)
74. Kuyper, Abraham, *conservatisme en orthodoxie*, (Amsterdam : H. de Hoogh, 1870) 6 – 7

    <http://ia331407.us.archive.org/3/items/conservatismeeno00kuyp/conservatismeeno00kuyp.pdf> [↑](#footnote-ref-74)
75. Kuyper, Abraham, *Het beroep op het volksgeweten* (Amsterdam : R.H. Blankenberg Jr. 1869), 6 <http://ia331435.us.archive.org/2/items/hetberoepophetvo00kuyp/hetberoepophetvo00kuyp.pdf>) [↑](#footnote-ref-75)
76. Abraham Kuyper, *Het calvinisme,* (Amsterdam : Höveker en Wormser, 1898), 82 <http://ia310834.us.archive.org/1/items/hetcalvinismezes00kuyp/hetcalvinismezes00kuyp.pdf> [↑](#footnote-ref-76)
77. Cf. infra §1.1 de cette partie [↑](#footnote-ref-77)
78. La Bible, Esaie 55, versets 8 – 9 [↑](#footnote-ref-78)
79. <http://www.d66.nl/d66nl/nieuws/20100520/pechtold_d66_programma_basis> [↑](#footnote-ref-79)
80. <http://tweedekamer.groenlinks.nl/node/50264> [↑](#footnote-ref-80)
81. <http://nu.pvda.nl/berichten/2010/06/Brief-Cohen-aan-koningin.html> [↑](#footnote-ref-81)
82. <http://www.sp.nl/ronaldvanraak/columns/527/wie_is_progressief.html> [↑](#footnote-ref-82)
83. <http://www.vvd.nl/over-de-vvd/detail/17/liberale-beginselen> [↑](#footnote-ref-83)
84. Cf. infra § 1.1de la partie 1 [↑](#footnote-ref-84)
85. <http://www.partijvoordedieren.nl/downloads/verkiezingsprogramma2010.pdf> [↑](#footnote-ref-85)
86. <http://www.christenunie.nl/k/nl/n22975/news/view/433778/335388/Deze-verkiezingen-draaien-niet-alleen-maar-om-economische-themas.html> [↑](#footnote-ref-86)
87. # Lucardie, A.P.M. et Napel, H.-M.T.D. ten, *Van confessioneel naar liberaal-conservatief? De ontwikkelingen van het CDA vergeleken met christen-democratische partijen elders in Europa*, Jaarboek 1992 DNPP, Groningen, 1993, 53-72 (via : <http://irs.ub.rug.nl/dbi/441016c03f81c>)

    [↑](#footnote-ref-87)
88. <http://www.cda.nl/Waar_staan_we_voor/Standpunten/Abortus.aspx> [↑](#footnote-ref-88)
89. <http://www.cda.nl/Waar_staan_we_voor/Standpunten/Euthanasie.aspx> [↑](#footnote-ref-89)
90. Verkiezingsprogramma Partij voor de Vrijheid

    <http://www.pvv.nl/images/stories/Webversie_VerkiezingsProgrammaPVV.pdf>, 33 [↑](#footnote-ref-90)
91. Ibidem, 17 [↑](#footnote-ref-91)
92. Wouter Sinke, *Bart-Jan Spruyt: ‘PVV’ers zijn paniek-conservatieven, met een ongekend voos verhaal’* [03.11.2009] *HPdeTijd* – 02.08.2010

    <http://www.hpdetijd.nl/2009-11-03/bart-jan-spruyt-pvvers-zijn-paniek-conservatieven-met-een-ongeke> [↑](#footnote-ref-92)
93. <http://www.sgp.nl/Page/sp719/ml1/from_sp_id=658/nctrue/system_id=12447/so_id=923/Index.html> [↑](#footnote-ref-93)
94. <http://wwww.sgp.nl/Media/download/19720/Verkiezingsprogramma%20SGP%202010-2014.pdf>, e.a. p. 6 [↑](#footnote-ref-94)
95. Groot, Kees de, ‘Vleugje conservatisme in verkiezingsprogramma SGP’ [20.04.2010] *Reformatorisch Dagblad* – 02.08.2010

    <http://www.refdag.nl/nieuws/politiek/vleugje_conservatisme_in_verkiezingsprogramma_sgp_1_398681> [↑](#footnote-ref-95)
96. Wilco Boender, ‘SGP, kies christelijk conservatief’ [15.07.2009] *Nederlands Dagblad* – 02.08.2010 <http://www.nd.nl/artikelen/2009/juli/15/sgp-kies-christelijk-conservatief> [↑](#footnote-ref-96)
97. <http://books.google.nl/books?id=jvdAAAAAYAAJ&printsec=frontcover&dq=groen+van+prinsterer+ongeloof+en+revolutie+tocqueville&source=bl&ots=Q5Xp20l9Jk&sig=9m-iTwjlwGkEh4cGjsLdi3cGxuc&hl=nl&ei=QvdoTPzXJ4GlOI24tbkF&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=9&ved=0CDgQ6AEwCA#v=onepage&q=tocqueville&f=false> [↑](#footnote-ref-97)
98. J.W. Sap, *De angst voor revolutie bij de democratisering van de rechtsstaat. Groen van Prinsterer en De Tocqueville*, in *Groen van Prinsterer in Europese context*, J. de Bruijn et G. Harinck (red.) (Hilversum : Uitgeverij Verloren, 2004), 32 – 33 [↑](#footnote-ref-98)
99. Groen van Prinsterer, 61 [↑](#footnote-ref-99)
100. Ibidem, 63 [↑](#footnote-ref-100)
101. John Bolt, *Abraham Kuyper and the Holland-America Line of Liberty*, in Journal of Markets and Morality, Volume 1, Number 1, March 1998, 36 – 37 [↑](#footnote-ref-101)
102. Andries van den Broek et Brigitte Seuren (red.), *Individualisering & solidariteit. Oldendorff-lezingen 1994*, (Tilburg : Tilburg Press University, 1994), 180 <https://openaccess.leidenuniv.nl/bitstream/1887/10219/1/915_024.pdf> [↑](#footnote-ref-102)
103. A.P.M. Lucardie et H.-M.T.D. ten Napel, *Van confessioneel naar liberaal-conservatief?*

     <http://dnpp.eldoc.ub.rug.nl/FILES/root/publicatieLucardie/confentioneel/lucardie-tennapel.pdf> 65 [↑](#footnote-ref-103)
104. Ibidem, 57 [↑](#footnote-ref-104)
105. <http://www.cda.nl/Waar_staan_we_voor/Uitgangspunten/Gespreide_verantwoordelijkheid_.aspx> [↑](#footnote-ref-105)
106. <http://www.sgp.nl/Page/sp719/ml1/from_sp_id=658/nctrue/system_id=12447/so_id=923/Index.html> [↑](#footnote-ref-106)
107. <http://www.sgp.nl/Home/Standpunten/Verk_Programma> [↑](#footnote-ref-107)
108. Vincent Adoumié, *De la monarchie à la république, 1815 – 1879*, (Paris : Hachette livre, 2004), 19 [↑](#footnote-ref-108)
109. Dominique Barjot, Jean-Pierre Chaline e.a., *La France au XIXe siècle, 1814 – 1914* (Paris : PUF, 1995), 139 – 141 [↑](#footnote-ref-109)
110. Ibidem, 150 – 151 [↑](#footnote-ref-110)
111. Barjot et Chaline, 161 [↑](#footnote-ref-111)
112. Adournié, 27 [↑](#footnote-ref-112)
113. Ibidem, 34 [↑](#footnote-ref-113)
114. Malpertuy, 235 [↑](#footnote-ref-114)
115. Ibidem, 241 [↑](#footnote-ref-115)
116. Adoumié, 46 [↑](#footnote-ref-116)
117. Il convient de noter ici que les troubles du gouvernement n’étaient pas la source unique de la révolution. Par exemple, suite à des mauvaises récoltes en Irlande, il fut une grande famine en France à l’époque. [↑](#footnote-ref-117)
118. Malpertuy, 292 – 293 [↑](#footnote-ref-118)
119. Adoumié, 62 [↑](#footnote-ref-119)
120. Cf. infra Partie 1, chapitre 2 [↑](#footnote-ref-120)
121. Barjot et Chaline, 330 [↑](#footnote-ref-121)
122. Alexis de Tocqueville, *Herinneringen*,(Amsterdam : Athenaeum & Polak, 2010) <http://www.athenaeum.nl/shop/details&b=9789058480903> [↑](#footnote-ref-122)
123. Les *Souvenirs* ne furent publiés qu’après la mort de Tocqueville. [↑](#footnote-ref-123)
124. Crommert, Richard van de, ‘Amsterdam besteelt eigenaar tweede huis’ [17.08.2010] *De Telegraaf* – 20.08.2010

     <http://www.telegraaf.nl/binnenland/7413412/__A_dam_besteelt_huiseigenaar__.html?sn=binnenland,buitenland> [↑](#footnote-ref-124)
125. Arthur Goldhammer, *Translating Tocqueville, the constraints of classicism*, in Guillec, 501 [↑](#footnote-ref-125)
126. Ibidem, 531 [↑](#footnote-ref-126)
127. Français : *mener mon fiacre* [↑](#footnote-ref-127)
128. Je n’ai délibérément pas traduit la subordonnée « pour emprunter son langage », en raison du fait qu’il est impossible de traduire cette locution en néerlandais, en respectant en même temps le sens et la métaphore. Ne pas traduire évite ici des problèmes relatifs à cette traduction. [↑](#footnote-ref-128)
129. Cette biographie est extraite de Dubois, 89 – 91 [↑](#footnote-ref-129)